LA TABLE RONDE

NOVEMBRE 1952

SOMMAIRE

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS :

LES ROMANS :

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

ÉRUDITION :

L'HISTOIRE :

LES LETTRES ALLEMANDES :

LES LETTRES AMÉRICAINES :

LES LETTRES ANGLAISES :

LE THÉATRE :

LE CINÉMA :

LA MUSIQUE :

LES BEAUX-ARTS :

LA VIE COMME ELLE VIENT :

JOURNAL LITTÉRAIRE

1926

(Fragments)

A midi, visite de Fernand Caussy, qui vit depuis la fin de la guerre, à Berlin, correspondant de *l'Humanité.* Il y a bien cinq ou six ans que je ne l'avais vu. Il a toujours sa même volubilité, et en parlant les mêmes gestes qu'autrefois. Nous avons parlé de la situation politique, de la situation financière et de ses suites. Selon lui, nous sommes encore dans le temps de la chute, nous n'avons pas encore touché terre. Comment cela se passera-t-il quand nous toucherons terre. Comment tomberons-nous : bien ou mal? Nous remettrons-nous sur nos jambes ou nous casserons-nous le nez? Il est bien de mon avis quand je lui dis que, depuis la guerre, c'est la révolution, une révolution sans effusion de sang, une révolution qui ne s'en prend qu'au porte-monnaie. Jamais le peuple n'a été aussi riche ni aussi dépensier. Caussy dit que lorsque le moment décisif arrivera, ce sera le peuple qui sera le maître. « C'est pourquoi, m'a-t-il dit, quand on veut être assuré de boire et de manger et de vivre, il faut être avec ces gens-là. » Il y est, lui. Il est tout de même amusant de voir cet ancien aristocrate, par l'esprit comme par les travaux, faire cette profession de foi. Il a bien l'air d'avoir gardé toute son aristocratie et sa faculté de mépris. Selon lui, le rôle de la bourgeoisie est tout à fait fini. Il compare la guerre de 1914 aussi important, comme événement, que les guerres puniques et la Révolution de 89. Il m'a approuvé dans mes idées sur la Pologne comme dangereuse pour la paix. Il est d'avis que les accords de Locarno neutralisent pour beaucoup le traité passé avec la Pologne par Poincaré. Il dit qu'il serait tout à

fait nécessaire que la diplomatie ne soit plus aux mains des mêmes individus, qui ont gardé une routine, des idées, des procédés qui ne cadrent plus avec les questions d'aujourd'hui. Mieux vaudrait, selon lui, des gens moins distingués, qui seraient mieux du « moment ».

. . . .

Vendredi 9 avril. — Les *Nouvelles littéraires* de ce matin donnent un passage d'un article de Jean Ajalbert, dans une revue dont je ne sais plus le titre, article dans lequel, parlant de l'Académie Goncourt, il raconte la façon dont il a été élu. Le passage « Judith Gautier, finalement, m'honorait de son suffrage » est assez amusant à lire quand on sait qu'il alla la relancer en province, sur son lit de mort, pour la faire voter pour lui. J'ai déjà noté cela, je crois. Qu'il serait amusant de le publier en réplique à ces bavardages d'Ajalbert, toujours avide de se faire de la réclame. Ce n'est certes aucune considération qui m'arrête, seulement le loisir nécessaire pour écrire ainsi, à tout propos, ce qui me plairait d'écrire.

Les journaux ont raconté il y a quelques jours qu'Ajalbert a reçu un blâme du ministre pour avoir reçu comme des chiens dans un jeu de quilles des délégués du personnel de la manufacture de Beauvais, venus lui présenter leurs réclamations professionnelles. Mauvais écrivain, plat complimenteur, homme avide de publicité, et administrateur hautain et brutal avec ses subordonnés, le personnage est complet.

. . . .

Passé la nuit chez ma chère amie qui décidément doit dire vrai en disant qu'elle est de plus en plus « amoureuse », car elle le prouve. Jamais elle n'aurait montré cette prodigalité il y a quelques années. Même son visage, épanoui, rajeuni, plein d'invite, porte l'empreinte de cet entrain.

Dimanche 11 avril. — Que la vie est vide, plate, que tout est vain, puéril, que tout vaut peu de chose et rime à peu de chose. J'ai passé ma journée dans ce sentiment, et vers six heures, assis dans un fauteuil, dans ma chambre, seul, tout à cette inutilité de tout, ma parole ! je n'ai pu retenir quelques larmes. Je suis sans goût à rien, et j'ai beau me dire, avec

certitude, que je regretterai ce temps que je ne fais rien et de n'avoir pas fait ce que je devrais faire, cela n'agit pas sur moi.

Lundi 12 avril. — Dans les dernières *Nouvelles littéraires,* article de Léopold Lacour sur Geffroy, plein d'attendrissement niais, d'exagération, avec des parties de charabia, article de candidat à la succession. Léopold Lacour est peut-être un très brave homme, mais bigre ! que tous ces gens-là sont donc cordonniers par l'esprit. Lacour écrit que Geffroy fut un saint. On n'est pas plus ridicule. Il ne manquait plus que cela au pauvre Geffroy, qui n'était déjà pas si brillant, avec sa figure terne et vulgaire. Dans *Paris-Soir* (10 avril), article d'Henri Béraud sur le même. Même attendrissement et même panégyrique. Béraud nous apprend que Geffroy, dès qu'il le découvrit, fut son *maître.* Prendre pour maître un écrivain comme Geffroy ! Béraud était un jeune homme peu ambitieux. Geffroy fut un écrivain, comment dire? consciencieux, plat, médiocre, lourd, vulgaire. Ni esprit ni fantaisie. Un « ouvrier » de lettres, le compliment qu'on fait quelquefois, lui va à ravir. Sa figure comme ce qu'il a écrit sent les musées du soir, la peinture de Carrière, l'art pour tous, les fêtes pour le peuple et autres abominations. Je l'ai vu, dans ma vie, le temps d'une demi-heure, en novembre 1914, quand Gourmont me conseilla d'aller le trouver pour l'espèce de bureau qu'il avait fondé pour venir en aide aux écrivains atteints par la guerre. Il m'a tout de suite choqué par son langage vulgaire : « Alors, on est dans la mouise? » et son chauvinisme, que quelques mots suffirent à me révéler. Je me rappelle que j'en étais vraiment choqué, dégoûté, comme de la fréquentation d'un homme grossier et commun.

Je pensais en lisant les articles Lacour et Béraud que mon article sur Gourmont, dans les *Nouvelles littéraires,* est tout de même d'un autre ton.

Dans *l'Information* d'hier, autre article sur Geffroy, de ces niais de Marius-Ary Leblond, (autres candidats à la succession.) « Un aussi grand écrivain que Gustave Geffroy » y est-il dit. La notion de grand écrivain a décidément beaucoup baissé de nos jours.

Eh ! bien, non, même pour entrer à l'Académie Goncourt,

je n'écrirais pas un article de ce genre. Il me faudrait faire un effort au-dessus de mes forces. Je n'ai pas l'admiration ni l'attendrissement si faciles.

Quelles lectures ont donc eues tous ces gens, — s'ils sont sincères, — et quel goût ont-ils pour admirer à ce point une œuvre comme celle de Geffroy.

Que de savetiers dans la littérature, Seigneur ! et que tous ces gens ont le respect facile.

Mercredi 14 avril. — J'abuse peut-être un peu de faire l'amour, depuis quelque temps. En moyenne trois fois par semaine, et si naturellement que je le fasse, je veux dire sans avoir à me forcer le moins du monde, — à mon âge c'est peut-être un peu trop. Il faut dire que ma chère amie se montre si bien disposée, toujours en conversation sur ce sujet, et se montre par-dessus le marché si parfaitement amoureuse dans nos séances que cela entretient vivement le désir chez moi, d'autant plus que je passe une grande partie de mon temps chez elle et avec elle. Je dois dire que j'ai une sorte de plan. Elle va partir d'ici un mois. Je me dis qu'en faisant souvent l'amour, elle partira avec des impressions non seulement nombreuses mais toutes récentes et qu'elle sentira peut-être mieux, le désagrément de la séparation : en un mot, une façon de l'attacher encore plus à moi, ce qu'elle est déjà, quoi qu'elle en dise, je le vois bien aux marques de son plaisir dans certains moments. D'autre part, je me disais hier que, dans les bonnes dispositions qu'elle montre depuis quelque temps, il pouvait bien avoir, en plus du goût réel pour le plaisir et les baisers, comme un moyen réfléchi de s'assurer ma fidélité, en m'accordant tout ce que je veux et même en allant au-devant, en provoquant elle-même les séances. L'histoire de la Bretonne a créé cette chose drôle, avec les exagérations qu'elle y met, que je passe maintenant à ses yeux pour un homme à qui le travail ne fait pas peur, qui peut avoir deux maîtresses à la fois, sortir de coucher avec l'une et aller coucher avec l'autre, chose qu'elle est convaincue que j'ai faite plusieurs fois : sortant de chez elle et allant chez la Bretonne, ou la veille avec elle et le lendemain avec la Bretonne, alors que cela n'est jamais arrivé à ce point, et que, elle-même, si je ne la

voyais pas chaque jour, je penserais beaucoup moins à faire l'amour. La nuit dernière, couché chez elle, après une séance encore fort agréable, elle m'a demandé comment je ferai pendant qu'elle sera absente. Je lui ai dit que je me reposerai, que je n'en serai même pas fâché, que cela me fera beaucoup de bien. Pas voulu en croire un mot, en admettre la possibilité, me demandant pour qui je la prenais pour lui raconter cela. « Un homme comme toi, qui b..... toujours, qui est toujours prêt, rester tranquille pendant quatre mois... » Enfin, ce soir, avant mon départ, comme je lui disais encore une fois, en riant, combien je ne reviens pas de la voir comme elle est en ce moment, si en train, toujours disposée, ne parlant que de ces choses et toujours prête à aller les faire, elle a eu cette réponse, qui me montre bien que j'ai pensé juste sur son espèce de tactique : « Dame ! je serais bien bête de me priver. Je l'ai assez fait, pour ménager ta santé. Au lieu de m'en savoir gré, monsieur est allé se fatiguer ailleurs (elle a même employé comme toujours un langage beaucoup plus vif.) Alors, autant que j'en profite. Tant pis pour toi. Si tu en crèves, tant pis. Tu peux perdre tes phosphates. Je m'en moque. Au moins, j'en aurai eu le bénéfice. » Oui, mais reste à savoir si je me laisserai faire et j'ai bien l'idée, moi, de me ménager à mon tour. Je ne l'aurais pas devant les yeux constamment comme je l'ai, je ne serais pas attiré par le plaisir de la voir si jolie, comme elle l'est, quand elle fait l'amour, certainement, de moi-même, je n'y penserais pas autant.

Elle est arrivée à deviner que c'est sous l'influence d'un certain soupçon, d'une certaine jalousie, que l'année dernière, à pareille époque, après l'avoir laissée tranquille pendant quelque temps à la suite de notre brouille, je suis soudain retourné lui parler de raccommodement. Elle a voulu hier me faire dire la vérité là-dessus. Je m'en suis bien défendu, naturellement, lui disant qu'elle inventait de toutes pièces.

Elle joue aussi toujours son rôle de femme qui a eu bien d'autres amants avant moi. Elle le joue bien, n'oubliant jamais, dans toutes nos conversations, quand un détail s'y prête, d'avoir l'air de se rappeler quelque chose sur tel ou tel de ses amants. Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire chaque fois que cela se produit et aujourd'hui à déjeuner, comme elle

se livrait encore à ce jeu, je lui ai fait mes compliments sur sa présence d'esprit à le jouer d'une manière si continue. Elle s'est mise elle-même à rire de bon cœur. Le détail d'aujourd'hui est celui-ci. Elle m'a demandé si j'aimerais dormir en tenant un sein. Je lui ai dit que j'aimerais beaucoup cela et que c'est même ainsi que je dormirais si elle me laissait finir la nuit dans son lit, après nos séances. Elle s'est mise à dire : « Mon premier amant aimait aussi beaucoup cela. »

. . . .

Une autre raison que j'ai pour m'arrêter un peu, c'est que je ne travaille plus. Depuis trois mois je n'ai rien fait de tout ce que j'ai à faire. Mon état d'esprit s'en ressent, je traîne, je rêvasse, je néglige, je trouve tout sans intérêt, mes soucis domestiques s'y ajoutant, avec cette question d'une habitation à trouver et le manque d'argent nécessaire. Il n'y a vraiment que le travail qui me rende heureux, comme il n'y a vraiment que chez moi, seul, avec mes livres et mes papiers, que je me plaise vraiment. Il y a longtemps que je l'ai noté et je le pense toujours. Quand je fais le compte des jours que j'ai passés dans ma vie, seul, à lire ou à écrire ou même à me promener, et des jours que j'ai passés dans une liaison ou dans une autre, et que j'examine lesquels ont été les plus heureux pour moi, je n'hésite pas : ce sont les premiers.

Jeudi 15 avril. — Comme cela se trouve, comme je pensais juste à propos de mes séances avec ma chère amie. Voilà-t-il pas que ce soir elle m'a dit, d'un air narquois, qu'il lui serait difficile d'être sage, cet été, à P..... après tous nos plaisirs tous ces temps-ci : « Tant de bonnes séances, m'a-t-elle dit, c'est dangereux. Vous comprenez, cela laisse des souvenirs, cela met en train. » Elle peut parler, je suis bien tranquille ou alors quel changement en elle ! Elle fait une grande erreur en parlant comme elle parlait ce soir. Les bonnes séances mettent en train, laissent des souvenirs, c'est entendu, mais donnent surtout l'envie de recommencer avec le même partenaire. On n'a même aucune envie d'un autre.

. . . .

Mercredi 20 avril. — Été voir tantôt Van Bever, pour des questions relatives aux *Poètes d'aujourd'hui,* mon cauchemar. Je n'y ai pas touché depuis quatre mois et j'ai encore ungrand nombre de notices à écrire. Ce travail ne m'intéresse pas du tout.

Je parle à Van Bever de mes Valéry, que je pense de temps en temps à vendre. Il me dit de m'adresser à Jean Royère, qui fait le métier d'intermédiaire, depuis quelque temps, pour la vente de ces choses. Il a fait des affaires avec lui récemment, pour un bon nombre de lettres de Pierre Louÿs, bien vendues, 800 francs. Il est vrai qu'il a ajouté que dans une seconde affaire, Royère l'a « roulé ». Comme je le lui ai dit : « Voilà qui est engageant pour me faire m'adresser à Royère. »

La visite à Van Bever et son histoire des lettres de Louÿs si bien vendues m'a donné l'idée de mettre en ordre la collection de lettres que j'ai et qui dort depuis des années pêle-mêle dans un coin chez moi. J'ai commencé ce soir, jusqu'à deux heures du matin. Retrouvé un grand nombre de lettres de Valéry, au temps de nos relations, des lettres d'Apollinaire quand il était à la guerre, des lettres de Louÿs, Schwob, Barrès, Tinan. J'ai même retrouvé l'invitation par Mortier et Aurel à la représentation de leur revue, alors que Mortier a écrit dans son article sur moi, dans l'unique numéro de son *Courrier littéraire,* qu'il se serait bien gardé de m'inviter. Dommage que je ne me sois pas rappelé cette invitation quand j'ai fait ma réponse à cet article.

Vendre toutes ces lettres, ne pas les vendre? Je ne sais que faire. Il faudrait vendre sans se faire rouler. Ce serait un supplément d'argent pour mes affaires d'habitation. Des tas de gens mettent leur argent dans des papiers de cette sorte. Ferais-je pas mieux de les conserver?

Mercredi 21 avril. — Visite chez Champion, au sujet de mes Valéry à vendre. Télin m'a dit en janvier qu'il pourrait m'en donner 2 000 ou 2 500 francs. J'ai voulu voir chez Champion.

Vu Cueille. Nous parlons. Finalement, il me dit : 300 francs. J'ai bien ri. Je lui ai dit l'offre que j'ai, sans lui nommer Télin. Il a été obligé de convenir qu'il ne pouvait aller jusque-là.

Nous nous mettons à parler de la réputation esbrouffante

de Valéry, du prix qu'atteignent ses moindres choses. Cueille traite cela de folie, de snobisme et qui passeront, c'est fatal. Je lui dis que pour mon compte, depuis le premier jour, cela me fait éclater de rire. Je pense à la tête des admirateurs de Valéry quand ils lisent ses vers. Qu'est-ce qu'ils peuvent y comprendre?

Cueille me dit qu'il y a en ce moment une sorte de folie sur les ouvrages de luxe, tirés à petit nombre. On prend 10 pages d'un auteur. On imprime cela sur un certain papier. On tire à 1 000, à 250 francs l'exemplaire. Non seulement cela se vend, au bout de dix jours il n'y en a plus et il y a encore des amateurs qui en demandent. Cueille dit que c'est une vraie spéculation. Des gens achètent des livres comme d'autres achètent des maisons, ou des bijoux. Cueille ajoute : « Pourtant, si le franc se rétablit, comme il faut l'espérer, il faut savoir s'ils ne seront pas perdants? » Je lui rappelle l'exemple de ce qui s'est passé après la Révolution, temps qui ressemble tant au nôtre. Des gens avaient acheté des bijoux, des étoffes précieuses. La situation rétablie, pour se procurer de l'argent, ils durent revendre à perte.

Pendant que je suis là, un amateur, qui vient de finir la visite des rayons, demande le prix d'un volume placé sur le bureau de Cueille. Celui-ci répond : 6 000 francs. L'amateur parti, sans l'avoir acheté, je vais voir ce que c'est. Un Malherbe, édition de 1804 ou 1808. Je m'étonne du prix. Cueille m'ouvre le volume. Ce qui fait le prix, c'est un autographe de Malherbe, et un dessin de Raffet représentant la tombe de Malherbe. Je dis à Cueille qu'ils doivent avoir des merveilles. Il me dit qu'il y a de belles choses venant de la collection du pire Champion. Par exemple, un Chénier, avec *la Jeune Captive* de la main de Chénier. Je crois qu'il m'a dit comme prix 12 000 francs.

Cueille me dit qu'on ne sait plus quels prix donner aux livres. Tout est désaxé, les cours changent à chaque instant. Il y a des prix qui semblent de véritables folies. Il me cite un ouvrage, un Malherbe original, je crois, acheté récemment dans une vente 300 000 francs par le libraire Blaizot. Cueille me dit : « S'il avait une commission (c'est-à-dire s'il achetait pour le compte d'un amateur,) c'est très bien. Sans cela, j'ai

bien peur qu'il ne trouve jamais à la revendre plus de 50 000 francs. »

Mme de Harting arrive. Nous reparlons avec elle de mes Valéry. Je lui dis l'offre qui m'a été faite. Trop cher aussi pour elle. Elle me dit que je ne dois pas chercher ailleurs, que je ne trouverai pas mieux. Je lui détaille les trois ouvrages de Valéry que j'ai ainsi à vendre. Comme elle veut s'éclairer sur les raisons du prix qu'on m'en a offert, elle cherche dans le catalogue de la vente Decamps-Scrive et elle découvre là que le tirage à part, *Nouvelle Revue*, de l'*Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*, a été vendu à cette vente 1 750 francs. Je ne dis rien, mais je m'étonne moins que Télin m'ait offert entre 2 000 et 2 500 de mes trois ouvrages, puisque celui-ci a fait ce prix à lui tout seul.

Nous parlons ensuite de Valéry. Mme de Harting est comme moi. Elle s'amuse beaucoup de cette réputation esbrouffante. Elle est de mon avis quand je lui dis, des vers de Valéry, que ce n'est pas cela la poésie. De mon avis encore, quand je dis qu'Apollinaire est un bien autre poète que Valéry. Je parle aussi de Villon, resté si vivant, si émouvant, si pénétrant. Je dis qu'il vivra encore, que Valéry sera mort complètement depuis longtemps. Nous parlons d'Apollinaire conteur, qu'elle aime beaucoup. Elle croyait qu'il avait été tué à la guerre. Je la mets au courant de la vie d'Apollinaire depuis sa blessure jusqu'à sa mort.

Je lui dis que je serais bien curieux de voir ce qu'est devenu Valéry dans ses manières, sa conversation, son esprit, s'il a beaucoup changé du Valéry que j'ai connu. Elle me dit que lorsqu'il vient, il ne parle que de ses droits d'auteur.

Je parle de l'existence de Valéry, son entrée au ministère de la Guerre, son départ pour entrer comme secrétaire chez M. Lebey, les promesses qui lui avaient été faites en cas de mort de celui-ci, pour compenser la situation de fonctionnaire quittée, les promesses non tenues à la mort de M. Lebey, que la vie de Valéry n'a peut-être pas dû être commode depuis ce jour-là, de l'article du *Journal littéraire* le montrant recevant un cachet pour les causeries qu'il allait faire dans le salon d'une dame riche, devant d'autres dames, qu'il doit peut-être avoir des dettes à payer, qu'il a des enfants, en un

mot, que bien des choses, qui peuvent choquer et faire sourire, sont excusables peut-être à cause de la nécessité. Je parle de la Société groupée par Gallimard pour assurer une certaine somme à Valéry chaque année. Mme de Harting me dit tout court : « Je la connais. Nous en sommes. Nous étions d'abord vingt, qui donnions chacun 1 000 francs. Nous sommes maintenant trente, cela lui fait 30 000 francs par an. »

Cueille dit alors : « Nous y perdons, du reste. » Mme de Harting a l'air de vouloir le contredire. Il s'explique : « Si, nous y perdons. » Je n'ai pas bien compris la démonstration qu'il a voulu faire, en expliquant qu'une page de Valéry ne donne pas plus de 500 francs.

A ce moment même, on appelle au téléphone. Cueille va répondre et parler. Il revient et dit ce que c'est. C'est Gallimard qui téléphone pour demander s'il n'y a pas une place de libre dans la Société Valéry : Un candidat de plus !

Nous reparlons de mes Valéry à vendre. Je dis que je peux encore attendre, que cela montera encore peut-être. Mme de Harting est sceptique. Je dis : « Si, jusqu'à sa réception à l'Académie. » Je lui dis ce qu'on m'a raconté, quelle déception ç'aurait été pour Valéry s'il n'avait pas été élu. Elle me dit que la dernière fois qu'il est venu, il a dit, en regardant du côté de l'Institut : « L'Académie est toujours à sa place. »

Mme de Harting trouve comme moi, que si les vers de Valéry sont une plaisanterie, ses « notes », comme le *Cahier B*, contiennent des choses remarquables. Je lui dis : « C'est là le vrai Valéry, celui que j'ai connu dans sa petite chambre d'hôtel, impasse Royer-Collard. » Elle me parle de *La Soirée avec Monsieur Teste*, me disant : « Ce n'est pas toujours très clair. Il y a des passages, à la fin, par exemple, absolument incompréhensibles. » Je lui parle à ce sujet du trou que Valéry avait toujours dans ses conversations en ce temps-là, s'arrêtant toujours à un moment sans pouvoir continuer, terminant toujours en disant : « ... Enfin, vous voyez cela... » au témoignage de Vallette également, qui l'avait surnommé : L'homme qui ne finit jamais. Je dis qu'il y a selon moi, dans ses écrits, beaucoup de choses qu'il a mises ainsi, au petit bonheur, par nécessité de finir.

Au début, j'avais demandé à Cueille des nouvelles de

Champion, que je savais absent. Réponse : « Il est à Paris-Plage. » Je dis : « A Paris-Plage ! Ce ne doit pas être très joli, ce pays, dans le Nord? » Cueille me dit : « Surtout, avec ce temps ! » Je lui dis : « Et qu'est-ce qu'il fait là-bas? » Réponse : « Il joue au golf ! » J'avoue que ce tableau : Champion s'en allant à Paris-Plage pour jouer au golf, m'a fait assez rire.

. . . .

Jeudi 21 octobre. — Rentré ce matin du séjour de retour. Parfait accord, si ce n'est qu'un jour, ne trouvant pas la montre de son mari, bien qu'ayant cherché dans le tiroir dans lequel elle se trouvait, elle ne m'a ni plus ni moins soupçonné, mais, carrément, de la lui avoir prise. Elle devrait pourtant avoir l'expérience des choses qu'elle égare ainsi à chaque instant, pour toujours les retrouver ensuite. Je ne lui ai pas mâché le ridicule et l'odieux qu'il y a ainsi pour une femme à passer ainsi des sentiments et des mouvements les plus passionnés à l'égard d'un homme et cela depuis treize ans, aux imputations les plus blessantes.

Voici le tableau, auquel elle a fort chaudement pris sa part : samedi, jour de l'arrivée : deux ; dimanche, lundi et mardi : un.

Elle a parlé à plusieurs reprises de vivre un jour tous les deux dans sa nouvelle petite maison édifiée dans son potager.

Vendredi 22 octobre. — Ce matin, au Mercure, visite de Léon-Paul Fargue, au sujet d'un chat de dix-huit mois, auquel il est extrêmement attaché et au sujet duquel il s'inquiète devant déménager d'un vieil immeuble du faubourg Saint-Antoine pour aller dans une maison bourgeoise, et croyant qu'il est trop tard pour le faire châtrer. Il m'a raconté une foule de traits de l'intérêt qu'il porte aux bêtes et de ses soins pour elles. Nouveauté pour moi, je le lui ai dit.

Ce sujet terminé, il m'a demandé en insistant de lui donner quelque chose pour la revue *Commerce*, que Valéry a fondée avec lui. On y est royalement payé, et chaque numéro traduit aussitôt en allemand et en anglais, on touche encore d'appréciables droits d'auteur. Je pense que c'est comme remerciement pour ma consultation qu'il m'a fait cette demande, car je ne vois pas quelque chose de moi au milieu

des abstractions de quintessence dont est faite la revue *Commerce* et ce que j'écris ne doit guère intéresser Fargue pas plus que Valéry. Il a dû me demander cela, en étant sûr que ce serait sans résultat, ainsi que cela l'a été. Je lui ai dit que je n'ai rien, ce qui est vrai, ni le temps d'écrire rien, ce qui est encore vrai.

Hier, une curieuse lettre de Martin du Gard au sujet de l'article d'Auriant sur mon premier volume de *Chroniques dramatiques*, me demandant si je trouve que Auriant a une personnalité littéraire suffisante pour écrire à mon sujet. C'est à se demander s'il ne pense pas se défiler vis-à-vis d'Auriant, bien qu'ayant accepté l'article d'avance, en m'amenant à lui répondre qu'il est seul juge sur ce point, n'ayant plus, ainsi, aucun souci, plutôt aucune crainte de m'être désagréable. Je lui ai répondu que je ne suis pour rien dans l'idée de l'article, que je n'en connais rien, que je ne le lirai qu'imprimé, que Auriant a l'habitude de ne parler que des choses dont il croit pouvoir parler et que son article pourra fort bien être excellent. J'ai mis Auriant au courant de cela. Je le lui ai dit : « La question de l'article vous regarde. Vous avez tout intérêt qu'il soit le mieux possible. D'abord, pour ne pas passer pour écrire des choses inexactes ou de mauvais goût, ensuite pour le cas que vous auriez un autre article à offrir aux *Nouvelles*, qu'on ne puisse pas dire que celui que vous avez donné précédemment ne valait rien. Auriant commence à m'assommer en me parlant chaque jour de son article sur ce premier volume de *Chroniques*. Il a eu l'idée de l'écrire? Il l'a écrit? Il doit paraître dans les *Nouvelles?* Je le lirai quand il paraîtra, un point, c'est tout. Tout cela n'a pas une telle importance.

Mercredi 27 octobre. — Ces jours-ci, quelques scènes de la part de ma chère amie aussi à propos de la dédicace de mon premier volume de *Chroniques* : « Comme c'est flatteur !... Si on vous y laissait, avec vos bêtes, puisque vous préférez leur compagnie à toute autre?... » Je lui ai dit : « Mon Dieu ! ma chère amie, mais vous la justifiez, cette dédicace, avec vos scènes. » Moi qui pensais que cette dédicace l'enchanterait, vu son grand amour pour les bêtes. Elle fait décidément passer sa passion avant.

Vendredi 29 octobre. — C'est aujourd'hui, vers quatre heures, qu'Auriant allait porter à Martin du Gard son article sur mon volume de *Chroniques*. Il était entendu qu'il viendrait me tenir au courant. Avant qu'il arrive, je dis à Bellot, l'employé qui se trouve dans mon bureau : « Le comique serait que ce pauvre Auriant revienne avec son article, qu'on le lui laisse pour compte. Il en a tant parlé, il en a fait une telle affaire !... Ce serait vraiment drôle... » Eh bien ! c'est presque cela. Martin du Gard lui a joué une petite comédie de sa façon, après cependant que l'article a été par lui accepté dans tout le sens du terme. Il a commencé par demander à Auriant de le lui lire à haute voix, à quoi Auriant a dû se résigner. Ensuite, il a montré à plusieurs reprises quelque effarement à certains passages un peu hardis comme appréciations littéraires, tels que : *l'hypocrisie ornée de Jules Lemaître — que je n'ai pas été gâté* (abêti) *par les humanités,* — appréciations sur Bernstein, les auteurs juifs et les comédiennes juives, — et lui a parlé d'arrangements à apporter à ces passages. Il a demandé à Auriant s'il avait vraiment écrit cet article pour les *Nouvelles*. Auriant lui a répondu que oui et que, la preuve, c'est qu'il était venu le lui proposer avant de l'écrire et qu'il ne l'avait écrit que sur son acceptation. Finalement, il lui a servi ceci : Vous comprenez, il faut que j'en parle à M. Jaloux. Il s'agit d'un livre d'un ancien rédacteur des *Nouvelles*. Il se peut que M. Jaloux désire en rendre compte dans son feuilleton. Alors, deux articles, le sien et le vôtre, sur le même livre, ce serait peut-être un peu trop. Je vais en parler avec M. Jaloux et lui demander s'il veut bien qu'on rende compte du livre en dehors de lui. Je vous donnerai réponse pour mardi. — Auriant est parti avec cela. Martin du Gard aurait dit, au cours de la lecture : Il est très bien, cet article.

Qu'est-ce qui a pris à Martin du Gard. C'est le premier jour qu'il devait penser à Jaloux et s'informer auprès de lui. Son souci est tout naturel, mais pourquoi lui vient-il après avoir accepté l'article d'Auriant et quand celui-ci le lui apporte? Il paraît que ses mines de diplomate étaient fort amusantes pendant tout l'entretien, tantôt s'avançant, tantôt se dérobant. J'ai dit à Auriant : « Il faut attendre mardi, vous ne pouvez faire autrement. Faites ce que je vous dis : dès ce

soir, écrivez une relation de cette visite et de cet entretien, tel que tout s'est passé. Vous retrouverez cela un jour avec plaisir. »

Moi, je reconnais bien dans tout cela les finesses de Martin du Gard. Il viendrait me voir d'ici mardi, pour me parler de cette affaire, que je n'en serais pas étonné. S'il vient, je rirai bien en lui faisant compliment de toutes ses petites façons. Auriant est Grec et on dit que les Grecs trichent. Il s'est montré plus Grec à lui tout seul que le Grec vrai.

Un nouveau roman de Bachelin a paru il y a quelques jours chez Perrin. Je disais à Vallette qu'il est curieux de voir Bachelin aller ainsi d'un éditeur à un autre. Il m'a répondu : « Eh bien ! mais c'est que ce n'est pas très drôle, vous savez, les romans de Bachelin. Comme il a un petit nom, et que les éditeurs aiment mieux tout de même un petit nom que pas de nom du tout, on lui prend un roman, on lui en prend encore un autre, et comme cela ne se vend pas, on ne lui en prend plus. Il va alors s'adresser ailleurs... »

. . . .

Mardi 2 novembre. — Je disais tantôt à Vallette : « C'est étonnant comme le roman de Mazel (*le Choix d'un amant*, qui paraît en ce moment dans le *Mercure*), est écrit avec des expressions toutes faites. »

Il hausse les épaules : « Parbleu !... Tout ça c'est de la couillonnade... » Un temps. Puis il répète : « De la couillonnade... »

Vers cinq heures, visite de Montfort, m'apportant une page d'annonces des *Marges* pour le *Mercure*. Il est resté environ une demi-heure. Toujours son attitude : faire parler sans rien dire lui-même. Il est resté tout le temps à étirer sa paire de gants, à l'examiner, à la retourner dans tous les sens, lâchant de temps en temps un mot, un autre. Jamais je n'ai vu examiner une paire de gants avec une telle attention. On aurait cru qu'il était à un rayon de ganterie, en train de faire un achat. Il m'a demandé si j'ai lu le récit du voyage de Gide en Afrique, dans la *Nouvelle Revue française*, « vide au possible » et son *Journal des Faux Monnayeurs* « sans le moindre intérêt ». Je crois que ce qui le fait avoir ces appréciations

c'est à la fois qu'il est un écrivain réaliste, tout comme moi, ce qui l'éloigne des analyses un peu protestantes de Gide, et qu'il est resté *littéraire*, alors que Gide semble se dépouiller de plus en plus de la littérature, cela s'entendant de l'arrangement, de la présentation d'un sujet. Je ne puis croire que les dissentiments qu'il a eus avec Gide il y a plus de vingt ans agissent encore sur ses jugements à son égard.

. . . .

Mercredi 4 novembre. — Il est minuit. Depuis un moment, une chouette crie dans le jardin, d'arbre en arbre. Comme c'est mystérieux, ces êtres qui vivent la nuit, qu'on ne connaît pas, et qui crient ainsi, leur chant peut-être? Nous sommes habitués aux animaux domestiques, nous les mêlons à notre vie, nous les connaissons autant qu'il nous est possible. Mais ces autres animaux, qui ne se laissent pas approcher? Ils seraient peut-être sensibles aussi à la compagnie, à une maison, à des soins? J'ai une sorte d'émotion à l'idée de leur solitude, et de leur crainte de l'homme, et de leurs souffrances quand ils sont blessés, ou malades, ou en train de mourir. Quand on y pense, quel grand mot : mourir, pour tout ce qui vit ici-bas, du plus petit au plus grand.

Jeudi 4 novembre. — Martin du Gard avait promis à Auriant, au sujet de son article sur mon volume de *Chroniques*, une réponse pour mardi (avant-hier). Mardi, rien. Hier mercredi, rien. Ce matin, rien. Dès mardi, j'avais dit à Auriant qu'à sa place je ne bougerais pas. Martin du Gard lui a promis une réponse. C'est lui qui lui *doit* quelque chose. Il n'a qu'à attendre, voir si l'article paraît ou ne paraît pas, et s'il en paraît un autre à la place. Alors, il pourra aller voir Martin du Gard et lui faire compliments de ses procédés. Auriant paraissait assez disposé à suivre mon avis. Tantôt il a changé. Il est arrivé, disant qu'il allait aux *Nouvelles*, qu'il veut savoir à quoi s'en tenir et que c'est le meilleur moyen pour empêcher Martin du Gard de se défiler complètement. Il y est parti d'une allure d'un homme qui va livrer une bataille importante, ce qui m'a fait éclater de rire et le plaisanter sur son ardeur. Eh bien ! il paraît bien que c'est lui qui avait

raison. Il semble bien maintenant que son article passera. Martin du Gard s'est excusé du manque de réponse sur ce qu'il n'a pu encore voir Jaloux, qu'il ne verra que ce soir. Auriant dit qu'il lui a parlé ferme, lui disant qu'il ne saurait maintenant que faire de son article s'il ne passe pas dans les *Nouvelles*, que Martin du Gard le lui a accepté, que lui, Auriant l'a écrit tout exprès pour les *Nouvelles*. Il a même amené, voyant là, dit-il, une adresse, l'affaire sur le terrain sentimental, disant à Martin du Gard : « Je suis un ami de M. Léautaud. M. Léautaud est aussi votre ami. » Il a dit de plus qu'il fera volontiers les petites corrections aux passages dont Martin du Gard s'est un peu effarouché. Enfin, selon lui, l'article passera, la semaine prochaine. Martin du Gard lui a dit qu'il verra Jaloux ce soir et que certainement tout s'arrangera fort bien. Il est entendu qu'Auriant lui téléphonera demain après-midi pour être renseigné définitivement.

Auriant doit avoir aussi sur le cœur ce que m'a écrit Martin du Gard, me demandant si je lui trouve *une personnalité littéraire suffisante*, car il a trouvé le moyen aussi, dans sa visite (cela se passait à l'imprimerie des *Nouvelles*, pendant la mise en page du prochain numéro) de lui dire qu'il est rédacteur au *Mercure*, aux *Marges*. Enfin, il a parlé comme *quelqu'un*, ma parole. Martin du Gard, si malicieux et sachant si bien le cacher, a dû s'amuser.

Au fond, Auriant crève d'envie d'écrire dans les *Nouvelles*. Bellot, qui m'a dit cela il y a deux ou trois jours, a vu juste. Auriant me l'a laissé voir tantôt, après le récit de son entrevue avec Martin du Gard, en me disant : « Vous comprenez, ce sera très bon pour moi, d'avoir cet article dans les *Nouvelles*. Cela me sortira des revues d'érudition. Martin du Gard a un autre article de moi. J'espère qu'il le publiera aussi. » Auriant a tout de suite vu dans cet article sur mon livre de *Chroniques* une excellente occasion pour écrire dans les *Nouvelles*, et cette première fois suivie d'autres. Il a eu tout à fait raison. Tout le monde n'est pas forcé d'avoir la patience que j'ai eue, faite pour beaucoup, d'indifférence et de sauvagerie. Je disais l'autre jour à Auriant qu'une chose que j'aurais mise dans son article à mon sujet c'est celle-ci : qu'alors que des écrivains

se donnent une peine du diable, en démarches, en visites, en combinaisons, et en publiant volume sur volume, pour arriver à se faire une réputation littéraire, j'y ai réussi, moi, sans bouger de mon trou, simplement avec des articles de revue, à peu près régulièrement tous les quinze jours. La réponse que m'a faite Auriant est significative : Oui, mais quel temps y avez-vous mis? Tout le monde n'a pas votre patience. (Ce qui n'est pas exact, car dès ma troisième ou quatrième chronique j'étais remarqué, preuve : l'idée de Serge Basset de me faire faire un essai au *Figaro*, après la lecture de ma chronique sur *Samson* de Bernstein). Ce n'est pas non plus de la patience que j'ai eue, puisque en réalité je n'ai jamais eu d'ambition, ni de but à atteindre. C'est la vérité vraie : je n'ai jamais eu d'autre objectif que mon plaisir.

Auriant est enchanté de sa visite à Martin du Gard et se félicite d'être allé le relancer. Pour lui, l'affaire est faite : son article passera. Je lui dis : « Eh bien ! tant mieux. Votre autre article passera aussi. C'est un succès littéraire. Après, les succès mondains... » Il se récrie, disant que ces derniers ne l'intéressent pas. Puis il me dit : « J'ai bien failli commencer de ce côté-là, il y a quelque temps... » Je lui dis : « Ah !... » sans insister autrement. Il s'est mis alors à me raconter, sous le sceau du secret, la promesse que je ne le noterai même pas dans mon *Journal* (promesse que je ne lui ai pas faite) qu'il a été pendant quelque temps, tout dernièrement, secrétaire de la comtesse de Noailles. Je lui ai demandé pourquoi il avait cessé. Il m'a expliqué que ce n'était pas tenable. Il ne pouvait la joindre. Toujours couchée, avec la migraine, ou empêchée d'une autre façon. Il paraît qu'il a dépensé jusqu'à trente-cinq francs de téléphone de cette façon. Il a eu à corriger des épreuves de vers, des morceaux en prose, ceux-ci absolument impossible de savoir ce que cela voulait dire, choses absolument sans queue ni tête. Finalement il avait été entendu qu'elle lui ferait savoir quand il devait venir et il n'a jamais rien reçu. On lui a simplement envoyé ce qu'on lui devait comme argent. Auriant dit que son prédécesseur, qui avait quitté, a voulu revenir et a fait en sorte qu'on le laisse de côté. Il paraît aussi qu'on avait dit à la comtesse de Noailles que Auriant me connaît et me voit resque chaque jour.

Elle aurait répondu à cela que c'était indifférent, qu'il ne verrait ni ne saurait rien qu'il puisse me raconter. Quant à moi, elle a eu ce mot : « Ce Boissard ! Quel homme horrible ! »

J'étais monté ce soir à six heures chez Vallette. Rachilde était là. Dumur présent, et Fontainas. Conversation. Rachilde parle des romans que des gens s'entêtent à lui envoyer pour le Prix de *la Vie heureuse*, dont elle ne s'occupe plus. Elle arrive à parler de Bachelin. Elle aime beaucoup ses romans, les lit du commencement à la fin. Elle aime cela, c'est compact, pas de blancs. Elle dit que c'est tout à fait son affaire. Vallette rit et l'appelle : « La lectrice de Bachelin ! Tu peux être sûr que tu es bien la seule. » Rachilde dit qu'elle n'a failli que pour les *Grandes Orgues*. Là, vraiment, il n'y a pas eu moyen. Mais les autres romans, tous les autres ! Tous lus sans sauter un mot, tout en voyant bien comme c'est raté, comme c'est trop long, le meilleur parti qu'on aurait pu tirer de tel ou tel motif. Puis, sans qu'on sache pourquoi, elle se met à dire, presque en s'adressant à moi : C'est entendu. Ce n'est pas toujours drôle. Ça ne l'est même jamais. (Les romans de Bachelin.) En tout cas, cela vaut toujours mieux que votre Apollinaire. En voilà un qui a bien fait de mourir. Toute cette sale littérature de métèque... Je lui dis : « Voyons, voyons, madame... » Elle se monte de plus en plus : « De la pourriture... » Je réponds : « Mais non... Il y a de très belles choses, chez Apollinaire. *Le Roi lune*, par exemple, *le Passant de Prague* sont des choses merveilleuses. Écrites si simplement, si clairement !... » Elle continue : « De la pourriture, je vous dis, de la pourriture, comme tous ces Russes... » J'ai fait comme les autres, Dumur, Fontainas et Vallette lui-même : je n'ai rien répondu. Apollinaire traité de Russe !... Et Rachilde parlant de pourriture, elle qui a écrit ces jolis livres : *Monsieur Vénus*, (rien que le titre !) *les Hors Nature*, *l'Heure sexuelle*. Il y a longtemps que tout ce qu'elle a écrit sera oublié qu'il restera encore quelques vers d'Apollinaire, qui, tout métèque qu'il était, selon elle, savait autrement écrire qu'elle.

PAUL LÉAUTAUD.

LES CHOSES SONT CE QU'ELLES SONT

Une étude de M. Francis Jeanson sur l'*Homme révolté* a déterminé une longue lettre d'Albert Camus aux *Temps modernes,* la lettre d'Albert Camus a déterminé une longue réponse de Jean-Paul Sartre, accompagnée d'une réponse plus longue encore de Francis Jeanson ; et il s'est en suivi, çà et là, de nombreux commentaires, auxquels j'ajoute le mien, qui vient peut-être un peu tard. Mais je ne veux pas me mêler à une querelle qui ne me concerne en rien. En me rangeant du côté d'Albert Camus, je le gênerais sans doute, puisqu'il fait état du peu d'amitié que lui porte, « du côté de la droite classique » *La Table Ronde :* du reste, je ne me sens pas d'accord le moins du monde avec Albert Camus (non plus qu'avec la « droite classique »). En me rangeant du côté de Jean-Paul Sartre, je le gênerais plus encore (et je me gênerais moi-même). On va le voir, il n'en est pas question. Mais il se trouve qu'en prenant le public à témoin d'un désaccord devenu explicite, les deux antagonistes n'ont pas seulement mis leurs signatures au bas de l'acte de décès d'une amitié qui était leur affaire, ils ont été amenés par le caractère même de leur débat à affirmer ou à confirmer deux attitudes en face de la situation actuelle du monde, et que cette situation, elle, nous concerne tous. Il se trouve même que l'échange de lettres entre Camus et Sartre est survenu dans le temps même où les *Temps modernes* publiaient, d'autre part, une étude de leur directeur sur *les Communistes et la Paix,* de telle façon qu'une certaine politique, la politique impliquée par les positions philosophiques de Jean-Paul Sartre et de son école, s'est trouvée toute entière mise dans le jeu, par l'effet de questions et de justifications également intéressantes.

C'est de cette politique qu'il va être question ici, plus que de la querelle Camus-Sartre. Il faut pourtant que je note, en passant, un point qui a son importance : la réponse de Sartre à Camus est brillante, certes ; toutes les armes de la polémique y sont maniées avec brio, de la diversion à l'élargissement du problème (c'est parfois la même chose), de l'ironie au pathétique, du sarcasme (« la République des Belles-Ames vous aurait-elle nommé son accusateur public? ») à l'argumentation philosophique assenée avec un certain sentiment de supériorité (on est agrégé de philosophie, que diable, on connaît Hegel dans les coins, et l'on sait mieux que vous, mon cher Camus — à propos, quelles études avez-vous donc faites? — ce dont on parle), en passant par l'astuce bien connue qui consiste à utiliser contre l'adversaire les arguments mêmes dont on lui reprochait l'usage, trois pages auparavant (on ironise parce que Camus prétend parler « au nom de la misère » et puis on lui oppose les enfants qui meurent à Billancourt.) La réponse de Sartre à Camus est donc brillante, mais on y discerne un penchant, d'autant plus remarquable qu'il apparaît à travers la protestation d'une longue estime et le regret d'une amitié perdue, à viser l'homme à travers les arguments, à mettre l'homme même en posture d'infériorité, à nous le montrer, sans avoir l'air ou en ayant l'air d'y toucher, en posture de vaniteux aigri, (« Une dictature violente et cérémonieuse s'est installée en vous... ») de rhéteur de l'indignation (« ...l'aisance avec laquelle vous maniez votre indignation ») de pharisien de la fraternité (« si l'on vous ôte les misérables, il vous restera bien assez d'alliés... ») de maître-chanteur vertueux, (« Comment s'appellent ces procédés? Intimidation? Chantage? Vous dénonciez partout l'usage de la violence et vous nous faites subir, au nom de la morale, des violences vertueuses... ») et même de flic : « Nous sommes quai des Orfèvres... » Bien sûr, Sartre ne s'en tient pas là. Il utilise aussi la dialectique. Il a été instruit de toutes ses ressources par de longues études. Mais tout se passe comme si cet excellent philosophe avait pris soin de compléter son arsenal idéologique par les leçons de quelques vieux renards de préau électoral, par ces techniques de réunion publique qui consistent, avant tout à ameuter l'auditoire contre le

contradicteur, à se concilier les rires ou les huées, à faire paraître l'adversaire en posture suspecte ou ridicule. Je dis que ces techniques sont utilisées à côté de la dialectique. Il y a plus grave. Elles pénètrent dans la dialectique elle-même. Elles consistent, lorsqu'un argument est proposé, à jeter le doute non sur l'argument, en montrant en quoi il peut être faux, mais sur la valeur morale des motifs qui font que l'adversaire le met en avant; lorsqu'un fait est invoqué à l'appui d'une thèse, à contester non le fait, mais ce que j'oserai appeler la légitimité de son origine. C'est ainsi que dans la polémique communiste on règle le compte d'une accusation contre le communisme en proclamant qu'elle est « hitlérienne », ce qui dispense de savoir si elle est vraie ou fausse. C'est ainsi que dans le numéro des *Temps modernes* où paraît la correspondance Camus-Sartre, M. Luis Martin Serrano croit en dire assez contre M. Salazar en écrivant que le dictateur portugais a subi l'influence « maurrassienne ». Je ne défends pas les idées sociales de M. Salazar et n'ai point envie de les défendre : je doute que ce soient les miennes. Mais je ne crois pas qu'on ait rien dit pour elles, ni contre elles, en disant qu'elles lui sont venues sous telle, ou sous telle influence. A moins de considérer que certaines idées ont une naissance maudite. Jean-Paul Sartre parle de procédés d'intimidation. N'est-ce pas là le pire, celui qu'opposent les marchands d'apéritifs et les tenanciers de débits de boissons aux efforts pour juguler l'alcoolisme en criant qu'on veut revenir aux « lois de Vichy »? Je regrette de voir un des esprits les plus brillants de notre époque accepter dans sa revue et pratiquer lui-même une véritable démagogie intellectuelle en cherchant à éveiller dans le lecteur les réflexes conditionnés de l'indignation par la méthode qui consiste non à discuter l'opinion adverse, mais à la discréditer.

★

C'est très exactement à cette méthode qu'appartient l'argument de M. Francis Jeanson contre lequel Albert Camus s'est insurgé à bon droit, et que, nous le verrons, Jean-Paul Sartre reprend sous une autre forme : l'argument selon lequel

les thèses de l'*Homme révolté* sont compromises par l'accueil trop favorable que leur aurait fait la presse de droite. « Si la vérité me paraissait à droite, j'y serais, » répond Albert Camus. Mais cette évidence ne paraît pas si évidente à Francis Jeanson : « Bien sûr, puisque vous *êtes* la Vérité. Mais il faut au moins cette assurance-là pour en venir à s'exprimer de la sorte. » J'avoue ne pas comprendre, au risque de mériter ainsi le mépris de Jean-Paul Sartre et de Francis Jeanson. Ce qu'ils appellent assurance, on l'appellerait aussi bien modestie. Voilà un homme qui leur dit que si la vérité lui paraissait être à droite, il serait à droite, et ils ne sont pas d'accord. Donc, il faut croire que si la vérité leur paraissait être « à droite », ils resteraient pourtant à gauche, autrement dit dans ce qui leur semblerait l'erreur. Plutôt avoir tort avec la gauche qu'avoir raison contre elle. Ce n'est pas selon la vérité que l'on choisit la gauche, mais selon la gauche qu'on choisit la vérité. Est vrai ce qui est à gauche. A moins qu'il ne faille entendre, par l' « assurance » d'Albert Camus, la présomption qui consiste à prétendre juger soi-même de la vérité et de l'erreur, alors que la vérité est *révélée* à gauche, dans la gauche, révélée selon une évidence si écrasante que toute tentation de la soumettre à un jugement individuel est déjà une monstrueuse absurdité.

Admettons donc qu'Albert Camus, malgré qu'il en ait, ait reçu des fleurs de la « droite ». Que faut-il en conclure? Il va de soi, d'après les accusateurs d'Albert Camus aux *Temps modernes*, que les critiques de la « droite » ne peuvent approuver que les livres qui apportent de l'eau à leur moulin, ou plutôt au moulin de leurs maîtres. Si le livre d'Albert Camus est loué par « la droite », c'est qu'il « fait le jeu » de la droite, c'est qu'il est, objectivement sinon subjectivement, un *livre de droite*, un livre qui nuit à la cause de la révolution, un livre qui tend à maintenir les opprimés sous la domination des oppresseurs. Il est sous-entendu, naturellement, que Jean-Paul Sartre, lui, n'a jamais reçu d'éloges de « la droite », ce qui resterait à prouver (il me semble que *les Mains sales*...) Admettons pourtant, encore cela, admettons que Jean-Paul Sartre n'ait à se reprocher aucun de ces applaudissements qui viennent du mauvais côté : et maintenant

tournons quelques pages de la lettre du même Jean-Paul Sartre. Lisons : « Et si je suis un sous-marin, un crypto, un sympathisant honteux, d'où vient que c'est moi qu'ils haïssent et non vous? » D'où vient?... Mais, je le suppose, si je poursuis la pensée de Jean-Paul Sartre, de ce que les communistes considèrent que Camus ne leur fait pas de mal, tandis que Sartre leur fait du mal. Mais alors? La revue de Jean-Paul Sartre reproche à Camus de faire le jeu de l'anticommunisme, donc le jeu des ennemis du prolétariat puisqu'il est entendu que le communisme constitue pour les opprimés la seule espérance concrète et qu'on ne peut combattre l'un sans combattre les autres, et en même temps Jean-Paul Sartre avoue qu'il a donné, qu'il donne lui-même au communisme (donc aux opprimés) des raisons de le haïr, de le haïr plus que Camus. Jean-Paul Sartre, Jean-Paul Sartre, de qui votre dialectique se moque-t-elle? De Camus, de nous, ou de vous-même? Vous reprochez à Camus d'être coupable à l'égard du prolétariat, puisque les ennemis du prolétariat l'approuvent, et vous admettez en même temps que vous êtes plus coupable que lui, puisque les porte-parole autorisés du prolétariat vous haïssent. Si l'amitié des anticommunistes prouve quelque chose contre Camus, la haine des communistes prouve la même chose contre vous : et si celle-ci ne prouve rien, l'autre non plus. A moins que vous ne vouliez faire entendre que Camus n'a pas le pouvoir de servir les opprimés en condamnant le communisme, mais que vous avez ce pouvoir, vous, et que vous lui refusez ce que vous vous accordez, ce que je ne saurais croire. Camus est l'ami des ennemis du prolétariat. Vous êtes, vous, l'ennemi des amis du prolétariat. Cela se ressemble beaucoup. Je sais bien que vous regrettez d'être haï par les communistes, je sais bien que vous considérez cette haine comme imméritée : « Je vous dirai franchement que je regrette profondément cette hostilité (des communistes), parfois j'irais presque jusqu'à vous envier la profonde indifférence qu'ils vous témoignent. Mais qu'y puis-je?... » Qu'y pouvez-vous? Je ne suis pas certain que vous n'y puissiez rien. Quelques articles du ton de « les Communistes et la paix » pourront faire beaucoup pour que de ce côté-là on vous traite avec plus d'égards, en homme

qui peut servir (1). Mais à supposer que vous ne puissiez rien à la haine des communistes, que peut Camus à l'approbation des anticommunistes? Ou l'approbation des anticommunistes et la condamnation des communistes prouvent la même chose, et alors vous êtes, Camus et vous, dans le même sac. Ou elles ne prouvent rien ni l'une ni l'autre, parce que la cause des opprimés et celle du communisme ne sont pas irrémédiablement confondues. Il est vrai que je n'ai pas la tête philosophique.

Je n'ai pas la tête philosophique, mais j'ai osé affronter la lecture intimidante de l'*Être et le Néant,* de ce gros livre que vous déconseillez à Camus, d'un ton peut-être un peu trop protecteur. Peut-être permettrez-vous à une incompétence au moins égale à celle de Camus de vous dire que je tiens ce livre pour un livre très important, qui maîtrise par un langage rigoureux et efficace (spécieux quelquefois) notre fuyante réalité intérieure, nous enrichit dans la connaissance imparfaite que nous avons de nous-mêmes et nous oblige à compter avec vous alors même que nous vous refusons notre adhésion (mais je vais vous compromettre). Dans ce livre, il y a des pages très brillantes (elles sont au début, et vous allez penser que je ne suis pas allé plus loin) pour nous montrer, dans un langage d'une puissante technicité philosophique où je ne vous suivrai pas, que la réalité humaine est radicalement différente de la réalité des choses, que nous ne sommes pas à la manière dont les choses sont, dans la plénitude compacte et homogène de l'être, que la conscience est affectée du privilège déchirant d'exister à distance d'elle-même, de se projeter dans un au-delà d'elle-même qui est encore elle-même, de se poursuivre sans se saisir, de s'affirmer en se niant, qu'un homme n'*est* pas courageux de même qu'une feuille *est* verte, qu'un homme n'*est* pas voleur, ou pédéraste, de même qu'une boule *est* ronde : que c'est un peu plus compliqué (je dis cela très mal, et m'en excuse, mais je voudrais dispenser mon lecteur, à moins qu'il ne le désire absolument, de se reporter aux sources où Camus est indigne de boire) ;

(1) Au moment où je relis les épreuves de cet article, c'est déjà commencé.

bref, que nous existons d'une existence ambiguë, évanescente, contradictoire, insaisissable, que le caractère de ce que vous appelez le pour-soi, c'est-à-dire, pour les non-initiés, l'existence humaine telle que la conscience l'appréhende, est de n'être pas ce qu'il est, et d'être ce qu'il n'est pas. A la différence des choses, qui, elles, sont ce qu'elles sont.

Mais c'est précisément cette différence, que vous avez vous-même, Jean-Paul Sartre, si fortement établie, que vous me paraissez perdre un peu trop aisément de vue pour les facilités de la polémique. Il est vrai que les hommes ne sont jamais pleinement ce qu'ils sont, à la manière dont une table est pleinement une table, ce qui fait qu'il est impossible d'établir la pureté d'une intention ou le degré d'une responsabilité. Mais il est vrai aussi que les choses, elles, n'ont pas le privilège de n'être pas ce qu'elles sont ou d'être ce qu'elles ne sont pas. Elles sont, ou elles ne sont pas, c'est vous-même qui le dites. Un pédéraste n'est peut-être pas un pédéraste parce qu'il a une fois couché avec un autre homme — ce n'était qu'une fois — et il commence peut-être déjà de cesser d'être un pédéraste au moment où il l'est devenu, s'il refuse de se reconnaître lui-même comme tel une fois pour toutes et irrémédiablement. Mais une table est une table, du jour où où elle est sortie des mains de l'artisan jusqu'au jour où on la casse en morceaux pour la jeter au feu et si on l'a cassée en morceaux, on l'a cassée en morceaux. Il n'y a pas matière à discussion, à distinction entre l'objectivité et la subjectivité, entre le dehors et le dedans, entre l'être-pour-soi et l'être-pour-autrui. Il y a une mise en accusation possible, et une justification possible, de ceux qui ont décidé que la tête de Louis XVI serait coupée le 21 janvier 1793 sur la place de la Révolution. Après quoi rien n'est résolu, et on peut recommencer le même procès, indéfiniment. Mais que la tête de Louis XVI ait été coupée ce jour-là, cela est absolument et pleinement certain, à moins d'une erreur des historiens plus qu'improbable. Il y a certes des faits de l'histoire qui ne sont pas des faits aussi pleinement qu'une table est une table, des faits dont on peut faire varier la réalité et le sens selon l'interprétation et l'appréciation — la prise de la Bastille par exemple, ou la libération de Paris en 1944. Mais il y a

aussi, dans les faits de l'histoire, un noyau irréductible qui n'est pas justiciable de l'ambiguïté du « pour-soi », qui *est* à la manière d'une table. Ou la tête de Louis XVI n'a pas été coupée, et alors qu'on le prouve, ou elle a été coupée, et alors elle n'a pas été coupée à moitié, ou d'un certain point de vue, ou selon une certaine perspective historique. Après la chute du couteau, on pouvait la retourner dans tous les sens. Elle ne tenait plus à rien d'autre : ni au cou où elle était précédemment attachée, ni au pour-soi. Elle était une tête coupée dans toute la force du terme.

Alors, si j'écris : « Les révolutionnaires ont coupé la tête de Louis XVI le 21 janvier 1793, » vous avez, vous, Jean-Paul Sartre, le droit de me répondre : « Non, ils ne l'ont pas fait » (mais il faudrait le prouver). Vous avez le droit de me répondre : « Oui, ils l'ont fait, et ils ont eu raison, et voici pourquoi ils ont eu raison. » Vous avez encore le droit de me répondre : « Oui, ils l'ont fait, et ils ont eu tort, mais il ne s'ensuit pas que la Révolution elle-même ait eu tort dans l'ensemble de son œuvre et doive être condamnée : et voici pourquoi. » Mais vous n'avez pas le droit de me répondre : « L'intention dans laquelle vous venez rappeler la mort de Louis XVI est suspecte. Ce n'est pas le moment de parler de ces choses. Vous faites le jeu de tel ou tel. » Vous n'avez pas le droit de me répondre cela, même si cela est vrai. Là où je vous parle fait, vous n'avez pas à me répondre intention. Là où je vous parle de ce qui est « en soi », absolument et de toute évidence, vous n'avez pas à vous réfugier dans l'ambiguïté du « pour-soi ». Vous pouvez me répondre : « D'accord, et après? » Mais il faut prononcer d'abord le d'*accord*, ou le *pas d'accord*, sur le fait. La tête a été coupée ou elle n'a pas été coupée : et il faut le dire. Aucun moyen de répondre : « C'est selon. »

J'ai choisi un exemple éloigné de nous d'un peu plus de cent cinquante ans, afin de faire mieux entendre ce que je veux faire entendre, concernant des questions plus actuelles. Ce qui me surprend, aussi bien dans votre étude sur les communistes et la guerre que dans votre réponse à Camus, c'est que précisément semble s'y évanouir la différence que vous avez si fortement établie vous-même entre le n'être-pas-ce-

qu'on-est du « pour-soi » et la réalité compacte et irréductible des choses. Pour vous, les faits cessent d'être des faits, ils glissent dans le domaine de la « négativité » humaine où tout peut être considéré selon des angles différents et contradictoires. Ils ne sont plus des faits en soi, mais des faits selon la conscience et dans la perspective du prolétariat en marche vers sa libération ou selon la conscience et dans la perspective de ses oppresseurs. Or, je sais bien qu'il y a fait et fait, que la réalité historique est humaine, donc inséparable de sa représentation dans les consciences des hommes, qualifiée par ces consciences. L'agression en Corée, par exemple, ce n'est pas exactement un fait historique. Il est toujours possible de discuter pour savoir quel est l'agresseur. Nous avons le sentiment profond que l'Allemagne nous a attaqués en 1939, et pourtant d'un point de vue formel, juridique, c'est la France qui a attaqué l'Allemagne. Il est difficile de soutenir que les Coréens du Sud, armés de leur fond de culotte, comme disait un journal anglais, ont attaqué le bout de la botte des Coréens du Nord, car ce sont les chars d'assaut des Coréens du nord qui ont passé la frontière des Coréens du Sud, lesquels, d'ailleurs, n'avaient pas de chars. Il est également difficile de soutenir que ce sont les Américains qui ont attaqué la Corée du Nord puisqu'il n'y avait pas de troupes américaines en Corée. Mais enfin, on peut à la rigueur parler de « provocation » des sudistes, de machiavélisme des Américains qui auraient retiré leurs troupes par une espèce de feinte, des Coréens du Nord qui seraient venus, non en agresseurs mais en libérateurs, au secours de leurs compatriotes opprimés, exactement comme les Allemands du IIIe Reich au secours de leurs compatriotes du couloir en 1939. Le fait est ici difficile à isoler de son interprétation. Une « agression », ce n'est pas un fait, c'est un jugement sur un fait. Il est impossible de déterminer l'agresseur sans une définition préalable de l'agression et un accord des consciences sur la définition proposée. Mais la tête de Louis XVI a été coupée ou n'a pas été coupée. Mais les bombes bactériologiques ont été employées en Corée par les Américains ou n'ont pas été employées. Il s'agit là de faits historiques nus, de faits pleins, de faits qui se suffisent à eux-mêmes. Il peut y avoir désaccord sur leur

réalité. Il peut y avoir désaccord sur le jugement qu'on porte sur eux. Mais il ne saurait y avoir en ce qui les concerne de position ambiguë, d'attitude intermédiaire entre le *oui* et le *non*. Ils ne participent pas au privilège du *n'être-pas-ce qu'on-est*. Ils sont comme sont les choses. Ils sont ou ils ne sont pas.

Or il semble, Jean-Paul Sartre, que vous n'aimiez pas envisager les faits historiques comme tels, dans leur être ou leur non-être irréductible. Il vous faut d'abord, pour vous servir d'eux, les faire digérer par le pour-soi, ils ne vous intéressent qu'à partir de l'instant où vous les avez *déréalisés* pour les faire apparaître dans la conscience de Camus qui se plaint de la critique des *Temps modernes*, ou dans la vôtre, qui le contredisez, dans la conscience du prolétariat en lutte, ou dans la conscience de ceux qui défendent leurs privilèges contre le prolétariat. Je reconnais qu'ils deviennent alors merveilleusement ductiles, une excellente matière pour vos prouesses démonstratives. Mais où sont-ils passés? Parlons un peu, par exemple, de ces manifestations du printemps, auxquelles le parti communiste convia ses troupes pour la défense de la paix, contre la politique agressive du camp atlantique. Que ces manifestations, celles de la rue, celle de la grève générale, aient eu peu de succès, il n'importe : le succès n'est pas une justification, et d'ailleurs un échec immédiat peut préparer des succès à long terme. Si l'on élargit le débat, comme vous le faites, on peut apporter, à la « défense de la paix » telle que la pratiquent les communistes, telle qu'ils demandent au « peuple de France » de la pratiquer, des arguments assez forts. Après tout, il est possible que les États-Unis et leurs alliés préparent sous le couvert d'une politique défensive une agression contre l'Union soviétique. Il est possible que l'Union soviétique ne prépare aucune agression contre les États-Unis et leurs alliés. Il est possible que cette agression, même si elle est effectivement préparée, soit justifiée par l'oppression que le capitalisme fait peser sur des centaines de millions d'hommes, que seule une défaite militaire du capitalisme affranchira. Il est possible que l'inquiétude qui règne dans le monde occidental au sujet des intentions soviétiques soit entretenue par les fauteurs

de guerre capitalistes, ou que, si elle est entretenue par les armements soviétiques, ce soit un droit pour l'U. R. S. S., championne du prolétariat asservi, d'acculer le capitalisme à ses contradictions internes afin de précipiter sa chute. Nous sommes là dans un domaine où des arguments très forts peuvent être présentés de part et d'autre, arguments qui ne convaincront, d'ailleurs, que ceux qui sont déjà convaincus.

Mais il ne faudrait pas oublier le noyau solide du problème. Le « peuple de France » avait été convié à manifester contre un fait précis : la venue du général Ridgway en Europe ; et il fallait manifester contre la venue du général Ridgway en Europe parce que le général Ridgway, Ridgway-la-peste, avait utilisé contre les Coréens du Nord les armes bactériologiques. Si le général Ridgway avait utilisé les armes bactériologiques en Corée, les manifestations demandées par le parti communiste étaient justifiées. S'il ne les avait pas utilisées, le « peuple de France » était mobilisé par imposture, par une imposture qu'il faut bien dire criminelle, puisqu'elle tendait à soulever la haine contre un homme, contre des hommes accusés mensongèrement. Vous me répondrez peut-être, Jean-Paul Sartre, que l'utilisation des armes bactériologiques par les Américains est certaine : je doute que vous le fassiez. Vous savez fort bien qu'elle est hautement improbable, non parce qu'elle a été niée énergiquement par les Américains, non parce qu'elle eût été odieuse, mais parce qu'elle eût été absurde : parce qu'on n'imagine même pas pourquoi une nation pourvue de moyens militaires aussi puissants que ceux dont disposent les États-Unis eût jeté sur la Corée du Nord de ridicules bombes chargées d'une vermine inefficace, sans avoir pris le soin d'expérimenter d'abord ces engins, et de livrer ainsi en pure perte, prématurément, à l'adversaire, les secrets d'une méthode de guerre encore dans l'enfance, sans espoir d'obtenir une décision militaire. Quand la bombe atomique fut lâchée sur Hiroshima, elle était au point, et faisait son petit effet. Vous savez aussi que les accusations concernant l'emploi de l'arme bactériologique nous viennent du même lieu où l'on accuse les religieuses françaises de tuer les petits enfants, ce qui n'est pas très vraisemblable. Vous savez enfin que les « aveux » des avia-

teurs américains ne veulent rigoureusement rien dire. Vous me répondrez que ce sont là, tout au plus, des présomptions d'innocence, que si l'emploi de l'arme atomique par les Américains n'est pas prouvé, le contraire n'est pas prouvé non plus. Je continue à tenir que le contraire est infiniment plus probable, pour les raisons que j'ai dites. En admettant même que l'incertitude soit la même des deux côtés, il reste que le parti communiste a ameuté, ou tenté d'ameuter les Français contre un homme et contre une nation en accusant cet homme et cette nation de crimes problématiques? et si la culpabilité du général Ridgway est seulement *possible*, la culpabilité du parti communiste est certaine, car les Français ont été invités à haïr par le travestissement d'une possibilité en vérité, c'est-à-dire par un mensonge : présenter comme sûr ce qui n'est pas sûr, c'est mentir. Je sais bien encore : si le capitalisme n'a pas commis le crime dont il s'agit, il en a commis d'autres. Dans ce cas, qu'on le combatte au nom des crimes qu'il a commis. La justice d'une cause ne justifie pas les mensonges dont on se sert pour la servir. Il est même difficile de ne pas croire qu'au-delà de certaines limites, qui sont atteintes assez vite, la cause que l'on a servie par trop de crimes bascule tout entière dans le crime. Les crimes communistes ne feront jamais, certes, que la cause du prolétariat soit injuste : mais ils peuvent faire que la cause communiste le soit.

Je prendrai un autre exemple, auquel vous m'excuserez d'accorder quelque importance, si petit soit-il, parce qu'il m'est personnel. J'avais écrit dans *La Table Ronde*, il y a quelques mois, quelques pages pour protester contre l'exécution de Beloyannis : non parce que Beloyannis était innocent du fait d'avoir transmis par radio des renseignements militaires de l'autre côté du rideau de fer, comme le gouvernement grec affirmait qu'il l'avait fait (il avait été, paraît-il, surpris en flagrant délit près de son poste émetteur) mais parce que dans la situation présente du monde il est impossible de tracer une frontière nette entre l'espionnage, ou la trahison, et les actes d'opposition politique : et comme il vaut mieux épargner les « espions » et les « traîtres » que fusiller les opposants politiques, comme en outre l'usage de la peine de mort est dans

tous les cas un crime collectif intolérable, il vaut mieux ne fusiller personne. Un rédacteur de la revue communiste *la Nouvelle critique* a résumé mon article pour ses lecteurs de telle façon que je paraissais approuver l'exécution de Beloyannis. Peut-être — probablement — ce rédacteur a-t-il écrit cela en gardant l'estime de lui-même : il déconsidérait un adversaire de la cause. Il servait la cause. L'idée ne lui venait même pas qu'il était, pour le service de la cause, devenu une canaille. Que le parti communiste ait besoin, pour être bien servi, de faire de ses serviteurs des canailles, des canailles qui conservent leur propre estime, ne croyez-vous pas que cela met en cause le communisme lui-même?

Je sais bien. Le parti communiste use de méthodes détestables, que vous ne défendez pas ; mais enfin il existe. Il a su grouper autour de lui la plus grande part des forces du prolétariat opprimé ; il a su réduire à l'inefficacité par une efficacité supérieure les autres forces qui prétendaient tendre au même but que lui, et, au besoin, les détruire par une élimination implacable (en Espagne, pendant la guerre civile) ou les rejeter par la menace qu'il faisait peser sur elles vers le camp capitaliste afin de les accuser ensuite de faire le jeu du capitalisme. Il a su faire ce qu'il fallait, par des moyens au besoin effroyables, pour être le seul dépositaire des espoirs des opprimés. Il s'est placé dans une situation telle, avec des forces telles — les ressources d'un tiers du monde à sa disposition, l'aile marchante du prolétariat à ses ordres dans un autre tiers — qu'il vous semble que le combattre, c'est combattre les opprimés eux-mêmes et maintenir leur oppression. Pour affirmer cela, il faut bien, ici encore, procéder à l'élision des faits qui vous gênent ; car il est peut-être un peu trop facile de négliger, ou d'effacer dans une incidente dédaigneuse, la poursuite persévérante du progrès social dans des pays qui se refusent à la révolution communiste, dans les pays scandinaves, par exemple : si cette poursuite est vouée à l'échec, encore faudrait-il dire pourquoi. De même, il faudrait dire pourquoi la révolution communiste garde en elles intactes les chances de libération du prolétariat, en dépit de l'évolution qui l'a conduite à un « socialisme césarien » au profit du plus féroce des impérialismes. Car enfin cela ne

va pas de soi. La thèse selon laquelle le prolétariat garde des chances de libération plus grandes au sein d'un capitalisme en agonie, où les forces d'opposition ont du moins les moyens — reconnus par les lois — de s'affirmer et de combattre, que dans un régime neuf, où des moyens illimités de contrainte au service d'une caste politique installée au pouvoir de façon inébranlable, la concentration au sein de l'État, émanation de cette caste, de tous les moyens de production et d'échange, une bureaucratie toute-puissante, un code de terreur permanente et l'institution du travail esclavagiste peuvent rendre vains pour des siècles les espoirs de liberté, de dignité et de bonheur par lesquels la révolte prolétarienne a été précisément nourrie et justifiée. Je n'affirme pas qu'il en soit ainsi, encore que je le croie. Mais il suffit que cela soit possible, et qui, hors les communistes eux-mêmes, oserait dire que cela ne l'est pas?

Vous n'acceptez pas, Jean-Paul Sartre, la thèse que vous attribuez (contre son gré) à Camus : « Tout le mal dans l'histoire et tout le bien en dehors d'elle. » Non, le bien et le mal sont dans l'histoire l'un et l'autre, inextricablement mêlés — dans l'histoire, c'est-à-dire dans l'accumulation des actes humains, déterminés et libres en même temps, qui font l'histoire, car il n'est pas besoin de faire appel à Marx, qui nous a apporté beaucoup mieux que ces vérités premières — pour montrer qu'il n'existe pas d'Histoire déifiée en dehors des hommes qui font l'histoire. Mais vous n'acceptez pas non plus, du moins je le suppose, le manichéisme communiste selon lequel tout le bien est d'un côté, pur et sans mélange ; tout le mal, sans mélange et pur, de l'autre côté. Il s'agit donc de savoir où il y a le plus de bien, où il y a le moindre mal, où le mal a le moins de chances de durer et le bien le plus de chances de prévaloir. Votre choix en faveur du communisme — du communisme qui vous rejette et vous hait — votre choix en faveur de ce communisme qui vous fera, à coup sûr, subir le sort de Petkov ainsi qu'à des millions de vos compatriotes, votre choix qu'on pourrait dire masochiste et qui est peut-être seulement courageux (courageux pour vous et aussi pour les autres) implique un certain nombre de postulats ; qu'il y a un dilemme capitalisme-communisme

(comme si aucune troisième solution n'était *pensable* ou possible dans les données historiques actuelles, alors qu'il y a toujours, à tout moment de l'histoire, un champ d'indétermination où est le jeu de notre liberté) ; que la servitude prolétarienne dans le capitalisme est irrémédiable ; que la bureaucratie policière, la terreur et l'esclavagisme dans le régime communiste sont des maux transitoires, « infantiles, » de la révolution communiste ; qu'il y a certitude de non-progrès d'un côté, et certitude de progrès de l'autre, que l'avenir est fermé d'un côté, et ouvert de l'autre. J'admets que cela soit possible. Mais le contraire est possible aussi. Il faut bien envisager aussi cette hypothèse : *et si*, dans le communisme, dans le communisme organisé et armé, dans le communisme-parti et dans le communisme-nation, l'espérance des opprimés était utilisée et mystifiée? Si vous vous faisiez complice de la mystification?

Nous en arrivons au problème des camps de travail forcé, que vous refusez à Camus le droit de placer au centre du débat, et qui pourtant s'y trouve, nécessairement. Parce que le choix du communisme est aussi le choix des camps, malgré que vous en ayez. Parce que vous ne pouvez choisir le communisme, le communisme réel, le communisme tel qu'il existe en tant que force agissante de notre histoire présente et possibilité concrète de victoire, sans choisir aussi les camps — quelques réserves formelles que vous puissiez faire sur ces camps, réserves que d'ailleurs le communisme ne tolérera pas, et ne peut pas tolérer.

THIERRY MAULNIER.

(A suivre.)

L'HOMME DEVANT LA SCIENCE

Notes sur les Rencontres Internationales de Genève.
(Septembre 1952.)

Il y eut de grands savants, un profond philosophe, un grand biologiste, un savant et prédicateur à la fois. Quand Gaston Bachelard prit la parole, au Victoria Hall, mal habitué à de pareilles célébrations, ce fut l'homme exalté devant la science, le Noé de la science, dit un journal de Genève, entonnant une louange sans réserve de l'esprit scientifique. La science ne peut être que bonne. L'homme doit toujours être à l'école de la science. La science est puissance d'éveil et Bachelard rappelle, contre certaines formules de l'existentialisme, que connaître, c'est exister ; et c'est aussi mettre en mouvement — en un mouvement qui ne pourra jamais s'arrêter — la dialectique du maître et de l'élève.

Mais que nous dit la science? Et l'on vit s'avancer, romantique en même temps que grand physicien, Erwin Schrödinger qui nous mit en présence d'un univers plus que parcouru d'ondes, d'un univers-ondes, d'où les particules ont disparu. On y voyait apparaître « des formes non permanentes, dont la structure est toutefois fixée en toute précision et se répète toujours exactement de la même façon. Ces formes nous donnent dans certaines expériences l'impression de particules permanentes de masse et de charge ».

Pierre Auger, nous pouvons le mettre du côté de Bachelard (car Schrödinger fut lui-même et de nul côté.) Mais il est volontiers négateur et veut scandaliser. Il fut près d'agacer. Il y eut d'abord une esquisse du domaine des idées,

analogues, pense-t-il, dans leur naissance, leur vie et leur mort à des êtres vivants ; et l'on se demandait s'il n'y avait pas là simplement une manière ingénieuse de présenter des choses que nul ne contesterait. Puis il présenta la science comme destructrice de valeurs et tenta de remplacer l'impératif catégorique par des « synthèses d'information ».

Le biologiste Émile Guyenot entra alors dans le chœur harmonieux et discordant. Sur le cas des jumeaux vrais, univitellins, il voulut prouver l'individualité que les savants physiciens semblaient avoir fait évanouir et la liberté, à laquelle ils laissaient une place. Les ressemblances entre les jumeaux, nous dit-il, sont pour employer l'expression de Galton, effrayantes ; mais il y a des discordances indiscutables ; l'hérédité n'est pas une fatalité, mais une probabilité. C'est donc que l'homme se construit pendant l'enfance, l'adolescence et se modifie pendant toute la vie. L'hérédité laisse au développement une marge d'indétermination ; la nature laisse à l'homme une part de liberté.

Sans doute dans la discussion et Auger et Guyenot firent quelques pas en arrière : la liberté reste croyance et ne peut être prouvée même sur le cas des jumeaux ; les valeurs à détruire, ce sont essentiellement des valeurs fausses.

Georges de Santillana, dans un discours — scintillant — fit l'histoire des mythes de la science. Et je crois bien que pour lui la science telle que la montra Bachelard est un de ces mythes. Il fut volontiers, ou plutôt non volontiers, pessimiste. L'esprit moderne a vu l'importance du temps et peu à peu ce qui lui apparut, c'est l'augmentation de l'entropie. Notre univers a mauvaise mine. Partout le désordre, la dispersion, le hasard tendent à dominer, et le brouillage. Un moment l'impuissance du micro semblait lui donner, sur le fait, raison. Jean Starobinski nous dit, au cours des discussions, brièvement, mais admirablement, que l'idée de loi naturelle, anti-mythe d'abord, si j'ose employer ce mot, apparaît aujourd'hui comme un mythe, que toute image possible de l'univers a disparu. Il y avait de fausses totalités ; maintenant il n'y a plus de totalité du tout.

Le P. Dubarle donna une synthèse d'un grand nombre des idées présentées et vit dans la science le miroir de la des-

tinée humaine. Pour lui comme pour Jaspers l'indétermination même qui se révèle pour nous au cœur de la science est le signe de la condition de notre liberté et par là de notre destinée.

Ainsi l'homme devant la science éprouvait des sentiments d'admiration généreuse (Bachelard), d'étonnement précis (Schrödinger) ; mais la liberté reste (Guyenot) ; les valeurs restent. Et il s'agit, au-delà des mythes de réaliser l'humanité dans sa liberté.

Mais il ne convient pas de prendre seulement les principaux orateurs. Il y eut la foule des interlocuteurs.

Une grande discussion se poursuivit entre Max Born et Léon Rosenfeld d'un côté, Schrödinger de l'autre. Born et Schrödinger ont tous deux pris une part très grande dans la formation de la nouvelle physique. Einstein, quand dans une étude récente, il se situe par rapport aux plus grands physiciens contemporains, nomme, aux côtés l'un de l'autre Schrödinger, Heisenberg, Dirac, Born. Peut-être cependant y a-t-il dans la nature même de leurs travaux quelque chose qui devait séparer ces deux amis que sont Schrödinger et Born. Le premier développa la représentation ondulatoire de l'électron et en fit une théorie mathématique cohérente dans laquelle chaque électron était décrit par un champ d'ondes ; Born donna une interprétation statistique du champ d'ondes.

Dans l'étude à laquelle nous avons fait allusion, Einstein nous dit qu'il est en désaccord avec presque tous les physiciens contemporains. « Je suis fermement convaincu que le caractère essentiellement statistique de la théorie des quanta doit être attribué uniquement au fait que cette théorie opère avec une description incomplète des phénomènes. » Schrödinger semble être du côté d'Einstein. Max Born lui disait à Genève : « Vous êtes seul, vous êtes au fond un réactionnaire, puisque vous n'acceptez pas ce merveilleux principe de complémentarité auquel se rallient tous les physiciens. — Sauf Einstein, von Laue, et moi, répliquait Schrödinger. — Vous vous éloignez du langage commun, vous le détruisez, continuait Born. » Mais c'est à ses adversaires que Schrödinger reprochait de s'éloigner du langage commun. Ce qui frappait l'auditeur, c'était l'attachement de tous ces

physiciens et particulièrement de Born et de Rosenfeld, aux termes du commun langage.

Schrödinger ne voit plus qu'un univers parcouru d'ondes et sans particules. Mais comment se représenter cela? demandent Born et Rosenfeld. Les particules ont toujours été nécessaires à l'esprit humain. Plus Servien fit quelques remarques utiles à l'éclaircissement de la discussion : ne s'attache-t-on pas trop aux autorités scientifiques d'une part, au langage commun de l'autre? Et, ajoutons-le, qui est le révolutionnaire vrai, celui qui accepte le principe de complémentarité (ondes et particules) ou celui qui ne veut plus que des ondes et se débarrasse des particules? Nous nous disions en même temps (mais il n'y a pas de simultanéité) : Quoi de plus beau que cette volonté qu'a Schrödinger d'arriver enfin à une représentation cohérente? Quoi de plus beau que cette volonté d'accepter comme Born deux hypothèses contradictoires? La réalité, disait le mathématicien italien Fantapié, ne tolère pas d'être décrite par un ou même par deux termes. Des deux côtés, soit avec Born, soit avec Schrödinger, nous étions en présence du difficile, donc du beau (suivant Platon).

Pour Born, la physique a surmonté sa crise grâce au principe de complémentarité. Pour Schrödinger, il n'en est rien, la physique est dans son moment de plus grand désarroi ; nul doute pour lui qu'on n'arrive à remplacer le principe de complémentarité qui n'est qu'une évasion et un pis-aller.

Qui avait raison? Born assurait que c'était Born ; et on sentait, bien qu'il le dît moins, que Schrödinger pensait que son ami avait tort.

La discussion se continuait au sujet de l'idée de probabilité, « la notion la plus fondamentale de la science », disait Born, un pis-aller, disait Schrödinger.

Du moins, tous semblaient d'accord au sujet des idées de discontinuité et d'identité ; peut-être dirions-nous, plus d'accord les uns avec les autres que chacun complètement avec lui-même ; « la structure discontinue et la structure continue restent des faits expérimentaux incontestables » avait déclaré Schrödinger. Il y a deux idéalisations possibles, avait dit Rosenfeld dans un exposé admirable de clarté (jusqu'au mo-

ment où il identifia complémentarité et synthèse) ; les ondes représentent la présence d'une particule dans tout l'espace, sa non-localisation, et la particule, sa localisation (ce qui naturellement ne coïncidait pas avec l'idée de Schrödinger pour qui l'onde est précise et, peut-on dire, localisable). Mais tout en mettant d'abord sur le même plan continu et discontinu, tous étaient plutôt pour le discontinu. Le continu est une idée intellectuelle et une limite, le discontinu une réalité (Leibniz a dit quelque chose de semblable.)

Nous sommes aujourd'hui en présence d'un stade de la science où dominent les idées de probabilité, de discontinuité, de complémentarité. Et il y a certainement des liens entre ces diverses idées. En tout cas, biologistes et physiciens pensent par probabilités et discontinuité. Nous nous trouvons toujours à nouveau devant cette question : la science n'est jamais que la science du moment : les idées auxquelles elle nous amène sont-elles des idées définitives?

Nous étions entraînés ensuite vers une discussion sur l'identité. Mon vieux chapeau, quand je le retrouverai, sera-t-il toujours le même? La cloche de la cathédrale Saint-Étienne, fondue avec le bronze des canons de l'ancienne bataille est-elle encore ce même bronze? L'identité vient de la forme, disait Schrödinger. Nous nous rappelions le vaisseau de Thésée, dont, je crois, parle Montaigne. Ou bien encore les grandes masses d'un côté, les particules de l'autre (si elles existent) ne sont-elles pas non-susceptibles d'individualité? L'individualité appartiendrait à la région intermédiaire, là où il y a assemblages de termes qui peuvent être définis. C'est à cette dernière idée que s'arrêtait le physicien André Mercier ; et c'est elle que l'on peut trouver exposée dans de beaux passages de *l'Homme microscopique* de Pierre Auger.

Mais comment nombrer les particules si elles ne sont pas identifiables, se demandaient les non initiés ?

Nous nous sentions parfois en pleine philosophie. En apparence, et dès le début, les savants s'étaient dressés contre les philosophes. Et Bachelard était avec les savants. Il attaqua Bergson et son *homo faber*, Scheler et son affirmation qu'entre le chimpanzé et Édison il n'y a qu'une différence de degré, (mais l'homme, pourrait-on répondre à Ba-

chelard, n'est pas seulement *faber* pour Bergson, et le chimpanzé n'est pas seulement chimpanzé pour Scheler, il est très intelligent. — Oui. Mais il ne peut être électricien, répond Bachelard ; c'est vrai, mais non pas très probant.) La philosophie, ce sont des idées fossilisées, disait Auger, le plus sévère. Schrödinger, de tempérament si intensément philosophique, ne l'aurait sans doute pas complètement suivi. Et s'il est vrai que comme le dit Valéry, la philosophie est la science des choses vagues et des désaccords, n'étions-nous pas en présence, chez ces illustres savants, d'un certain vague et d'un désaccord certain? Mais ici le dialogue est bien difficile ; l'infini, pour Born, ne devient notion précise qu'en devenant question scientifique, qu'en étant manié par le mathématicien. Mais n'y a-t-il pas une autre précision que la précision mathématique?

Il est vrai que E. Guyenot, se séparant des physiciens présents et aussi de Bachelard, dit la nécessité de la philosophie et regretta que le savant ne fût pas plus philosophe. Qu'il le soit ou non, l'important est qu'il ne mésuse pas de certains concepts philosophiques et qu'il ne confonde pas par exemple complémentarité et synthèse, comme cela s'est produit. Eric Weil tentait de montrer aux savants qu'il y a quelque chose qui est au-dessus de la science ; et alors que ceux-ci voulaient que le philosophe apprît la modestie, il voulait lui réapprendre une sorte d'orgueil. Mais peut-être alors le philosophe qui sentait monter en lui l'orgueil au moment des reproches des savants se sentait à nouveau modeste.

Nous étions amenés à la question des rapports entre la science et la réalité. Bien que la science eût été déclarée dès le début par G. Bachelard impatiente, et avec raison, de toutes limites, nous étions sans cesse en présence de certaines limites de la science. Pierre Auger nous parlait des nébuleuses qui s'éloignent de nous à tel point que nous ne pouvons plus rien en dire, des expériences qui demanderaient des millions d'années et que nous ne pouvons faire. Rosenfeld parlait du désarroi qui naît aux limites de la science ; Born de régions où disparaît la distinction entre le futur et le passé ; Auger de la probabilité comme un pis-aller peut-être

définitif. Chez Schrödinger, chez Santillana, nous trouvions le sentiment d'un réel qui nous échappe.

S'il nous échappe, et même et à plus forte raison s'il ne nous échappe pas, c'est que le réel existe. Les savants sont naturellement réalistes. Bien que Schrödinger nous dise que finalement on ne sait pas très bien ce que veut dire le mot réalité (« le vague qui est toujours inhérent à cette notion de réalité ») il est un réaliste héraclitéen, avec cette réserve importante cependant que dans son univers sans particules les ondes ont une individualité.

La science nous décrit l'univers tel qu'il est, disait Born, C'est un univers non plus héraclitéen que nous voyons, mais pythagoricien.

Y a-t-il d'autres moyens que la science pour s'unir avec l'univers? Bachelard l'admettrait puisqu'il divise son activité en deux parties dont l'une est l'étude du destin scientifique, et l'autre du destin poétique de l'homme. On voulait une vision cohérente du monde ; pas de schizophrénie ; mais Bachelard était là, heureux vivant, nullement schizophrène, âme dont l'attelage est tiré par deux chevaux qui s'entendent fort bien, le diurne et le nocturne, la science et les rêves. Il éprouve la joie d'être rationnel et celle d'être irrationnel. Et bien qu'il considère la définition de la connaissance par Claudel comme un simple jeu de mots (« connaître, c'est co-naître ») il est peut-être plus d'accord avec Claudel qu'il ne le croit.

Heureusement, dans ces rencontres consacrées à la science, l'art ne fut pas laissé de côté. Pierre Auger semblait avoir de lui une conception un peu ménagère. Rosenfeld voyait dans la science l'unique valeur. Mais G. Cattaui évoquait les noms de Nerval, de Rimbaud, de Proust, des surréalistes. Eric Weil pensait que l'unité de notre sagesse pouvait se faire par autre chose que par la science. D'ailleurs, Born ne nous disait-il pas que l'intérêt qu'il prend à la science est avant tout un intérêt esthétique du même genre que celui qu'il prend à un beau coucher de soleil?

Georges Poulet nous rappelait au temps personnel et vécu ; Jean Grenier faisait voir dans les extases de l'instant comme une compensation du temps rationalisé de la science.

D'autres, le Dr Stocker, Max Picard nous faisaient entrevoir une union plus fondamentale avec l'univers que celle que peut nous donner la science.

Autre question à laquelle nous étions amenés : qu'est-ce que l'homme? C'est l'être qui se soucie de son passé et de son avenir (Eric Weil), c'est l'être qui a la parole (le P. Dubarle, Pierre Auger), c'est l'être qui a des relations lâches (coupling lâche avec l'univers) et pour qui il y a donc jeu entre lui et l'univers (Santillana, le P. Dubarle), qui a une volonté libre (Guyenot). Ainsi la liberté prenait ou reprenait sa place ; et sans doute Fernand Chodat faisait remarquer à Émile Guyenot qu'il ne prouvait pas complètement cette liberté ; car la probabilité n'est-elle pas encore un fatum? Néanmoins, de diverses façons, la liberté apparaissait au cours et au terme de ces discussions.

Et avec le problème de la liberté, celui de la valeur. C'est peut-être la forme la plus extérieure de la valeur, qui se montre dans la puissance que la science donne à l'homme sur la nature, cette puissance immense, qui vient aujourd'hui comme le remarquait Bronowski, de la domination sur de toutes petites discontinuités.

C'est ici que Born se révéla et toucha profondément des auditeurs (qui n'avaient pas beaucoup apprécié le reproche de réactionnarisme adressé à Schrödinger). Il rappela le cas d'une de ses élèves, une physicienne de grand avenir, Miss Smith, qui lors de Hiroshima abandonna la physique pour la philologie : « Je ne veux rien avoir à faire avec ces horreurs. » Pierre Auger eut beau dire que Miss Smith avait manqué d'information, que la bombe atomique n'est pas plus terrible qu'un intense bombardement non atomique. Santillana précisait encore la question posée par Born : le savant s'est fait ingénieur, se fait payer par la société, a cessé d'être cette haute figure protectrice chargée par ses frères de découvrir les secrets du monde ; il s'est mis au service de l'État. Tel est, reprenait Born, « le mal fondamental de notre temps. » Nous sommes sur la voie qui mène tout droit à l'Enfer. Il n'est pas sûr du tout que la science en tant que technologie soit quelque chose de bon, tandis que la science comme valeur esthétique l'est sûrement.

C'est que, comme le dit Arthur Compton, le grand physicien, la science n'est qu'un des aspects de notre vie. Sur ce point Schrödinger, Born, Compton étaient d'accord : il y a une foule de problèmes de signification et de valeur qui sont hors du domaine de la science. La science est une valeur ; mais pour le dire il faut en quelque sorte se placer hors d'elle.

Ici les savants retrouvaient les philosophes ; Eric Weil insistait sur cette science du commandement qu'est la philosophie pour Platon. L'exception que constituait Pierre Auger se révélait plus apparente que réelle. Qui décidera si les valeurs sont bonnes ou mauvaises, une fois que toutes les informations auront été rassemblées et, suivant son mot, (qui demanderait d'ailleurs quelques éclaircissements) synthétisées? N'est-ce pas l'homme en tant qu'être voulant et sentant? disait Campagnolo. N'est-ce pas, suggérait Eric Weil, la philosophie?

Les Rencontres de Genève se trouvaient cette année devant une difficulté particulière qui tenait au caractère du sujet choisi. Et malgré tout, grâce à la bonne volonté des savants qui surent le plus souvent, sans cacher leurs divergences, nous exposer leurs pensées et leurs visions du monde, l'obstacle fut vaincu, et une compréhension, entre eux et nous, se fit. Le dialogue entre eux devint dialogue entre et nous. Nous nous sentîmes humbles participants de leurs ambitions, de leurs embarras, de leurs triomphes, de leurs anxiétés, de leur respect religieux de l'être humain.

Jean Wahl.

SOLITUDE

Avec lenteur, comme un rideau doucement tiré, la porte s'ouvrit toute grande sur la nuit. Dans mon fauteuil, je ne fis que le mouvement de refermer un livre. (Pourquoi me serais-je ému? Autour de moi, rien ne semblait favoriser une intrusion maligne...)Je tournai à peine la tête. Mon regard alla de la porte à la flamme soudain inquiète et fumeuse de ma lampe. Je craignais que le verre ne cassât sous l'abat-jour jaune. Le courant d'air agitait aussi un éventail japonais fixé au mur ; cela faisait un bruissement pareil à celui d'un insecte butant, à intervalles réguliers, contre un obstacle. Ce bruit léger, l'agitation de la flamme, mon attente un peu fiévreuse, étaient comme autant de signes avant-coureurs d'une venue. De nouveau, je regardai du côté de la porte. Dans l'encadrement, se tenait une jeune femme aux cheveux défaits, aux bras tombants ; des étoiles entouraient sa tête ; l'une d'elles brûlait en veilleuse près de la tempe ; une autre, plus vivante étincelait sous l'oreille droite. L'inconnue ne bougeait pas. Sa nuque s'appuyait sur un vibrant essaim de ces astres, dont le ciel, ce soir-là, sans lune, était magnifiquement prodigue. Elle et moi, nous avions l'air de nous interroger du regard ; nos bouches demeuraient closes. Mais la lampe, lasse de lutter, s'éteignit, et je ne vis plus son visage. D'un doigt ombreux, le vent me frôlait les joues, les cheveux ; il dispersait, par jeu, quelques papiers à travers la chambre. L'éventail battait comme une aile d'oiseau en cage. Je ne quittais pas des yeux l'apparition. La crainte de la voir disparaître me raidissait dans le fauteuil. Son souffle et le mien se fondaient dans celui du vent, dominé par ce bruissement d'insecte obstiné. Peu à peu, mes yeux se faisaient à

l'ombre. Je voyais frémir sur les épaules, la chevelure dénouée. Par instants même, l'étoile, brûlant près de l'oreille m'était cachée comme par un voile. Mais l'immobilité et le silence de la visiteuse agissaient sur moi à la façon d'un charme malsain. M'observait-elle encore à travers l'ombre? Tout mon être aspirait à ce qu'enfin elle bougeât ou fît entendre sa voix. Je ne pouvais, cependant, me résoudre à faire un geste ni à parler le premier. Dans mon désir de comprendre, j'examinais intensément la fine et sombre silhouette et, l'acuité de mon œil augmentant, je finis par discerner des détails qui m'avaient, dès l'abord, échappé. Ainsi, je découvris des taches obscures sur ses mains et sur ses pieds nus, la poussière des grandes routes solitaires. Ce me fut une révélation si profonde, qu'oubliant toute prudence, je me levai. Mon trouble m'eût empêché d'exprimer les sentiments qu'elle m'inspirait, mais comme j'allais faire un pas vers la visiteuse, il me parut qu'en dépit de sa rigide immobilité, elle s'était éloignée de mon seuil à reculons ; d'un bond sans doute imperceptible. Sa tête s'appuyait toujours contre les nues, mais les feux qui la cernaient n'étaient pas les mêmes. Je ne pus me demander s'il fallait la suivre, l'appeler, lui faire de la main un signe. Sa forme, déjà, ne se dressait plus entre ma porte et le ciel ; elle ne s'éloignait pas non plus ; elle s'amenuisait et, pâlissante, se défaisait lentement, prenait l'aspect d'une fumée grisâtre qu'une brise disperse pour jamais à travers la nuit.

Une tristesse étonnée me retenait là, devant le grand espace vide, entouré de balustres, de la terrasse. Je ne songeais pas à rallumer la lampe, ni à reprendre, à la vingt-septième page, la lecture si prenante, pourtant, des *Songeries romanesques de feu Brampton*. Je l'avais interrompue au moment où le héros, en train de fumer et de rêver, dans sa chambre, contemple une porte et tout à coup se demande si, usant du seul pouvoir de son imagination, il pourrait voir s'ouvrir cette porte et susciter sur le seuil une apparition quelconque. Que m'était-il donc arrivé? Et pourquoi cette femme venait-elle de disparaître? Car enfin, je l'avais vue. Et sir Brampton? Avait-il vu, lui aussi, sur son seuil, une femme aux cheveux défaits? Pour le savoir, il n'était que d'aller rouvrir le livre.

Mais il fallait, au préalable, rallumer ma lampe et d'abord chercher, dans l'obscurité, les allumettes. Mon désir de tout savoir immédiatement était, pourtant, dominé par celui d'attendre que se déroulât devant moi ce qui devait *nécessairement* se dérouler. Une force me poussait vers la nuit, et je me sentais incapable de lui résister. J'imaginais que Brampton avait fait de même, qu'il s'était abandonné au mystérieux courant des événements. En imitant son abandon, ne pouvais-je pas — surtout après un début si heureux — arriver à voir avec les yeux du songeur, à penser avec son cerveau, à accomplir enfin dans la réalité ce qu'il n'avait pu, à son grand regret, je pense, que rêver? Plein de cette certitude, je m'avançai jusqu'au milieu de la terrasse. Là où tout à l'heure, il n'y avait rien, un cheval blanc se trouvait couché. Son corps éclairait comme un grand morceau de neige. A ma vue, il se remit debout. Le vent déployait sa crinière d'écume argentée, sa longue queue de fumée pâle. La tête levée, il renifla les ténèbres, La beauté s'alliait en lui à tant de noblesse souveraine, qu'on avait envie de le servir. Je suivis le Grand Cheval. Il était élastique et silencieux. Il allait, et les obstacles s'abolissaient devant lui, sans fracas, dans une chute molle, veloutée, de fruits tombant sur l'herbe. Je m'émerveillais d'être admis dans son sillage. Et je pensais, je ne sais pourquoi, qu'il hantait les minuits de l'au-delà. Mais peut-être était-ce seulement une poétique réminiscence. Nous n'allâmes pas loin. Presque aussitôt, un escalier monumental dressa devant nous le nombre infini de ses degrés blancs. Le perron semblait si lointain, que je ne distinguais pas d'entrée, ni de lumières sur la façade. Allégrement, le col fier, le Cheval montait les marches de marbre. Il n'avait pas l'air de s'inquiéter de ma présence. Je le suivais sans peine, halé comme par un invisible fil. Lorsque nous arrivâmes au haut, je m'aperçus que, tout imposant qu'il fût, cet escalier ne servait à rien ; il ne menait nulle part et s'appuyait au vide. D'audacieux bâtisseurs l'avaient construit, puis les travaux en étaient restés là. Tel, il évoquait le vestige grandiose d'une pensée et d'un effort humain, fécondés par des dieux inconnus et puissants. Debout, la queue au vent, le Cheval s'érigeait, blanc, sur le socle de

l'immense plate-forme. J'avais honte d'être son seul admirateur. Je voulais lui parler et ne l'osais. Le silence du lieu m'imposait sa loi : ma voix pouvait être fatale comme une flèche, comme un poison. Mais l'immobilité fatiguait le grand Cheval ; il secoua sa crinière, leva les naseaux vers le ciel, comme tenté par une pâture d'astres et de nuées. Demeuré sur la dernière marche, je regardais la ligne pure de l'encolure, la nerveuse finesse des pattes, l'éclat du poil, le front royal. Cela me rappela la statue d'un blanc cheval, disparue au cours d'un ouragan nocturne. Le socle, vide, ne portait aucune trace de violence, ni de morsures de foudre. Intact, lisse, ce bloc détenait désormais un irritant secret. Le cavalier, empêtré dans sa bride et ses étriers, témoignait par terre d'une stupeur effarée et indignée. On avait emporté, puis relégué ce naufragé parmi d'autres épaves plus ou moins vétustes, dans un poussiéreux local municipal. Des ouvriers avaient enlevé le socle de pierre. Et maintenant, un tertre fleuri s'étendait à la même place, pour faire oublier le disparu. En contemplant le Cheval retrouvé, je comprenais qu'il ne voulût point servir de monture à quiconque, fût-ce à un vainqueur. Orgueilleuse et brave, sa race refusait l'esclavage ; elle en piétinait avec dédain les attributs sordides.

Prit-il soudain ombrage de ma présence? Ou me prêta-t-il le dessein d'attenter à sa liberté? Je le vis s'avancer vers le vide, tendre le cou comme pour en mesurer du regard la profondeur. Alors, une grande crainte me saisit ; je ne pus retenir un cri. Et ce trait fulgurant l'atteignit au cœur. Il disparut dans l'abîme. Lorsque, affolé, je me penchai, quelques grands débris pâles tachaient l'ombre, auxquels des insectes lents et noirs, mais d'une taille monstrueuse, s'attaquaient déjà. Les uns s'étaient attelés à une patte, d'autres s'évertuaient à tirer vers leur trou un lambeau de garrot ou de poitrail. La tête, pourtant, la belle tête semblait intacte. Ne devrais-je pas tenter malgré tout de le sauver? Je revins vers l'escalier. Bien qu'il fût d'une décourageante longueur, je commençai de le descendre. Il fallait se hâter. Le désir de disputer aux bêtes un débris fameux me projetait en avant. Mes pieds ne touchaient plus la terre. Étais-je devenu sauterelle, oiseau, pur esprit? Je plongeais en direction de

la terre avec une telle rapidité, que je fus bientôt sur les lieux du drame.

Du corps, il ne restait rien. Mais comme pour récompenser mon courage, des mains pieuses avaient déposé, droit, sur une borne, la tête du Grand Cheval. Les dents un peu découvertes et une sorte de clarté dans l'œil, elle eut l'air de sourire à ma venue. Je la soulevai avec émotion. Elle avait la légèreté et la consistance d'un plâtre creux. Je la pris sous mon bras et m'en allai.

L'endroit était désert. Pas très loin, des lumières voilées de brume annonçaient une ville. Le premier passant rencontré me demanda de venir jusqu'au lit de « la petite fille malade », tandis qu'un second passant, vêtu comme un laquais de bonne maison, venait me prier de le suivre chez le baron. Chacun me tirait par un bras, lorsqu'un troisième personnage prétendit s'approprier la tête du Cheval. Une foule houleuse et prolixe nous entoura, et je ne pouvais discerner si elle prenait mon parti ou celui d'un des trois hommes. Elle s'écarta néanmoins à l'arrivée du baron et de la fillette malade. Celle-ci, soutenue par ses parents, était maigre et pâlie. Elle regardait avec des yeux agrandis de désir la tête que je portais. Elle osa tendre sa petite main pour caresser les naseaux, le front lumineux. D'une voix à la fois triste et exaltée, le père me dit alors :

— Vous ne voudriez pas me la donner, ou me la vendre? Elle en guérirait, je crois. Il n'y a pas d'autre remède à son mal. Allons monsieur, montrez-vous compréhensif !

Avant que j'eusse répondu à cet homme, le baron, qui était gras et frais, me glissa à l'oreille :

— Ne vous laissez pas faire. J'ai beaucoup mieux à vous offrir. En échange d'une simple tête de plâtre, moi je vous donne un cheval vivant.

Un bref clignement d'œil et un coup de coude soulignèrent sa proposition. Or, le troisième personnage, après avoir écarté d'un geste autoritaire le père et le baron, me prit l'épaule et darda sur moi un regard en vrille :

— Je n'ai pas besoin de vous faire observer, dit-il, d'un ton sec, que la tête de ce quadrupède revient de droit à la ville. Je vous la réclame au nom de notre municipalité. Car

c'est au Musée qu'elle doit entrer. Pous vous être agréable, nous consentons à lui accorder une place de choix dans la première vitrine de la grande salle.

Le père de la fillette me tira la manche :

— Toute contrariété peut tuer ma fille, insista-t-il. Vendez-moi ça, monsieur. Votre prix sera le mien.

— Dites donc, me souffla l'épais baron, au cas où un cheval ne vous intéresserait pas, je suis en mesure de vous procurer autre chose. Désireriez-vous plutôt de l'argent? Ou bien une femme? Ou bien un meuble, une maison, un objet d'art?

Comme le troisième personnage me demandait sans aménité ce que je comptais faire, la petite fille ferma les yeux et doucement mourut entre ses parents. La venue soudaine de la mort jeta parmi nous un grand trouble qui dégénéra bientôt en panique. Subitement, la rue fut désertée. Raide dans sa robe blanche, la fillette était étendue sur le pavé. J'avais sous un de mes bras la tête de cheval. Je pris sous l'autre le petit cadavre. Ils pesaient le même poids et ces deux blancheurs assuraient mon équilibre. Des fenêtres s'ouvraient en catimini et des regards m'observaient. Par dérision, on me jeta des fleurs fanées, du pain, des écailles de poisson. Puis, la plupart des lumières s'éteignirent, pour contrarier ma marche, eût-on dit, pour brouiller mes pistes... Le cadre, d'ailleurs, changeait toutes les minutes : un champ devenait un square avec bassin ; des maisons s'effaçaient devant les arbres d'une forêt ; un mur, en s'écroulant, révélait une nappe d'eau.

La maison où j'entrais par surprise était très éclairée. Dans le hall, quelques personnes allaient et venaient d'un air effaré. Je les regardais faire, lorsqu'un homme s'arrêta devant moi, examina ce que je portais et s'exclama ensuite :

— Mais vous avez là ce que nous cherchons !

Il agita les bras, cria deux ou trois mots ; tout le monde aussitôt accourut. On me débarrassa de la petite fille et de ma tête de cheval : des acteurs en avaient besoin pour la pièce qu'ils devaient jouer. La tête figurerait le messager ; la fillette personnifiait la victime de l'attentat commis contre la couronne. J'avais, en entrant à l'improviste, délivré ces gens d'un gros souci. Ils ne se lassaient pas de me remercier,

de m'envoyez des sourires. Un fauteuil me fut apporté, car ils désiraient que je visse commodément le spectacle. Hélas, cela ne m'intéressait guère. Je préférais leur dire adieu à la cantonade et retournai dans la rue. Mes bras ne serraient plus rien. Ma légèreté m'entraînait vers une lueur lointaine que je prenais pour celle de l'aube. C'étaient, je le reconnus bientôt, les lumières d'une autre maison ; mais celle-ci paraissait s'éloigner dans la mesure où j'avançais dans sa direction. Un eau à peine mouvante, et vaste, où ondoyaient de longs reflets pâles m'obligea à m'arrêter. Sur le sable, s'allongeaient des barques sombres, et je m'étonnais de l'absence des pêcheurs. Ces reflets s'élargirent, leur luminosité s'accrut et comme pour répondre à mon désir de n'être plus seul, des hommes sortirent de la mer avec des fanaux. Ils portaient une femme inerte et ruisselante. Sa chevelure dénouée était semée de phosphorescences. Elle avait le calme visage des jeunes mortes, et des taches obscures sur les mains. Les hommes la déposèrent entre les barques. Ils placèrent de chaque côté de sa tête un fanal en guise de cierges, puis ils s'éloignèrent d'un pas traînant, fatigués d'avoir erré longtemps à travers les abîmes sous-marins.

Je m'assis aux pieds de l'inconnue, et mon regard se fixa avec curiosité sur son visage, car je croyais reconnaître ses traits. La flamme des fanaux baissait. Le corps, creusant sa propre tombe, s'enfonçait dans le sable avec lenteur. Les mains étaient ensevelies, les joues, à demi couvertes. Peu à peu, la figure, la poitrine, les jambes disparaissaient. J'assistais, impuissant, à cet enlisement ; je songeais au voyage qu'allait faire, toute seule sous la terre, la femme aux cheveux défaits. Lente descente vers des gouffres inconnus, peuplés de monstres, peut-être, de fleurs fatales, de splendeurs épouvantables. Peut-être était-ce aussi pour elle la porte de l'évasion. Le sable avait bu ce corps comme une eau légère. Il en restait des traces à peine visibles. Les lampes venaient de s'éteindre. Je me levai. Noires, les barques flottaient sur l'eau paisible. Leur proue levée, on eût dit qu'elles se faisaient des révérences. L'une d'elles m'emporta vers la maison illuminée. Sur le perron, un valet m'accueillit par un grand salut, puis baissant la voix :

— Si monsieur a la bonne clef, nous pourrons essayer d'ouvrir la porte.

Il me prenait pour un autre. Nous traversâmes un vestibule, au fond duquel se trouvait une porte couverte de sculptures indéchiffrables. La clef de ma propre maison l'ouvrit au premier coup. Mais ce fut pour nous trouver en face d'une seconde porte, que j'ouvris sans difficulté. Il y en eut une troisième, une quatrième ; elles se succédaient, toutes les mêmes. Le valet n'avait point l'air surpris. Il remuait la tête :

— Monsieur doit s'armer de patience, disait-il, avec une compatissante douceur. Nous finirons par arriver quelque part.

Je le souhaitais. Nous entrions, et toujours une nouvelle porte dressait devant nous son noir grimoire de sculptures. Au fur et à mesure que nous poussions des portes, la déclivité du parquet s'accentuait. Oppressé, je soupirais comme dans un cauchemar. Pourquoi cette épreuve m'était-elle infligée? Nous nous sentions entraînés malgré nous vers un inconnu que l'ouverture de chaque porte rendait plus proche. Combien avions-nous déjà franchi de seuils? L'automatisme avec lequel j'enfonçais puis tournais la clef dans les serrures m'effrayait ; je n'étais plus maître de mes mouvements, une volonté obscure les dirigeait et contrôlait la mienne. Et tout cela, mon Dieu, pour aboutir à la grande salle où j'avais laissé la fillette et le cheval...

Le drame était joué ; la pièce, maintenant, déserte. Par terre, traînaient des tentures déchirées, des masques de velours, un miroir brisé. Les quelques meubles portaient des traces de sang séché. Mais plus d'enfant, ni de cheval. Les acteurs les avaient-ils emportés avec le reste du décor? Un moment, j'errai parmi ces débris, à la recherche d'un fantôme que mes mains n'avaient pu frôler, mais dont je ne pouvais écarter le souvenir. Sans m'en apercevoir, je glissai dans une ruelle mal éclairée, où quelqu'un m'aborda, pour m'entraîner ensuite vers un escalier montant vers une voûte sombre derrière laquelle palpitaient quelques étoiles. Une terrasse s'étendit devant nous, vide, eût-on dit. Mais des ombres, aux quatre coins, se levèrent comme des fumées. L'une d'elles, à cause de sa petite taille, me rappelait une

forme enfantine connue. Une autre, très haute, fière d'allure, évoquait celle d'un bel animal disparu. L'ombre de la femme qui me hantait était là aussi.

Le ciel commençait de pâlir à l'horizon ; les astres se voilaient devant la lumière du jour naissant. Subitement, tout s'effaça autour de moi, un nouveau cadre s'organisa et, dessillé enfin, je reconnus ma terrasse et ma maison. De ce périple nocturne, je ne rapportais, pour tout butin, que des regrets... La porte de la chambre était demeurée ouverte sur la nuit. La lampe rallumée, je repris place dans le fauteuil de cuir, auprès du guéridon où j'avais reposé *les Songeries romanesques de feu Brampton*. Et mon regard s'étant fixé sur le livre refermé, le désir me vint de connaître le dernier chapitre, afin d'établir entre le réel et l'imagination la comparaison que mon cœur exigeait avec une soudaine violence. Voici donc comment s'achève le récit de sir Brampton :

« Après ce voyage irréel, où mes yeux virent tant de choses, je me retrouve dans ma chambre, et un peu las comme si longtemps j'avais marché à travers des terres inconnues. L'aube est là, derrière ma vitre. Je sens le sommeil progresser lentement en moi, peser sur mes paupières et sur mon front. Les créatures qu'enfanta mon imagination s'éloignent, s'estompent, disparaissent, à l'exception de cette femme aux cheveux défaits et qui portait des taches obscures sur les mains. Elle seule demeure présente, ici, presque tangible. Je la revois telle qu'elle m'est apparue au début de la nuit, debout sur mon seuil, muette et la tête entourée d'étoiles.

« Il n'était pas nécessaire de la contempler longuement pour reconnaître là la forme humaine de la Solitude. »

MARC PEYRE.

PASSAGE DE LA LIGNE

(fin) (1)

Analyse des chapitres précédents : I) Pronostics : Les pronostics favorables de Nietzsche confirmés par Dostoïevski. Optimisme et pessimisme peuvent être également féconds. Le défaitisme est condamnable, car il provoque l'hybris. II) Diagnostic : Le nihilisme ne peut être saisi dans son être original mais l'on peut se faire une image de son évolution. Le nihilisme ne fait que chercher à tâtons le néant. Il doit être distingué du chaos, de la maladie ou du mal. C'est un processus de réduction auquel est lié aussi l'effacement du merveilleux. Cet effritement a toutefois atteint ses stades terminaux. Nous pouvons donc espérer que nous allons sortir du style des ateliers. Dans la troisième partie qu'on va lire, l'auteur définit une THÉRAPEUTIQUE :

III

Que faire en cette occurrence? On ne saurait compter ceux que tourmente cette question. Elle est le grand thème de notre temps. Ce ne sont pas non plus les réponses qui manquent. Au contraire : c'est leur profusion qui nous égare. La santé ne vient pas de ce que chacun se fait médecin.

Les causes véritables de notre situation nous échappent, et ce n'est pas avec des explications hâtives qu'on les tirera au clair. A peine en atteignent-elles les aspects secondaires. Il se pourrait que notre jugement fût trop favorable. Il se pourrait aussi que la proximité de la catastrophe nous brouillât la vue, et que des stades à venir dussent apporter plus de lumière à l'époque dans son ensemble. Ce serait alors un signe que le nihilisme tire à sa fin. Encore un peu de temps, peut-être, et on le verra dans un tout autre contexte.

La connaissance des remèdes n'est pas moins limitée. Car,

(1) Voir *La Table Ronde* N° 58.

si nous possédions un grand arcane, la situation perdrait sa difficulté. Or, elle porte bien plutôt la marque de l'incertitude, du risque, de la crainte, et tout essai un peu haut d'en venir à bout reste expérimental. Au contraire, nous pouvons l'affirmer, tout homme qui vante des recettes infaillibles est un charlatan, ou l'un de ceux qui n'ont toujours pas compris où nous en sommes. Que ce soit dans les sciences, ou partout ailleurs — ce genre-là d'assurance montre que les réserves du XIXe siècle ne sont pas encore complètement réduites.

On peut très bien, au contraire, recommander des types de comportement, donner des conseils pratiques sur la manière de marcher en terrain nihiliste, car, après tout, l'expérience ne manque pas. L'homme libre est tenu, ne fût-ce que pour sauver sa vie propre, de se demander comment il va se conduire dans un monde dont le nihilisme est devenu, et le caractère dominant, et, qui pis est, l'état normal. Qu'une telle réflexion soit désormais possible, il y a là le premier signe d'un temps meilleur, d'une éclaircie, d'une vue qui porte déjà plus loin que le domaine des obsessions toutes-puissantes.



Il faut encore mentionner, à propos de cette optique, une circonstance qui doit paraître fâcheuse, voire incompréhensible à qui n'a pas l'expérience de ces latitudes. Elle vient de ce qu'au passage de l'Équateur, les chiffres anciens perdent leur exactitude, de sorte qu'il faut recommencer de nouveaux calculs.

Cela vaut surtout des destructions indispensables. L'attitude conservatrice, digne, chez ses représentants, d'estime, souvent même d'admiration, ne peut plus arrêter ni endiguer le mouvement qui s'accélère, comme cela semblait encore possible après la première guerre mondiale. Car le conservateur est toujours contraint de s'appuyer sur des districts que le mouvement n'a pas encore entraînés, tels que la monarchie, la noblesse, l'armée, la campagne. Mais quand tout se met en branle, le point d'appui est perdu. Aussi voit-on les jeunes conservateurs passer des théories statiques aux dynamiques : ils vont défier le nihilisme sur son propre terrain.

Signe que les choses ont mûri à l'extrême depuis les jours du brave vieux Marwitz. En ce temps-là, il pouvait encore sembler que seuls, un grenier, des communs étaient en flammes. L'incendie général, hectare après hectare, exige de tout autres mesures. Ici, l'on songe à des plans nouveaux.

Nul doute que nos réserves, dans leur totalité, sont en train de passer la ligne critique. Cela modifie le danger et

l'assurance. On ne peut plus réfléchir aux moyens de soustraire une maison, un seul domaine aux tourbillons ignés. Ici, les ruses, la fuite sont vaines. Bien pis — les réserves ainsi sauvées en gardent une allure d'absurdité, ou, tout au plus, de pièces pour musée. C'est aussi vrai de l'esprit : donc, il n'importe guère de nos jours qu'un penseur maintienne son point de vue pendant des dizaines d'années. L'évolution même semble insuffisante dans ces mondes bizarres — mieux vaut la métamorphose, au sens de ce mot chez Ovide.

Quelles figures s'offrent donc à l'esprit qui se meut comme une salamandre à travers le monde igné? Il voit ici des formes qui se lient entre elles à la mode d'autrefois : il est impossible, fût-ce au Thibet, qu'elles survivent. Là, il voit la ligne, devant laquelle fondent toutes les valeurs, et la *souffrance* prend leur place. Puis il aperçoit des contours qui s'esquissent. Ils exigent un œil, avant tout, perspicace ; car ils peuvent n'être que pareils à des germes, ou au noyau d'un cristal. Et toutes ces réserves appellent une autre saisie, qui doit sembler confuse et contradictoire à qui ne peut se figurer le côté négatif et le côté positif de l'anéantissement. Les intelligences sont divisées par une confusion babylonienne, dont l'objet est la position exacte du zéro. Et, certes, elle permettrait de connaître le futur système de coordonnées.

On peut aussi concevoir une optique qui prendrait la ligne pour niveau de base, comme dans les fouilles. On met de l'ordre en déblayant les décombres des âges, et en abattant les cases des fellahs. C'est à cette fin que l'on voit des esprits robustes employer la puissance de nivellement propre aux méthodes et aux terminologies nihilistes. D'où l'art de « philosopher à coups de marteau », dont Nietzsche se vantait, ou le titre d' « entrepreneur de démolitions », que Léon Bloy faisait graver sur sa carte de visite.

Le décisif reste de savoir jusqu'à quel point l'esprit se subordonne les destructions nécessaires, et si la marche à travers le désert mène à des puits nouveaux.Telle est la tâche que recèle notre époque. Pour autant que la solution dépend du caractère, chacun y prend sa part. Il y a donc une question de valeur fondamentale, à laquelle il faut soumettre de nos jours les êtres, les œuvres et les institutions. C'est : dans quelle mesure ont-ils passé la ligne?

★

La confusion dont nous venons de toucher un mot se manifeste tout d'abord aux lieux où l'on présume, non sans raison, que nos difficultés ont leur centre — c'est-à-dire dans

les questions de foi. Cette seule *présomption* est un progrès par rapport à l'indifférence totale du libéralisme tardif, et à pis encore. Les catastrophes de la seconde guerre mondiale ont rendu évidente à bien des êtres, et même aux foules, une lacune que naguère ils ne ressentaient même pas. C'est la vertu créatrice de la souffrance, et de telles ébauches de guérison méritent des soins, des égards particuliers.

Il est dans la nature des choses que les Églises soient les premières à s'offrir, quand la situation est telle. C'est leur office, auquel elles sont tenues. Mais aussitôt l'on se demande : jusqu'à quel point sont-elles capables d'aider, ou, en d'autres termes, disposent-elles toujours des moyens de grâce? Question à ne pas esquiver : car c'est justement dans les édifices soustraits à l'examen que pourrait s'amonceler la matière d'une attaque nihiliste. Il en résulterait le spectacle décrit au début de cet essai : le tableau de bénédictions répandues sans que rien leur réponde dans la transcendance, et devenues ainsi gestes vides, acte machinal, pareil à tous les autres — et même de qualité inférieure, puisqu'il prétend à la valeur. C'est l'instant où la rotation d'un moteur devient plus forte, plus raisonnable que les formules ressassées par millions dans la prière. Ce danger fait reculer beaucoup de ceux dont le nihilisme a aiguisé la vue.

La question ainsi posée ne restera pas longtemps en suspens : *on peut le prévoir*. Le moment où la ligne sera passée amènera une nouvelle orientation de l'être, et ce qui est réel commencera alors à luire. Les yeux mêmes des myopes ne s'y tromperont plus. Suivront des fêtes nouvelles.

Mais en deçà de la ligne, on ne peut préjuger de cette affaire. Nous en sommes toujours au conflit avec le nihilisme : pour le moment, il est sans aucun doute, et plus sage, et aussi plus digne de prendre le parti des Églises, plutôt que de leurs assaillants. On l'a bien vu naguère ; on le voit encore aujourd'hui. Après tout, si le cannibalisme avoué et le culte enthousiaste de l'animal ne se sont pas instaurés parmi les applaudissements des masses, c'est bien à l'Église qu'on le doit, et aussi à quelques soldats authentiques . Il s'en est parfois fallu de peu ; et déjà, sous les drapeaux, perçait et perce encore l'éclat de fêtes caïnites. Les autres pouvoirs se sont débandés, d'autant plus vite qu'ils se donnaient des allures plus sociales et plus humanitaires. On devrait les laisser à leurs décompositions insipides.

Refouler encore les Églises, ce serait, ou bien livrer totalement les masses au collectivisme technique et à son exploitation, ou bien les jeter dans les bras de ces faiseurs de sectes et de ces charlatans qui pour l'heure accordent leurs violons

à tous les carrefours. Voilà où aboutissent un siècle de progrès et deux siècles de lumières. On entend aussi proposer d'abandonner les masses à leur vouloir, qui les pousse si nettement au néant. Cela signifierait qu'on perpétue l'esclavage où languissent des millions d'hommes, et qui dépasse les terreurs de l'antique, sans en avoir le rayonnement.

Nous posons tout cela en principe, pour prévenir des confusions fréquentes. Nous devons ensuite constater que la théologie n'est nullement en mesure de faire front contre le nihilisme. Elle escarmouche, au contraire, avec l'arrière-garde du rationalisme ; elle est donc elle-même toujours empêtrée dans la discussion nihiliste.

Fait plus consolant, les sciences évoluent, chacune pour sa part, vers des figures qui permettent une interprétation théologique — surtout l'astronomie, la physique et la biologie. Elles semblent, après leur expansion, tendre à une concentration nouvelle, à une vue plus limitée, plus fine, et par là, peut-être, plus humaine, à condition que l'on se forme de l'humain une idée neuve. Il faudra se garder ici d'interprétations hâtives : les résultats sont ce qui parle le mieux. On fonde maintenant les expériences sur de nouvelles questions. D'où aussi réponses nouvelles. La philosophie ne suffira pas à en faire la synthèse.

Cette carence sera le moins sensible là où l'on peut se contenter du culte — dans le noyau orthodoxe. Il sera peut-être seul à passer la ligne sans se désagréger, ou, s'il se désagrège, cela provoquera d'énormes changements. La carence apparaîtra plus fortement aussi chez les protestants que chez les catholiques ; leurs efforts tendront plus énergiquement dans le sens des menées séculières et du bien-être de tous. La décision ne pourra en aucun cas être ravie aux élites spirituelles. Tout cela provoque une irruption toujours plus forte des thèmes théologiques dans la littérature. En France, elle remonte à une tradition ancienne. L'intégration de l'auteur à l'Église, ou son détachement d'elle, s'opposent en un conflit qui renaît sans cesse. L'exégèse nouvelle suscite un débat entre prophètes et grands-prêtres, qui, comme celui de Kierkegaard et de l'évêque Mynster, se répète perpétuellement. Le roman théologique, qui s'était désagrégé chez Sterne, commence aussi à faire sa rentrée dans les pays anglo-saxons ; parfois se vouent à lui les mêmes plumes qui s'employaient naguère à décrire le surhomme ou le « dernier des hommes. »

Ces trois faits : l'inquiétude métaphysique des masses, l'émergence des sciences particulières hors de l'espace copernicien, et l'apparition de thèmes théologiques dans la littérature mondiale, sont des éléments positifs de haute valeur,

que l'on peut avec raison opposer à un diagnostic purement pessimiste, ou qui tendrait à se faire critique de la décadence. Il s'y joint une sorte d'élan, de résolution froide, qu'on ne trouvait pas aussi clairement après 1918. Elle apparaît là surtout où l'on a le plus souffert, et la jeunesse d'Allemagne en porte le signe. Celle-ci semble prendre plus d'importance qu'elle n'en a jamais eu dans la victoire, lorsqu'on la voit, après une telle épreuve, revenir des ruines, des encerclements, et d'une captivité mortelle. L'exubérance a disparu ; mais croît en compensation un courage nouveau, celui de vider le calice. Ce qui affaiblit dans l'attaque, et donne pour la résistance des forces énormes. Elles affluent en l'homme désarmé.

★

Là où de nos jours la résolution, la volonté de sacrifice se manifestent, et par là-même la substance, le danger du gaspillage n'est jamais loin. L'exploitation fait le fond du monde des machines et des automates. Elle croît, devient faim insatiable, lorsque paraît Léviathan. Il ne faut pas se faire d'illusions sur son compte, lors même qu'une grande richesse semble dorer ses écailles. Il est plus redoutable que jamais dans le confort. L'ère des États-monstres a commencé, comme l'avait prédit Nietzsche.

La défaite demeure toujours regrettable. Pourtant, elle n'est pas de ces maux situés entièrement sur le versant d'ombre ; elle a aussi ses avantages. L'un d'eux est moral, et d'importance : c'est qu'elle exclut des opérations, donc de la complicité qu'elles impliquent. Ainsi peut grandir un sens de la justice supérieur à celui des protagonistes.

Il ne faudrait pas renoncer à cet avantage, ni à d'autres, rien que pour se mêler à des opérations douteuses. Les ombres de conflits nouveaux couvrent déjà notre pays. L'Allemand prend du prix aux yeux de ses adversaires, non seulement par la situation centrale de son pays, mais aussi pour la force originelle qu'il porte en lui. Ce qui améliore sa position, et contient des dangers nouveaux. Il est ainsi contraint de s'occuper, et radicalement, de problèmes qui ne sont politiques que pour une vue grossière.

Le débat avec Léviathan, qui s'impose tantôt en tyran de l'extérieur, et tantôt en tyran de l'intérieur, est dans notre monde le plus vaste et le plus général de tous. Car deux grandes angoisses régissent l'homme, lorsque culmine le nihilisme. L'une se fonde sur la crainte du vide intérieur, et le contraint de se manifester à tout prix hors de lui-même — en déployant sa puissance, en dominant l'espace, en augmen-

tant sa vitesse. L'autre agit du dehors au dedans, agression d'un monde dont la puissance est à la fois démoniaque et automatique.

C'est sur ce double jeu que repose l'invulnérabilité de Léviathan à notre époque. Elle est illusoire, d'où sa puissance. La mort qu'elle promet est illusoire, et *par conséquent* plus terrifiante que celle du champ de bataille. De robustes guerriers eux-mêmes sont incapables de lui résister : leur mission ne les mène pas au-delà des illusions. La gloire des armes doit donc pâlir lorsqu'on a besoin d'une réalité ultime, supérieure à l'apparence.

Si l'on arrivait à renverser Léviathan, encore faudrait-il remplir l'espace libéré par sa chute. Acte dont le vide intérieur, l'état d'incrédulité sont incapables. Aussi, quand nous voyons s'écrouler une image de Léviathan, des formes nouvelles repoussent, telles les têtes de l'hydre. Le vide les appelle.

La même difficulté rend impossible, au sein des États, d'empêcher les attentats contre les individus. On pourrait s'imaginer des situations telles que de petites élites s'allieraient pour arracher, comme jadis au démos, les dents à Léviathan, et pour lui nuire. Leur perte s'en suivrait. Nous l'avons bien vu. De même, on peut imaginer, voire trouver du sens à des partis qui s'en iraient en guerre contre ces bureaucraties qui sucent la substance comme des poulpes. Ils pourraient être assurés de la majorité, et même d'un consentement unanime ; cela n'y changerait rien. On pourrait espérer, tout au plus, la création d'idylles sans lendemain. Puis de nouveaux centres se formeraient, à moins que Léviathan ne pose tout simplement du dehors sa griffe sur cette proie docile, pour en sucer le moëlle plus violemment encore que ses propres tyrans. Il aime les idéologies quiétistes, et fait de la propagande en leur faveur, mais seulement chez les autres.

Les choses ne sont donc pas si simples. L'homme de la rue lui-même le voit de nos jours avec un bon sens surprenant ; après tout, il a payé cher ses expériences. L'ère des idéologies, telles qu'elles étaient encore possibles après 1918, est close ; elles ne sont plus qu'un fard bien léger sur le visage des grandes puissances. La mobilisation totale est entrée dans une phase qui dépasse même la précédente en force menaçante. L'Allemand, comme de juste, n'y joue plus le rôle de sujet ; ce qui aggrave le danger de l'y voir traiter en objet.

Certes, on ne répondra pas à ces menaces en feignant simplement de les ignorer. Elles exigent qu'on prenne une attitude politique, avec d'autant plus d'urgence que l'on est

plus désarmé — même si cette décision politique est réduite, et se borne par exemple au choix de la puissance tutélaire.

Il faut, de plus, admettre que l'ensemble est nécessaire, et que ses fins dernières ont un sens. La formation de grands espaces, et surtout son caractère toujours plus net de guerre civile, montre qu'il ne s'agit plus des mouvements d'États nationaux, mais bien des prodromes d'une vaste unité, au sein de laquelle peuples et patries pourront alors s'attendre de nouveau à une sécurité accrue et à une vie plus libre.

L'état de désarmement a ceci de bon qu'il se réfère aux conventions. On a moins de mal, en ce cas, à voir aussi l'autre côté. Le désarmé est bien obligé de faire appel à des notions morales, et il se compromet particulièrement s'il s'en croit dispensé. Les adversaires d'hier vont tenter de l'inclure dans leurs opérations nouvelles, lui offrir aussi une proie illusoire. Il renoncerait à ses justes et véritables prétentions, s'il mordait à l'appât. Nul n'est fort comme celui qui connaît les limites de son droit et se fonde sur elles. C'est pour lui seul que le temps se change en réalité.

L'un des coups de Léviathan est de faire croire à la jeunesse que son appel aux armes est identique à celui de la patrie. Il recrute ainsi les meilleures de ses victimes.

★

La voie qui ne garantit de sécurité, ni du dedans, ni du dehors — cette voie est la nôtre. Poètes et penseurs l'ont décrite, plus précis, plus clairvoyants à chaque pas nouveau. C'est la voie sur laquelle les catastrophes se montrent toujours plus claires et toujours plus colossales.

Dans ce péril pressant, l'organisation s'offre à l'homme. Prenons ici le mot dans sa plus grande extension, surtout dans le sens d'un ordre réglé par la science et le savoir. Suivent des simplifications économiques, techniques, politiques. Il est impossible que l'homme, dans cet état de choses, repousse les perches qu'on lui tend. On va lui enlever une bonne part de son fardeau, et surtout les affres de la décision, le décret personnel. Il se procure ainsi, dans le cadre de cet ordre, une sécurité. Naturellement, la masse des décisions qu'on lui a soustraites se concentre en quelques centrales. D'où naît le péril de catastrophes universelles.

Selon toute apparence, cet effritement de la liberté va se poursuivre. Il n'est pas moins en cours là où l'on est encore assez naïf pour se croire maître de sa décision. Que les moyens de meurtre général soient conçus et thésaurisés sur l'ordre d'oligarques tyranniques, ou sur un vote du Parlement — où

donc est la différence? Il y en a une, certainement : dans le second cas, la contrainte universelle éclate plus nettement encore. La peur est maîtresse de tous, qu'elle se révèle ici sous les espèces de la tyrannie, et là-bas sous celles du destin. Tant qu'elle règne, tout tourne dans un morne cercle vicieux, et sur les armes dorment des lueurs funèbres.

★

La question se pose donc de savoir si la liberté est toujours possible, fût-ce dans un domaine restreint. Assurément, ce n'est pas la neutralité qui la procure — et surtout pas cette hideuse illusion de sécurité qui se permet de faire la morale aux lutteurs de l'arène.

De même, le scepticisme est à déconseiller, et surtout le scepticisme qui vous découvre. Les esprits qui, ayant administré le doute, en touchent les profits, se sont à l'heure actuelle emparés du pouvoir un peu partout, et voici que désormais, douter d'eux, c'est commettre un sacrilège. Ils exigent pour eux-mêmes, et leurs doctrines, et leurs pères de l'Église, des adulations telles que pape ni empereur n'y a jamais prétendu. Ceux qui ne craignent pas la torture et le travail forcé peuvent courir la chance de douter encore. Il ne s'en trouvera guère. Se découvrir de cette façon, c'est rendre à Léviathan le service même qu'il agrée, et pour lequel il entretient des armées de policiers. Pousser les opprimés à de tels actes, quand on est, par exemple, bien en sûreté derrière son microphone, est tout simplement criminel. Les tyrans d'aujourd'hui ne craignent pas les discoureurs. Peut-être l'ont-ils fait au bon vieux temps de l'État absolu. Le silence est bien plus terrible — le silence des millions d'hommes, et aussi le silence des morts, qui s'approfondit de jour en jour, et que les tambours n'arrivent pas à couvrir, jusqu'à l'heure où il suscite le jugement. A mesure que le nihilisme devient normal, les symboles du vide répandent plus de terreur que ceux du pouvoir.

Pourtant, la liberté ne réside pas dans le vide, mais bien plutôt dans l'inordonné, dans l'indifférencié, dans ces domaines qui sont sans doute organisables, mais qu'on ne peut comprendre dans l'organisation. Appelons-les désert ; c'est l'espace à partir duquel l'homme peut espérer, et mener son combat, et même triompher. Certes, il ne s'agit plus d'une solitude romantique. C'est le roc primitif de son existence, le fourré d'où il bondira un beau jour comme un lion.

Car il y a aussi dans nos déserts des oasis où fleurit l'aridité. Ésaïe l'avait reconnu, à l'époque d'un bouleversement

analogue Ce. sont les jardins auxquels Léviathan n'a pas accès, autour desquels il rôde avec rage. En premier lieu, il y a la mort. Aujourd'hui, comme de tout temps, ceux qui ne craignent pas la mort sont infiniment supérieurs aux plus grands des pouvoirs temporels. De là vient qu'il faut sans cesse répandre la crainte. Les détenteurs du pouvoir vivent sans cesse dans cette idée terrifiante que non seulement quelques isolés, mais des masses entières pourraient s'évader de la crainte ; ce serait leur chute certaine. C'est là aussi la vraie raison de leur fureur devant toute doctrine de transcendance. Le danger suprême est caché là : que l'homme perde la peur. Il est des régions sur terre où le seul mot de « métaphysique » est traqué comme une hérésie. Bien entendu, tout culte des héros, toute grande figure humaine, doivent y être traînés dans la boue.

Le second pouvoir des profondeurs est Érôs ; là où deux êtres s'aiment, ils conquièrent du terrain sur Léviathan, ils créent un espace qu'il ne contrôle pas. Érôs remportera toujours la victoire, en vrai messager des dieux, sur toutes les fictions des Titans. Qui passe de son côté ne s'égarera jamais. Nous dirons un mot, à ce propos, des romans d'Henry Miller — le sexe y sert d'arme contre la technique. Il brise les liens de fer du temps ; en se tournant vers lui, on détruit le monde des machines. Le raisonnement pèche par le fait que cette destruction est ponctuelle, et doit sans cesse gagner en force. Le sexe ne s'oppose pas — il correspond, dans l'organisme, aux processus techniques. A ce niveau, il est tout aussi proche du titanisme que, par exemple, l'effusion de sang gratuite : car les instincts ne s'opposent que s'ils mènent vers un au-delà, soit d'amour, soit de sacrifice. C'est ce qui nous rend libres.

Érôs vit encore dans l'amitié, qui, face à la tyrannie, est soumise aux pires ordalies. Elle s'y purifie et s'y éprouve comme l'or dans la fournaise. En des temps où le soupçon pénètre jusque dans la famille, l'homme s'adapte à la forme de l'État. Il s'arme comme une forteresse, dont aucun signe ne parvient au dehors. Là où une plaisanterie, où l'oubli même d'un geste pourraient être un arrêt de mort, il règne une grande vigilance. Pensées et sentiments demeurent sous scellés au fond de l'être ; on évite jusqu'au vin, parce qu'il éveille la vérité. Dans de telles situations, l'entretien avec l'ami sûr peut, non seulement apporter une consolation infinie, mais restaurer et affermir le monde dans ses mesures libres et justes. Un seul homme suffit à attester que la liberté n'a pas encore disparu. Mais il nous *le* faut. Les tyrans le savent, et cherchent à dissoudre l'humain dans le général,

l'officiel — tenant ainsi à distance tout ce qui échappe aux calculs et sort de l'ordinaire.

La liberté et le culte des Muses sont inséparablement liés : il s'épanouit quand la liberté intérieure et la liberté extérieure se trouvent dans le rapport le plus favorable. La création bénie des Muses, c'est à dire l'œuvre d'art, se heurte encore, en l'homme et hors de lui, à d'énormes obstacles. Elle n'en est que plus méritoire. Le néant s'accroche aussi à l'œuvre d'art, avec une énergie terrible ; ce qui rend conscient l'acte formateur. On a coutume de voir dans ce trait une faiblesse, alors qu'on devrait plutôt y discerner le style de notre temps. Toute création esthétique, sur quelque terrain qu'elle ait lieu, comporte de nos jours une forte dose de rationalité, de contrôle critique de soi-même — c'est là, précisément, sa légitimation, le sceau de l'époque, auquel on reconnaîtra son authenticité. Aujourd'hui, la naïveté a son siège en d'autres strates qu'il y a cinquante ans, et ce qui contrevient à cette loi succombe ainsi au cercle vicieux de la répétition mécanique. Il faut de nos jours muer l'esprit conscient en instrument de délivrance. Il est pour nous matière de l'inexprimable, et nos moyens suffisent à élever ses images au rang de ce qui garde éternellement valeur. L'authentique est de nous borner à ce qui nous est donné.

Le sens de l'art ne peut être d'ignorer le monde où nous vivons — c'est dire qu'il n'aura guère de sérénité. Le triomphe spirituel, l'emprise sur l'époque ne se reconnaîtront pas à ce que des machines parfaites y couronnent le progrès, mais bien à ce qu'elle prend forme dans l'œuvre d'art. Elle y trouve sa délivrance. Or, s'il est vrai que la machine ne pourra jamais devenir œuvre d'art, l'élan métaphysique qui donne vie et mouvement à tout ce monde des machines pourra, dans l'œuvre d'art, recevoir un sens suprême, et faire ainsi entrer la paix en lui. Distinction importante : la paix réside dans la figure, fût-ce la figure du travailleur. Si l'on mesure la voie qu'a parcourue la peinture en ce siècle, on aura le pressentiment des sacrifices consentis ici. On entreverra peut-être aussi que cette voie mène au triomphe, ce dont le seul culte du Beau serait incapable. D'ailleurs, on débat encore de ce qu'on avouera pour beau.

A peine trouverait-on un homme pour faire régner la vie pratique dans son jardin au point que les fleurs n'y aient pas de place. Ses plates-bandes acquièrent dès lors une vie supérieure : la nécessité pure est dominée. L'homme pris au carcan de notre ordre, de nos États, aura la même impression s'il se tourne, ne fût-ce que pour un bref instant, vers l'œuvre d'art. Peut-être n'arrivera-t-il à s'approcher d'elle, comme le chré-

tien de la croix, que dans les catacombes. Car sur les terres de Léviathan, ce n'est pas seulement le mauvais style qui règne : il est impossible que l'ami des Muses n'y soit pas considéré comme l'un des principaux adversaires. La persécution est marque de l'artiste. Au contraire, les tyrans prodiguent leurs louanges aux garde-chiourme de l'esprit. Eux profanent le poème.

*

Il en va de même du penseur en ce temps. Il court la même aventure, qui se joue aux frontières du néant. C'est ce qui lui fait discerner d'où vient la crainte, que les hommes éprouvent sous forme de panique, comme s'ils tombaient sous les coups aveugles du destin. Il n'en est que plus proche du salut, compagnon du danger, selon Hölderlin.

Notons, à ce propos, la curieuse symétrie qui rend aujourd'hui poète et penseur aussi semblables que l'objet et son reflet. La poésie est devenue consciente à un degré qui dépasse tous les essais antérieurs. La lumière pénètre jusqu'aux enchevêtrements des rêves et des mythes primitifs. Autre symptôme : la part croissante que prend la femme à la vie de l'esprit. En-deçà de la ligne, c'est l'un des processus de réduction ; on verra seulement de l'autre côté si l'esprit y gagne, et de quelle manière. De nos jours, si un étranger intelligent arrivait en ce monde, il pourrait induire de notre poésie que nous connaissons les rayons X, et même la structure de l'atome. Cela n'était pas le cas jusqu'à ces temps derniers, et demeure un sujet d'étonnement, quand on songe combien le verbe est lent à suivre l'avance de l'esprit. Ainsi, dans le langage, le soleil persiste à se lever.

Tandis que chez le poète, le langage s'enfle, comme le réceptacle des fleurs, vers les sphères spirituelles, il enfonce dans la pensée sa racine à travers l'indifférencié. Ces mouvements s'opèrent au bord même du néant, et se complètent entre eux. Le style de la pensée est tout autre qu'en des temps classiques, comme l'ère baroque, où le marquaient la parfaite assurance, voire la souveraineté de la monarchie absolue. Il ne peut même plus soutenir la prétention du positivisme : qu'en tout domaine où peut se rendre l'esprit, la conscience claire, avec ses lois, est maîtresse. Le grand raz de marée de l'inconnu n'a pas seulement dépassé tous les repères : il est monté au-dessus de la marque des plus hautes eaux qu'on ait jamais vues. L'assurance devient alors douteuse, dans la vie de l'esprit comme ailleurs ; elle devient même scandaleuse, comme toute possession héritée. La pensée doit chercher d'autres garanties, et reprend d'autres thèmes, plus lointains,

comme ceux de la gnose, des présocratiques, et des ermites qui peuplaient la Thébaïde. Des thèmes nouveaux, et pourtant vieux comme le monde, montent à la surface, comme celui de l'angoisse. Et malgré cela, il faut bien constater que cette pensée se fixe en même temps à des repères précis, héritage du XIXe siècle et de sa science. Mais où donc se marient le défini et le vague — l'aventure et la rigueur? En maint domaine, comme celui de l'expérience.

Et l'un des caractères de cette pensée est en effet son allure expérimentale. Car tel est le style qui domine, et la peinture, et la science, et même l'existence de chacun. Nous cherchons des mutations, des éventualités au sein desquelles la vie sera possible, supportable, peut-être même heureuse, sous de nouvelles étoiles. L'expérience scientifique adresse ses questions à la matière. Nous connaissons tous les réponses inouïes qu'elle en a obtenues, et qui compromettent l'équilibre du monde. Il ne peut être restauré que si la pensée arrache au cosmos spirituel des réponses encore supérieures à celles de la matière. Les singularités de notre situation permettent de conclure que ces actes de pensée devront précéder dans le temps la position de principes théologiques, bien qu'ils s'orientent d'avance vers elle — et non seulement eux, peut-être, mais plus généralement le mouvement des sciences, filet où se prendra un gibier autre qu'on ne l'attendait.

Que la pensée, telle que nous l'avons héritée, n'y suffit pas, cela crève les yeux. Pourtant, on ne peut dire que dans la pensée, non plus qu'ailleurs, nous partions en guerre contre le siècle dernier — on élargit plutôt, et on approfondit son style, et surtout son style de connaissance. Bien entendu, il s'en trouve modifié, il se peut même qu'il en devienne infiniment plus fort — comme les surcroîts d'énergie matérielle proviennent du travail scientifique de nos pères. Cela tient moins à des opérations, des méthodes nouvelles, qu'à la réponse de forces neuves. Ce qui donne naturellement à penser que les méthodes impliquaient de prime abord des buts autres qu'elles ne les visaient.

Nous sommes maintenant en terrain vierge. La sécurité y est moindre, mais l'espoir du rendement y croît. *Routes inexplorées* (1) — ces mots en donnent une belle image, une image socratique. Ils indiquent que nous sommes à l'écart des voies

(1) On peut traduire ainsi, dans son sens plutôt que dans sa lettre, le titre des *Holzwege* de Martin HEIDEGGER (2e édition 1952). « Passage de la ligne » fait partie de mélanges offerts en 1950 à Heidegger pour son soixantième anniversaire (« Anteile ») (N. d. Tr.)

tracées, au sein de la richesse, dans l'indifférencié. Ils contiennent en outre l'éventualité de l'échec.

★

L'accusation de nihilisme est à l'heure actuelle l'une des plus courantes, et chacun la lance volontiers contre son adversaire. Il est probable qu'ils ont *tous* raison. Nous devrions donc en admettre le bien-fondé, au lieu de nous attarder auprès de ceux qui cherchent sans relâche des responsables. C'est bien mal connaître son temps que de n'avoir pas éprouvé en soi la force immense du néant, et de n'avoir pas succombé à la tentation. Notre propre cœur — voilà, comme jadis dans la Thébaïde, le centre du monde des déserts et des ruines. En lui est la caverne vers laquelle se ruent les démons. Là, tout homme, quels que soient sa condition et son rang, mène une lutte directe et souveraine, et de sa victoire, le monde se transforme. S'il y est le plus fort, le néant reculera en lui-même. Il laissera sur la plage les trésors qu'il avait recouverts. Ils compenseront les sacrifices.

ERNST JÜNGER.

(Traduit par Henri Plard.)

LES REVENANTS FUTURS

(Fragments)

LA VILLE...

La ville paraît. Monsieur est attendu par son chauffeur. Madame a sa voiture. Monsieur change un billet de banque contre un autre qu'il pense plus sûr, en l'occurrence un tableau de maître. Madame ne regarde pas à la dépense et part pour Londres afin d'y faire des économies. Monsieur... Madame...

La ville paraît. Escompte. Crédit. Traites à 90 jours. Les éléphants portent deux ans. Five o'clock chez le percepteur. Douanes. Exotisme, paysages en caisses, fragile, la vie est partout la même. Amours de 5 à 7, grimaces, puis, un jour, fait divers. Le jeu s'arrête un instant. Maldonne, et l'on repart.

La ville disparaît. Un couple s'étreint dans l'ombre pour se dire, plus tard : ce cœur battait pour moi. Un cœur vivant n'est qu'un mal sans répit. Crois-tu qu'il te sera possible d'aimer autant que tu aimais? Enfants, amoureux, l'étreinte se desserre et se défait.

L'eau du fleuve s'écoule plus rare. Le fond apparaît, le lit se pétrifie. Dans son carrelage de boue sous les grands monuments qui font leur apprentissage de ruines, une herbe hausse ses tiges. Images, reflets, où êtes-vous allés? Fraîcheur qui coule, l'eau s'enfuit, ne garde rien et, vierge, va sous de nouveaux ciels...

Ouvrons le cellier de la grêle, le magasin des pluies, la citerne des déluges et que la foudre, dans la nuit noire, lance vers l'horizon sa géographie incandescente et instantanée. Attendons.

Un temps. Le temps qui se prépare.

Les amoureux sont au lit. Eh bien, c'est l'aube. Poussons les volets. Une aube fine, délurée, presque nue, saute par la

fenêtre sur le parquet où claquent ses pieds. Ouvrons le tiroir aux clignotements des feuilles, l'armoire aux chuchotis d'oiseaux... Quel désordre !

Un cri. Chaque aube est un nouveau départ.

COLÈRES !

Colères !

Colères, vos soleils d'écarlate sur les cimes, vos crêtes sans têtes et vos cris sans lèvres, vos cirrus en fouets, vos orages dressés, roulés, broyés, déroulés par les tornades. Colères, pour vous apaiser la ville capitule sans conditions, et votre messager, le vent, dompte par les rues des pur sang invisibles. Un noroît chargé de poussières d'eau passe sur les monuments, les contourne et piaffe dans les cours.

Toi, médiatrice, ô Tour Eiffel, dont les pieds fabuleux s'enfoncent dans un tas de pavés, la ville, et dont la petite tête couronnée traverse un dôme, les ondes, toi, Tour Eiffel, voici que s'étend le champ bleu de ta vie et qu'entre tes jambes s'élève un viaduc aux arches duquel crient tes X de fer moderne. Sur la mer qui accourt, galopent les rochers où s'effrangent les goémons sur le galuchat bleu-noir des moules. Des plages de cendre fine, des plages de tabac blond, des plages de coquillages blancs et roses, et, dans un lointain proche, un écueil où tourne éperdument un french-cancan d'écume.

L'usine ferme ses portes. La secrétaire quitte son bureau et la petite main ses ourlets. Les colères s'apaisent dans un ciel qui consent.

Notre époque compte son personnel. Demain, ce sera pire. Hier, on pouvait encore venir en aide aux esclaves. Demain, ah, sautez demain, revenants futurs !

Sur les balustrades où s'appuient les baigneuses d'outre-songe, viendront s'accouder les charmes rompus. La Voie Lactée tendra son baldaquin d'étoiles : un lit pour y dormir et pour s'y réveiller, un lit pour disparaître. Le ciel est vide, rond et caressant, à perte de vue et sous la main.

Que des lichens odorants viennent effacer les inscriptions des socles et les noms des tombeaux, et que sombre dans

l'oubli, avec les millénaires, notre histoire qui ne mène à rien.

N'est-ce point le geste d'amour que vous attendez de nous, ô colères?

« NO PARKING... »

No Parking.

Notre temps propre comme un canon, tiré à quatre épingles comme une bombe atomique.

No Parking.

Un tel : service militaire dans la poésie, a rempilé dans la littérature. Tel autre verse maintenant dans l'utilitaire. Pureté, impureté, saluez, ô ménopauses.

No Parking.

On s'entretue et le même philosophe arme les bras dans un camp et dans l'autre. Entre les mains de l'homme les idées pourrissent.

No Parking.

Vos intelligences idiotes, vos cœurs d'ardoise et vos habits de soie en duralumin.

No Parking.

De grâce, messieurs, laissez respirer, l'hiver, l'odeur du bois qui brûle ; l'été, la vibration de l'air bleu et, en toutes saisons, l'amour qui se dénude. L'amour, le jeu, la mer. De grâce, quelque répit dans vos projets bien-intentionnés d'amélioration de tout.

No Parking. No Parking. Écoutez-moi :

Des enfants jouent aux osselets, au diabolo, à la marelle. Ils ont le geste tendre, la main brutale, le vêtement sans excès, la grâce sur terre. Le trèfle, vaporisé de bruine, recouvre les trottoirs. Et, s'il plaît à la clématite, nous oublierons le sens de la colonne Vendôme pour n'y plus voir qu'un ahurissant pistil de bronze.

Quelqu'un est passé là. Les morts s'enfoncent sous l'herbe brossée. Les filles ont des baisers qui sollicitent et le troène sent l'amour.

Le silence ne s'achète pas, il faut qu'on vous l'offre.

Georges Hugnet

LABYRINTHE

(Suite) (1)

Avant de poursuivre le récit de ce qui m'advint ce jour-là, de conter comment je sortis du bois sans être aperçu par les boy-scouts, comment, un peu plus tard, je quittai enfin les souliers du Phoque pour chausser les brodequins du pendu (qui me convenaient à merveille) il me faut rapporter les circonstances dans lesquelles j'avais autrefois connu M. Renaud et dire quel genre de conversations j'avais eues avec lui.

Pour cela, il va me falloir prendre les choses d'un peu loin et revenir au temps du débarquement et de la libération qui de diverses manières, vit dans la mémoire de tous les hommes ; je n'ai pas non plus l'intention de raconter le détail des actions auxquelles je me trouvai alors plus ou moins directement mêlé, non plus que de la mission qui, quelques jours après la percée alliée en Normandie, me conduisit de Paris où j'étais dans la petite ville de B... où les Américains venaient d'entrer. On se souvient à quel point les voyages étaient difficiles à cette époque de trains mitraillés, de lignes coupées, de ponts bombardés, de routes constamment survolées par les avions, d'essence introuvable — Les rares voitures qui circulaient encore marchaient généralement au bois et arboraient un petit drapeau blanc qui ne les protégeait guère. J'en avais emprunté plusieurs, depuis que je m'étais mis en route, et la dernière dans laquelle j'étais monté, à une vingtaine de kilomètres du point où je devais me rendre avait bel et bien failli ne jamais arriver, du fait même de l'ennemi. Nous étions tombés dans une embuscade.

Les quatre jeunes hommes qui occupaient la voiture, et qui

(1) Voir *la Table Ronde* nº 58.

avaient consenti à me prendre avec eux, avaient fait preuve d'un beau sang-froid. A la rafale de mitraillettes que nous avions essuyée en longeant un bois, ils avaient aussitôt répondu en manœuvrant comme de vieux troupiers. Ils étaient bien armés et, moi-même, je possédais un excellent pistolet. Notre chauffeur, pensant que le bois était plein d'Allemands — ce qui nous surprenait fort, la région nous ayant été signalée comme entièrement nettoyée — avait arrêté sa machine pour ainsi dire sur place, il avait fait volte-face et s'apprêtait à repartir tandis que nous tirions sur l'endroit d'où étaient partis les coups de feu. A notre grande surprise, nous vîmes déboucher de derrière les arbres une petite voiture grise, dans laquelle se trouvaient des Allemands. Notre tir les arrêta net. Le chauffeur allemand s'effondra sur son volant tandis qu'un pot de peinture verte, destiné à des travaux de camouflage lui tombait sur la tête. La peinture dégoulinait le long de son visage et sur ses épaules en une longue traînée éclatante.

J'avais tiré comme les autres. Les Allemands ne répliquant plus, nous sautâmes presque tous ensemble de notre voiture pour nous approcher de la leur : pauvres diables ! Ils étaient quatre, qui avaient tous payé de leur vie la panique qu'il avaient eue en nous entendant arriver, et la bêtise qui, Dieu sait pourquoi, leur avait pris de tirer sur nous.

Nous les abandonnâmes, remontant dans notre voiture criblée de balles, mais encore en état de rouler, et nous promettant d'informer de l'incident le plus prochain poste que nous trouverions sur la route — ce que nous fîmes.

Sans vouloir m'étendre sur cet incident de guerre, dont on verra par la suite que si je l'ai conté ce n'est pas sans raison particulière, je puis aussi ajouter que nous apprîmes un peu plus tard que nous n'avions pas eu affaire à des Allemands, mais à des Russes de l'armée Vlassov dont il était resté, aux abords de la ville, un parti assez considérable.

Pendant une partie de l'après-midi de ce jour là qui devait porter la date du 8 août, j'avais passé mon temps à la préfecture, en compagnie des membres du comité de Libération, et, vers 4 heures du soir, j'étais rentré à mon hôtel, seul, ayant refusé diverses invitations.

Je tenais à rester seul. Depuis très longtemps les événements m'avaient séparé de Thérèse, mais avec la libération, le retour de l'un vers l'autre allait pouvoir s'opérer ; ce n'était plus qu'une question de jours et de moyens dont chaque courrier que je recevais pouvait m'apprendre que ce serait pour le lendemain — et, enfin, nous allions nous marier !

Après une courte promenade en ville — c'était une ville en fête, on dansait au jardin public, jeunes gens et jeunes filles parcouraient les rues en chantant — j'étais donc rentré à mon hôtel pour écrire à Thérèse. Elle me croyait toujours à Paris et, sachant qu'elle y arriverait elle-même, d'un instant à l'autre, j'avais hâte de l'informer que je resterais quelques jours encore éloigné.

Je lui écrivis très longuement ce jour-là. Il me paraissait nécessaire de lui dire avant que nous nous retrouvions, un certain nombre de choses que je gardais depuis longtemps en moi-même. Sachant ce que nous savions, il faudrait désormais que chaque jour fût vécu, non seulement pour lui-même, mais pour une certaine construction finale sans quoi tout le reste demeurait privé de sens. longumnt. Ensuite je sortis pour aller mettre ma lettre à la poste.

Sous le grand soleil, la ville était d'une gaieté bariolée pleine d'entrain et de mouvement, les rues débordantes d'une foule exaltée, remuante, que traversaient à toute allure les jeeps des Américains. Il y avait partout des drapeaux aux fenêtres et de grandes inscriptions sur les murs et sur les panneaux des boutiques où les partis de la collaboration avaient eu leur siège. De temps en temps, on voyait passer des prisonniers.

Dans une petite rue, toute une foule stationnait, et l'on se passait de main en main des photos trouvées dans une maison abandonnée par les Allemands. Des groupes de jeunes gens sans veste, les manches retroussées, parcouraient la ville, armés de ciseaux et de tondeuses. Il était déjà 4 heures de l'après-midi au moins quand je vis un attroupement : deux patriotes armés de fusils venaient d'arrêter quelqu'un qu'ils emmenaient. La foule suivait en criant :

— Devant sa porte ! C'est devant sa porte qu'il faut la tondre !

J'entendis qu'il s'agissait d'une vieille fille.

La vieille fille marchait en avant, entre ses deux gardiens. Elle était grosse, molle, fort laide autant que je pus m'en rendre compte, fort mal attifée, grisonnante. Les gens disaient que c'était une « baroque », connue pour telle, qu'elle se payait des amants, qu'autrefois elle allait de temps en temps à Paris pour cela et qu'elle avait trouvé que les boches étaient beaux garçons. Seulement elle n'aurait pas dû dénoncer les résistants. C'était ce qu'on l'accusait d'avoir fait, et voilà pourquoi elle marchait à présent entre deux gardes. Elle portait un grand chapeau noir, un manteau noir flottant, on eût dit la silhouette de quelque vieux curé déchu.

La foule la conspuait :

— Hou ! Hou ! Devant sa porte ! Sur une chaise ! Comme tout le monde !

La conduite ne fut pas très longue, la vieille fille habitait à quelques centaines de mètres du point où on l'avait arrêtée et bientôt on la vit debout, le visage couleur de plâtre. Un demi-cercle se formant autour d'elle.

Quelqu'un cria :

— Une chaise !

La chaise arriva comme par miracle, à croire que dans la foule quelque comparse en tenait une toute prête. La vieille fille ne s'assit pas tout de suite, elle resta debout, bien en vue. La foule se taisait.

Alors, elle se mit à ôter son chapeau. Or, elle portait les cheveux longs — une maigre chevelure grisonnante, ramenée derrière la tête en chignon. Il fallut d'abord qu'elle ôtât de ses cheveux les épingles. On assista à la série des gestes paisibles d'une vieille femme qui défait sa coiffure avant de se mettre au lit. Je ne voyais pas ce qu'elle faisait des épingles. Je m'attendais à ce qu'elle les mît dans sa bouche. Peut-être les garda-t-elle dans sa main? De temps en temps, un petit rictus faisait trembler sa joue. La foule se pressait, voulait voir, mais elle disparut à la vue une fois assise et on se bouscula.

— Ah ! Ça y est !

— Vieille putain ! cria un homme. Vas-y bien ras, dit-il à l'opérateur. Et si tu as besoin d'un coup de main...

J'appris, toujours par la rumeur, que d'autres opérations du même genre avaient eu lieu déjà, certaines victimes étant choisies parmi les bourgeoises les plus huppées de la ville. On parlait d'une vieille coquette qui avait, disait-on, fait tous ses efforts pour cacher sa honte au public. Les choses se seraient passées derrière un portail. On ajoutait même que le mari de la vieille coquette, qui sortait de prison, aurait voulu refermer le portail.

— Nom de Dieu ! Si jamais il avait fait ça... s'écria toujours le même homme qui, depuis quelques instants s'agitait beaucoup, si jamais il avait fait ça, vous savez, avec le tempérament que j'ai, nom de Dieu !...

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, en complet bleu, coiffé d'un chapeau vert. Il se haussa sur la pointe des pieds.

— Vieille putain ! Combien que tu en as fait tuer, de patriotes?

J'entrevis le petit tremblement des mâchoires qu'imprime à un visage la haine meurtrière. Il voulait fendre la foule, s'approcher de la patiente et la frapper. Il répéta :

— Combien? Dis? Combien?...

Son appel au sang resta sans écho. Les gens avaient l'air de trouver la scène plutôt comique. Des rires d'une abominable franchise accueillaient la chute sur le trottoir de chaque touffe de cheveux. Quant à la patiente, elle penchait la tête, obéissait docilement à la main du jeune gars qui la tondait. Elle était blême, mais n'avait pas un tremblement. Je ne vis pas son regard.

Une voix de femme s'écria :

— Oh ! elle aura une crise de larmes avant la fin !

Une voix d'homme :

— T'as de la veine, on ne te coupe que les cheveux.

C'était fini. Elle se leva :

— Une tête de bagnard !...

Rien ne peut donner une idée du silence qui suivit cette exclamation.

Une tête de bagnard ! Rien, hélas ! n'était plus vrai.

Oui, c'était une vraie tête de bagnard, hideuse. On n'avait pas tondu cette vieille femme, on lui avait pelé la tête qui

avait l'air d'un gros fruit blanc. Sous ce crâne dépouillé, les gros traits du visage semblaient encore plus boursouflés et plus mous et il y avait ce vague sourire, cette vague moue silencieuse.

La foule allait se disperser, mais un incident la retint.

Une voiture au volant de laquelle était demeuré un officier, venait de s'arrêter tout près, et il en était descendu une femme jeune et fort belle qui, avec autorité, avait ouvert la foule pour se frayer un passage jusqu'à la vieille suppliciée. Celle-ci, toujours debout, dans l'étrange nudité de cette tête un peu pointue, où la couleur du menton et des joues ne se distinguait plus de celle du crâne proprement dit, souriait d'un air vague et maladif, et semblait dodeliner. Mais peut-être penchait-elle un peu la tête sur l'épaule? Devant l'étrangeté de ce spectacle, on aurait dit que la vieille fille, telle qu'elle était devenue, était une sorte d'apparition, de masque fait pour la scène, mais dont la signification demeurait mystérieuse. Les gens restaient parfaitement muets et quand ils virent apparaître la belle jeune femme si décidée, qui venait de sauter de la voiture, il ne fit de doute pour personne que la jeune femme avait l'intention de la gifler, la tondre. Et c'est pourquoi l'homme au chapeau vert esquissa le geste de battre des mains.

La belle jeune femme devait avoir quelque vengeance à exercer. Elle paraissait folle de passion et l'on vit le regard de la vieille demoiselle s'agrandir d'épouvante comme elle n'avait encore point fait jusqu'alors dans toute l'épreuve qu'elle avait subie. D'un geste enfantin plus que poignant, elle leva le bras, comme pour se cacher les yeux ou pour se protéger le visage. Mais il était déjà trop tard.

L'élan de la belle jeune femme était si grand qu'à peine l'avait-on vue apparaître qu'elle tenait déjà dans ses bras la malheureuse vieille poupée et qu'elle approchait son visage du sien, tout en lui posant la main sur la tête, et en caressant avec une douceur qui était la douceur même, ce crâne dénudé. Ce fut un instant de stupéfaction absolue et je suis sûr que les gens ne savaient ou n'osaient rien comprendre à ce qui se passait. Leur mutisme et leur immobilité étaient toujours aussi profonds et semblaient plus profonds

encore à cause du moteur de la voiture que l'officier n'avait pas arrêté et qui, à deux pas, continuait à ronfler.

La vieille suppliciée non plus semblait ne rien comprendre. Elle reculait la tête, semblait vouloir se dégager de l'étreinte qu'elle subissait, écarter sa joue du baiser de la belle jeune femme, refuser la main si tendrement posée sur la blessure qu'on venait de lui faire, et elle, qui jusqu'alors avait subi avec tant de passivité, sans un soupir et sans un mot, tout ce qu'on lui avait fait endurer, éclata d'un rire strident, violent et assurément fou qui nous fit tous frémir. Dans un geste que fit la jeune femme pour mieux enlacer la suppliciée elle tourna un peu la tête de mon côté. Je vis son visage, et alors avec une stupéfaction sans bornes je la reconnus. Malgré moi, je criai son nom :

— Danièle !

Elle tourna la tête et porta sur moi un regard sévère, ardent, je vis qu'elle me reconnaissait comme je la reconnaissais moi-même et que sa stupéfaction était aussi grande que la mienne. En même temps le moteur de la voiture cessa de ronfler, l'officier descendit et rabattit la portière d'un geste brusque. Il s'approcha, m'examina d'un regard intense, avec un mélange de curiosité soudaine et d'hostilité.

L'accès de rire de la vieille tondue avait cessé. Le patriote profita de ce que l'attention de Danièle s'était détournée vers moi pour s'emparer de la vieille qui se pencha à son oreille pour lui dire quoi, grands dieux ! Quelque chose de si étrange sans doute ou de tellement bête qu'il l'obligea durement à rentrer dans la maison. Il haussa les épaules comme devant les imbéciles qui vous excèdent.

— C'est tout, s'écria-t-il... Rentrez chez vous...

Danièle paraissait égarée. Elle chercha des yeux la vieille, ne la vit plus et je compris au mouvement de ses lèvres qu'elle murmurait tout bas : Mais quoi? Mais pourquoi? Cependant que l'officier lui faisait signe de partir, et de monter dans la voiture.

Les gens commençaient à se disperser, et, de nouveau, ils parlaient. Il y en avait même qui riaient, mais d'une façon curieusement embarrassée.

Une voix cria très fort :

« Je n'aime pas ça ! »

C'était l'homme au chapeau vert qui exprimait son avis. Voyant que personne ne répliquait, il cria encore une fois, et bien plus fort que la première qu'il n'aimait pas ça, et qu'on ne devrait pas recommencer.

Cette fois, l'officier s'arrêta à le regarder.

Danièle était venue vers moi, bouleversée, ses mains tremblèrent dans les miennes.

— Est-ce possible ! murmurait-elle. Est-ce possible...

— Non : je n'aime pas ça ! répéta encore une fois l'homme au chapeau vert, en défiant l'officier du regard...

De nouveau, les gens se taisaient. Certains qui s'étaient éloignés revenaient. On commençait à faire cercle autour de l'officier et de l'homme au chapeau vert. L'officier, un homme jeune et beau, dans la trentaine, était visiblement au comble de la fureur. L'autre n'était pas moins furieux que lui. Mais loin de se contenir, il éclata au contraire en paroles violentes, et après avoir répété pour la troisième fois qu'il n'aimait pas ça du tout, il déclara qu'on aurait dû infliger la même peine aux jeunes dames un peu trop parfumées qui venaient consoler les vieilles putains donneuses de patriotes.

Cette fois, c'en était trop et l'officier leva la main. Mais Danièle se jeta vers lui en s'écriant : « Non, mon ami, je vous en supplie ! » puis elle se tourna vers l'homme au chapeau vert qui recula.

Des murmures, puis des rires embarrassés, parcoururent la foule. J'étais resté à l'écart. J'entendis quelqu'un traiter à voix presque basse Danièle d'exaltée et j'appris que ce n'était pas la première fois qu'elle se livrait à ce genre d' « inconséquence ». J'appris aussi, mais d'une bouche plus timide encore et appartenant à un visage qui se cachait, mais pas assez pour que je ne visse cependant que c'était un visage de femme, qu'il fallait quand même avoir du courage pour faire des choses pareilles, même si on était une exaltée et que d'ailleurs après tout il n'y avait jamais eu de preuves contre la vieille tondue, que tout le monde savait bien être une vieille folle et qui avait toujours parlé à tort et à travers.

L'homme au chapeau vert ricana :

— Moi, dit-il, je ne tends pas la joue gauche...

— Partons, dit l'officier, en faisant un pas vers la voiture.

Mais Danièle tout en me cherchant des yeux, lui fit signe d'attendre encore un instant.

L'officier se souvint de moi (j'étais d'ailleurs bien sûr qu'il ne m'avait pas oublié) il suivit le regard de Danièle et rencontra le mien. J'ai de bonnes raisons pour me souvenir qu'il me vint alors une sorte de sourire bizarre que je ne me connaissais pas et dont je puis dire que ni alors, ni depuis, je n'ai jamais songé à tirer la moindre fierté.

Quant à lui, il me regarda avec haine, et je compris dès cet instant que la situation entre nous était très claire.

Je devinai plus que je n'entendis qu'il demandait à Danièle : « Est-ce celui dont vous m'avez parlé? » « Oui », répondit-elle. « Alors, reprit l'officier, peut-être vaudrait-il mieux... » Mais elle l'interrompit : « Non : il monte avec nous en voiture ; on l'invite à prendre le thé. »

Je m'étais rapproché. Ils cessèrent de se parler entre eux. Elle nous présenta l'un à l'autre. J'appris que l'officier était le capitaine Marny. Il me serra la main très cérémonieusement. Danièle m'invita à prendre le thé. Je ferais en même temps connaissance de son mari. J'acceptai. Les choses allaient si vite que je n'avais guère le temps de réfléchir. Danièle était donc mariée? Comme c'était étrange ! Nous montâmes en voiture et nous partîmes aussitôt, non sans être salués par certaines huées.

Plus tard, des témoins se souvinrent que l'homme au chapeau vert avait crié tant qu'il avait pu qu'on se reverrait, qu'on se retrouverait, que l'histoire n'était pas finie.

Seigneur ! Elle ne faisait que commencer, pour moi, en tout cas...

Personne ne parlait. Danièle, encore toute frémissante ne se départit de sa réserve que pour me demander une cigarette.

Où allions-nous? Qui était le mari de Danièle? Quelle étrange situation et comme elle était inattendue ! Je me laissais emporter par l'événement. Le passé se mêlait au présent d'une manière qui n'était pas sans charme. Le lointain passé où nous nous étions aimés. Et moi qui croyais ne jamais revoir Danièle, qui, depuis des années, n'avais pour ainsi dire

plus jamais repensé à elle et, en tout cas, plus du tout comme un amant, qui n'avais plus jamais entendu prononcer son nom par personne. Bien assurément, je ne reniais rien de mes anciennes et brèves amours avec elle, je n'étais point infidèle à ce souvenir de ma jeunesse, mais il s'était, depuis, passé tant de choses, et j'étais tout entier à Thérèse — comme elle était tout entière à qui? A son mari? A ce capitaine Marny qui conduisait la voiture? Il m'était odieux, ce capitaine. Je sais qu'il y a de ma part bien de l'injustice à le juger comme je le faisais, mais, en toute vérité, il n'y avait en lui pas la moindre petite apparence, contre laquelle je ne sentisse que tout en moi se dressait. Je ne voyais que son dos, sa nuque, et, parfois dans le rétroviseur, un aspect momentané de son visage : mais tout ce que je voyais de lui m'était odieux au point que je me sentais mal à l'aise.

Je me souviens aussi que j'étais occupé de pensées bien étrangères à ce qui pouvait nous concerner tous les trois, inspirées du tout récent événement auquel nous venions d'assister ; je me demandais, en particulier, qui rentrerait la chaise sur laquelle on avait fait asseoir la suppliciée, qui balayerait les cheveux épars, qui relèverait les épingles lâchées? Oui, le souvenir de tout le passé avec Danièle ne m'empêchait pas de penser à cela. Et Danièle, à quoi pensait-elle?

Ses doigts impatients trituraient la cigarette qu'elle oubliait de fumer. Soudain, avec violence et dégoût, elle la jeta par la portière. C'est seulement alors que je me rendis compte que le capitaine Marny ne cessait de nous observer dans le rétroviseur.

Je crus que Danièle allait lui donner l'ordre d'arrêter, mais elle se domina et bientôt, nous arrivâmes devant un hôtel.

Là comme partout, des gens étaient rassemblés sur le trottoir.

Quelqu'un avait épinglé à un tronc d'arbre une photo monumentale de Hitler, trouvée dans les détritus provenant de la Kommandantur. La photo salie, crevée par endroits avait été passablement malmenée. Barrant le visage du seigneur de la guerre, une croix de Lorraine, qu'une femme avait tracée avec son rouge à lèvres, et, en bas, aussi en rouge, mais au

crayon, l'inscription fameuse : « Les Allemands sont vainqueurs sur tous les fronts. » Des gens entouraient cette photo en riant, d'autres, au passage, crachaient dessus...

Danièle se dirigea tout droit vers le salon de l'hôtel où nous la suivîmes. A notre arrivée, un homme d'une cinquantaine d'années, fragile et nerveux, au visage d'intellectuel — il avait l'air d'un homme de théâtres — se leva pour venir à notre rencontre avec le soulagement de qui attend depuis longtemps, bien plus inquiet qu'impatient. Il boitait légèrement. Je n'avais jamais connu la famille de Danièle, jamais rencontré ni son père ni sa mère. Au temps de nos amours, Danièle habitait Paris comme une étudiante. Sa famille vivait dans un lointain manoir périgourdin, dans « les terres labourées ». Je m'étais fait du père de Danièle l'idée vague et un peu romanesque d'un « gentilhomme campagnard ». Mais le vieux monsieur à figure d'acteur n'était pas le père de Danièle, il était son mari.

La stupéfaction assez bête que j'éprouvai en découvrant cela — pourquoi Danièle n'eût-elle pas été l'épouse d'un homme de quinze ou de vingt ans de plus qu'elle? — fit que je dus paraître ridicule et que la confusion que j'éprouvais m'empêcha de bien entendre son nom. Mais, depuis, j'ai eu de bonnes raisons pour l'apprendre et le pour retenir. Le mari de Danièle était M. Belesta. Pierre Belesta.

Le moins que l'on puisse dire concernant le capitaine est qu'il continuait à faire grise mine, mais Pierre Belesta ne s'occupa nullement de la grise mine du capitaine. Il nous fit asseoir, et, d'un ton où je vis tout de suite de la réserve, de l'amertume, de l'ironie, une certaine façon de « savoir d'avance » il se mit à parler.

Danièle fit servir le thé.

— Excusez-moi, dit-il, mais avant tout, il faut que je vous dise... J'avais ici tout à l'heure rendez-vous avec un magistrat. Les criminels m'intéressent, continua-t-il en se tournant plus particulièrement vers moi : autrement dit, je m'occupe de venir en aide à certains d'entre eux. Pour une affaire qui intéresse l'un de mes... enfin, un de ces jeunes hommes dont je m'occupe, j'avais donc rendez-vous ici avec un juge d'instruction... Le hasard a voulu que ce juge d'instruction ren-

contre ici deux de ses collègues... C'était au moment où nous avions achevé notre entretien au sujet de l'affaire qui m'intéresse. Nous nous sommes assis tous ensemble pour boire un verre. La conversation n'était pas des plus brillantes, je dois honnêtement le dire, mais de fil en aiguille... Vous n'êtes pas magistrat? me demanda-t-il, en tournant vers moi un visage crispé mais souriant.

— Non, monsieur.

— Et... vous n'avez rien à voir avec ce qu'ils appellent le barreau? Vous n'êtes pas avocat, huissier?

— Non plus...

— Bien. Mais si vous étiez juge d'instruction, savez-vous à quoi vous eussiez passé votre soirée d'hier, par exemple?

Il avait de très beaux yeux noirs, de larges yeux vivants dans son visage un peu blanc, et presque émacié. Mais, dans son regard, il y avait de la tendresse, de l'intelligence, cela n'était pas contestable, mais aussi de la malice.

— Eh bien! reprit-il, je vais vous le dire : vous eussiez saoulé un chien.

— Mais, Pierre, fit Danièle, comment...

— A la suite d'un bon repas.

Tandis qu'on apportait le thé, il continua en racontant que certains de ces messieurs avec lesquels il venait de boire un porto, s'étaient retrouvés, la veille, dans un village voisin pour y dîner à l'auberge, où malgré la difficulté des temps, on pouvait encore manger comme autrefois à la fin d'une grande journée de chasse. (J'observe en passant que c'est au cours de ce récit que pour la première fois j'entendis prononcer le nom de M. Renaud). Notez, fit Pierre Belesta, qu'ils ne s'enivrèrent point : ces gens-là ne perdent jamais la tête, fit-il, en riant, ravi de son bon mot (lequel ne dérida personne) ils savaient donc très bien ce qu'ils faisaient quand, sur la fin du repas, ils commencèrent à s'occuper du chien...

— Qu'est-ce qu'ils lui ont fait boire? demanda Danièle.

— Du rhum!

Danièle, penchée, un coude sur son genou, détourna les yeux.

— Ils ont tourmenté le pauvre animal pendant plus d'une

heure, reprit Pierre Belesta. De ma vie entière, je n'avais entendu personne se vanter d'avoir accompli une pareille chose !

Après un assez long silence, le capitaine se mit à raconter que, dans une ville où quelques jours plus tôt, il était passé on avait promené dans les rues, sur la fin d'un après-midi, une femme après l'avoir obligée à se mettre nue. Naturellement, on lui avait d'abord rasé les cheveux, comme on venait à l'instant de raser ceux de la vieille fille, mais, ensuite, on l'avait dépouillée de ses vêtements, on l'avait mise nue et, ainsi, on l'avait promenée en ville.

C'était autre chose que d'avoir saoulé un chien !

Oh ! bien sûr, il ne l'ignorait pas, ce n'était pas là un spectacle tout à fait exceptionnel. Ce que l'on avait appris sur ce qui s'était passé depuis quelque temps faisait largement la preuve que de tels... excès se produisaient malheureusement un peu partout. Mais il avait assisté à cela, il avait vu de ses propres yeux. Ce n'était pas une jeune femme, elle n'était pas vieille non plus. Ni belle, ni laide : une femme, mais nue, entourée de gens qui la poussaient, qui la tenaient par les bras pour l'obliger à marcher.

« D'abord, on avait voulu la faire chanter, et la malheureuse avait essayé d'obéir, mais elle n'avait pu obéir longtemps et bientôt, personne n'avait plus insisté. C'était les autres qui chantaient, ceux qui venaient derrière, pas ceux qui marchaient devant en la tenant par les bras. Ceux-là ne disaient rien, et, même, continua le capitaine, ils avaient des regards d'une extrême gravité et pas du tout des visages de bourreaux, croyez-moi. Oui : si invraisemblable que cela puisse vous paraître, on aurait dit qu'ils venaient de retirer cette malheureuse femme des flammes ou de l'eau. C'était les autres qui chantaient et criaient tout ce que vous pouvez imaginer d'obscène et d'ordurier, comme dans une espèce de godaille abominable.

« Quant à elle, auprès de qui la malheureuse que l'on vient de tondre tout à l'heure n'a rien connu, elle n'était qu'une chair ballottée, d'un rose bizarre, au milieu des habits, des chemises kaki, des toilettes claires... Je ne sais pas : c'était si étrange... comme une vision. Elle marchait et, savez-vous...

je me disais qu'on allait lui écraser les pieds. Comment faisait-elle? Marcher pieds nus, au milieu de tant de gens. Sa tête ballait de droite et de gauche, mais parfois aussi elle la laissait retomber sur sa poitrine, et on l'entraînait, on la poussait. Elle était à peu près aussi consciente, j'imagine, que le chien saoulé par ces messieurs, à cette différence près qu'elle ne mourait pas, et que le chien est mort, je pense, après une heure ou deux, à cette différence que ceux qui la tourmentaient étaient des hommes et des femmes comme elle, et qu'elle savait que ce n'était pas fini.

« Il se peut qu'elle ait été une grande criminelle, hélas ! Mais quoi ! Ce n'est point mon affaire de le savoir. Pour qu'on la promenât ainsi toute nue, on avait dû la sortir de prison où on la ramenait d'ailleurs et elle devait savoir qu'en arrivant, elle serait battue, qu'on la jetterait dans un cachot, qu'elle aurait à subir encore le froid et la faim, que tout recommencerait encore une fois peut-être le lendemain et que tout cela viendrait s'ajouter au remords. Voilà. Et pendant ce temps-là, ces messieurs saoulaient un chien. Et moi, j'ai vu cela, j'ai assisté à cela, sans rien faire, sans rien dire ! Vous, dit-il, en se tournant vers Danièle, qui, sans s'en rendre compte sans doute, laissait des larmes couler sur ses joues vous, telle que je vous connais, vous auriez marché vers cette femme pour lui donner votre manteau !

Danièle se redressa et répondit :

— Oui.

— Parbleu ! se récria le capitaine... Bien sûr ! Vous vous seriez mise nue à sa place.

— Oui.

Il se mit en colère. On aurait dit qu'il avait oublié ma présence et celle de Pierre Balesta.

— Et vous auriez été battue par la foule...

— Cela est probable, répondit Danièle, d'une voix si tranquille que j'en tressaillis au fond de l'âme.

— Eh bien non ! s'écria le capitaine, mais d'un tel air, que Danièle se leva toute droite, en disant :

— Qu'avez-vous? Je vous en prie...

Le capitaine se passa la main sur le front et je suis sûr qu'il le trouva moite.

— Excusez-moi, dit-il, je me suis emporté...

Il avait l'air fort désolé et, malgré cela, Danièle ne semblait pas disposée le moins du monde à l'excuser. Il me sembla qu'elle avait plutôt envie de quitter la place et que, même, elle s'y préparait. Quant à M. Belesta, son attitude était énigmatique. On l'aurait pris pour un observateur, désintéressé à certains égards, n'eussent été, malgré le sourire, un léger rictus au coin des lèvres et, dans le regard, une si profonde inquiétude. Quel était le rapport ou le lien de ces trois êtres entre eux?

— Danièle, restez ! dit Pierre Belesta.

— Bien, répondit Danièle en se rasseyant.

Le capitaine reprit place dans son fauteuil. L'embarras était absolu. A proprement parler, il ne se passa vraiment rien que l'on puisse rapporter jusqu'au moment où nous nous quittâmes une dizaine de minutes plus tard. Alors oui, il survint vraiment quelque chose.

Nous étions restés tous les quatre dans la même gêne devant nos tasses encore pleines, mais d'un liquide désormais glacé auquel personne n'avait touché. Nous faisions ce que nous pouvions pour combattre cette gêne, M. Belesta et moi-même, en échangeant de très médiocres propos sur l'avance des troupes, sur l'effondrement de l'hitlérisme, sur les perspectives d'avenir, mais nous n'étions pas dupes le moins du monde et nous n'avions tous qu'une envie : trouver le moyen de nous quitter dans les apparences de la détente et l'hypocrisie des politesses.

J'ai, depuis, souvent pensé que si j'étais parti le premier la suite des choses en eût été changée, mais pourquoi insister sur un point de vue aussi banal? Pierre Belesta se leva et nous en fîmes tous autant. Ayant, dit-il, un gros retard dans son courrier, il s'excusa, presque aussitôt après avoir prononcé ces paroles. La pensée me traversa l'esprit que ce courrier dont il parlait ne pouvait qu'avoir trait qu'à ses affaires de « récupération » de criminels. Je me sentis plein de respect pour cet homme, bien qu'il subsistât dans mon esprit un certain doute à son égard. Je me disais qu'il avait sûrement passé une fin de journée très difficile. Mais c'était un homme courageux.

A peine avions nous fait un pas dehors nous vîmes que la photo monumentale de Hilter barrée d'une croix de Lorraine au rouge à lèvres que nous avions trouvée clouée à un arbre, était tombée par terre sur le trottoir, crevée, couverte de crachats. Un homme s'approcha de la photo, avec l'air de ne pas la voir, il marcha dessus, et, les mains dans les poches, le nez en l'air, il se mit à s'y essuyer les pieds, en souriant. C'était l'homme au chapeau vert. Malgré l'air absent qu'il voulait prendre, ses regards trouvaient le moyen de chercher des complicités dans ceux des autres et, soudain, ses yeux tombèrent sur nous. Il s'arrêta. Son visage exprima une haine d'une brutalité inouïe, surtout à l'égard de Danièle. Il se baissa, comme s'il avait eu l'intention de relever entre ses doigts l'ignoble carton qu'il foulait, pour le lui jeter à la tête. Il en fit le geste. Mais il n'en fit que le geste qu'il accompagna d'ailleurs d'une grossière injure. « Et celui-là, veux-tu l'embrasser aussi? » cria-t-il.

Plus prompt que le capitaine Marny, je m'étais jeté vers cet homme, mais au moment où il se redressait pour me faire face, je sentis une main vigoureuse me tomber sur l'épaule et j'entendis qu'on me disait :

« Non : pas vous !... »

Vraiment je fus stupéfait de voir que c'était le capitaine qui venait de se livrer à cet acte de violence qu'il continuait d'ailleurs en tentant de m'écarter ; et l'homme au chapeau vert, devinant à nos visages que nous nous disputions l'honneur de lui administrer une raclée, quitte à en venir nous-mêmes aux mains, éclata du rire le plus vil qui ait jamais retenti à mes oreilles. Danièle, prise d'une vraie panique, les yeux agrandis d'horreur, restait figée sur le trottoir, incapable de prononcer un mot.

J'avais rabattu assez violemment, je l'avoue, la main que le capitaine m'avait posée sur l'épaule, et nous en étions là ; c'est-à-dire à nous défier des yeux, quand le pauvre délaissé se reprit à s'essuyer les pieds sur la photo du Führer en haussant les épaules et en s'écriant :

— Tout ça pour une poule !

Des gens s'étaient arrêtés. Danièle, enfin sortie de sa torpeur, s'était jetée entre nous. Oh, jetée ! Elle n'était pas

accourue dramatiquement pour nous séparer de force ! Non. Il y avait eu de sa part, en venant vers nous, autant de fermeté, une décision aussi nette qu'au moment où elle avait fendu la foule pour aller rejoindre la vieille suppliciée, mais pas le même emportement. La seule passion qui à ce moment là, semblait l'habiter était toute de raison et de colère dominée.

Après l'instant de stupeur qu'elle venait de traverser, elle se possédait de nouveau, et c'est d'une voix parfaitement tranquille qu'elle ordonna au capitaine de s'excuser. A quoi il répondit :

— Non.

Cette fois Danièle eut l'air vraiment désolée. Quant à moi, poussé aux dernières limites de la patience, je n'avais plus qu'à gifler l'insolent, quand Danièle, comprenant mon intention, me posa la main sur l'avant-bras — sans dire un mot d'ailleurs. Elle était au comble de l'humiliation.

— Je vous en prie, fit-elle, partons d'ici.

— Pas avec lui, dit le capitaine.

Je conseillai à Danièle de partir elle-même.

— Écoutez, lui dis-je, quittez-nous. Serrez-nous la main à l'un et à l'autre, à cause des gens, et rentrez à l'hôtel. Ensuite, le capitaine et moi, nous ferons quelques pas ensemble...

Cette solution convint à Danièle et au capitaine, elle parut même calmer un peu ce dernier. Danièle fit ce que je lui demandais, elle me quitta en me priant de lui téléphoner dans la soirée, puis, le capitaine et moi nous étant consultés — de quel regard ! — nous nous mîmes en route vers le jardin public, laissant l'homme au chapeau vert tout ébahi de se voir délaissé à ce point-là.

— Eh ! nous cria-t-il, pas de bêtises !

Ce fut de l'air le plus naturel du monde que nous entrâmes dans le jardin, ce jour-là, désert. Les gens étaient occupés à autre chose qu'à la promenade, et les tanks américains stationnés sur la grande place de la ville, avaient attiré toute la foule. Dans ces conditions, nous n'eûmes pas grand-peine à trouver un endroit où non seulement il n'y avait personne, mais où, selon toute probabilité personne ne viendrait.

Nous le reconnûmes ensemble, et c'est ensemble que nous dîmes : « Ici? » et ensemble que nous répondîmes : « Si vous voulez » !

Il y eut un moment de silence, puis je lui dis :

— En ma qualité d'aîné, je parlerai le premier, si vous êtes d'accord.

— Je n'ai pas besoin d'explications, vous avez été son amant.

— Cela ne vous regarde pas.

— Si.

— Non.

— En voilà assez. Je vous interdis de lui téléphoner ni ce soir, ni demain... Je...

Il étouffait de fureur et, soyons justes : de douleur. Je n'avais pas pitié de lui : la douleur sur le visage des autres, n'a pas toujours, hélas ! la forme que le génie nous révèle dans l'art et n'ai-je pas dit que du premier instant, le visage du capitaine Marny m'avait été odieux? Non, je n'avais pas pitié de lui, mais j'avais une sorte de pitié pour la situation où il s'était mis et où il avait mis Danièle

Quel amour borné que celui qui avait conduit cet homme à humilier une pareille femme ! Il me vint à cette pensée une tristesse, qui me laissa un instant égaré ; j'aurais voulu lui parler. Il m'était odieux sans doute, mais je pouvais comprendre sa douleur et dans le récit qu'il avait fait au sujet de la femme promenée nue il avait eu des accents, qui m'avaient touché au fond de l'âme. J'étais son aîné. J'avais le droit de croire que j'en savais plus long que lui et que je pouvais l'aider. Il ne savait pas que je pouvais lui pardonner. Hélas ! Il était fou de désespoir.

Il avait tout gâché lui-même, il avait perdu Danièle. Jamais elle ne reviendrait vers lui : voilà pourquoi, sans plus d'explications, parce que, de son point de vue, il n'y avait plus autre chose à faire, et que même, dans un certain sens, c'était la seule chose raisonnable qu'il pût désormais vouloir, il se jeta sur moi avec frénésie.

Il faut honnêtement convenir que certaines situations humaines auxquelles on se trouve acculé ne comportent guère d'autre issue que cette violence élémentaire qui n'a pour

ambition que le meurtre. C'est un fait. Et les moralistes perdent leur temps.

Quoi qu'il en fût, nous nous livrions, l'un à l'autre un combat que nous eussions voulu sans appel. Il n'était plus question de rien que d'en finir l'un avec l'autre une fois pour toutes. En somme les choses avaient été très vite, mais elles allaient aboutir à une conclusion, et, pour ma part, j'éprouvais au cours de ce combat à poings nus, un grand sentiment de joie, au bonheur franc et foncier, un espoir immense. Le capitaine se battait en désespéré. On dit que cela redouble les forces et donne parfois du génie, mais il n'y paraissait guère. En réalité, malgré sa jeunesse et son ardeur, il ne se montrait, jusque dans le combat, que le brouillon que je l'avais vu être dans la vie depuis le premier instant de notre rencontre, un brouillon enthousiaste, assurément, il m'en donnait de fortes preuves, mais un brouillon de mauvaise humeur, et c'était là sa plus grande faiblesse. Moi, je n'étais pas de mauvaise humeur, bien loin de là.

Je me sentais emporté par une joie puissante qui me raccordait à l'univers, tout m'était facile en un sens, et malgré toutes les supériorités dont il avait pensé tirer sur moi avantage, je prévoyais chacun de ses coups et si je ne pouvais pas toujours les parer, j'y répondais toujours dans la proportion du simple au double. Allons ! Malgré tous ses calculs, le capitaine n'était pas de taille, je me fis cette réflexion, j'allais dire avec un immense orgueil, mais non. Ce n'était pas de l'orgueil mais de la joie, une forme élémentaire de l'enthousiasme. J'étais le plus fort, cela ne faisait point de doute, il allait tout à l'heure tomber à genoux au sens littéral du mot. N'était-ce pas ce que je voulais et ce que j'avais prévu? Pauvre capitaine ! Il aurait tout perdu dans la même journée. Mais quoi ! Je n'étais responsable de rien et je ne voyais pas comment j'aurais pu agir autrement. Un instant, les choses prirent une affreuse tournure, et je crus bien que j'allais être vaincu et d'une manière que je n'avais pas prévue. Je ne puis repenser à certain épisode de ce combat sans effroi. Il arriva en effet que, voyant diminuer ses chances, le capitaine Marny perdit la tête, et tira son revolver. C'est une chose à laquelle je ne m'attendais pas plus qu'il ne s'y atten-

dait lui-même et il en éprouva, j'en suis sûr, la plus grande honte.

Je n'avais, et je n'ai jamais eu, depuis, la moindre raison, bien au contraire, de soupçonner la noblesse de caractère du capitaine. Mais c'est un fait qu'un instant la tentation lui vint de m'abattre tout simplement comme un chien. Je revois son air à la fois résolu et égaré tandis qu'il brandissait à un mètre de mon visage le revolver qu'il venait de tirer de sa gaine, et je me souviens encore de la stupeur avec laquelle j'attendis le coup mortel dont il me sembla que rien ne pouvait me protéger. Oui, je le répète, j'étais loin de m'attendre à cela. Il souriait, d'un sourire franchement hideux, mais le coup que j'attendais ne partit pas. Au lieu de cela, je vis le capitaine lever le bras, il fit un grand geste dont je ne compris d'abord pas le sens, mais c'était pour jeter le revolver aussi loin de lui qu'il le pourrait.

Noble capitaine ! Si jamais il avait été assailli par cette basse tentation, il s'était repris à temps, et il avait jeté loin de lui l'abominable outil qui lui eût permis d'y céder. Le revolver tournoya en l'air et alla retomber à une dizaine de mètres de nous dans une vasque où il s'enfonça avec un gros « floc » en faisant rejaillir une gerbe d'eau. Aussitôt, nous recommençâmes à nous battre avec plus d'acharnement que jamais et finalement le capitaine Marny tomba sur les genoux en murmurant : « tout est foutu... »

Oui : tout était bien foutu pour lui. J'étais l'artisan de sa défaite, mais je ne m'en sentais pas coupable. Les hommes sont les hommes après tout et les passions les passions. Ce n'était pas moi tout seul qui l'avait vaincu, il était victime aussi de sa mauvaise humeur, d'une obscurité en lui dont je n'étais pas responsable, de sa passion jalouse pour Danièle, toutes choses que je pouvais à présent contempler non pas avec cette pitié misérable qu'il eût certainement refusée, mais avec le profond sentiment de fraternité qu'éprouvent les ennemis blessés sur un même champ de bataille. C'est pourquoi je me penchai vers lui, c'est pourquoi je l'aidai à se relever et pourquoi il accepta mon aide. C'est pourquoi, aussi, il se laissa docilement guider jusqu'au banc le plus prochain sur lequel je l'aidai à s'asseoir, et à vrai dire, j'avais

bien besoin de m'asseoir aussi et de reprendre mon souffle. J'étais vainqueur, mais épuisé. C'est généralement le cas des vainqueurs.

Dieu me garde de me souvenir aujourd'hui des détails, horriblement vulgaires qui apparurent dans la suite. Comment n'en aurais-je pas honte? Je le vis cracher des dents la tête penchée entre les genoux, comme un ivrogne. Quant à moi, je me sentais parfaitement méconnaissable, le visage partout tuméfié, sanglant, les habits déchirés : oui, tout cela était honteux, en un sens puéril, équivoque dans la franchise, répugnant malgré la passion, assez sale en un mot, comme ce qui reste d'un grand feu plein de noblesse, après que la flamme est morte, et que les cendres se sont mêlées à la boue. Le pire fut qu'il eut une crise de sanglots. C'est une réaction bien connue. Je pouvais en un certain sens m'y attendre, mais je ne m'attendais pas à ce que cela fût si triste, et pour dire les choses comme je les pense et comme je les pensais alors, si hideux.

Une fois de plus, je découvris que la douleur n'a pas toujours sur le visage des autres l'allure qu'il faudrait pour que nous puissions y compatir sans arrière-pensée. Dans cet abandon aux larmes auquel il se livrait bien malgré lui j'en suis sûr, son visage, tout meurtri qu'il fut, avait repris un air de niaiserie, de revendication et de faiblesse enfantines qui me le rendaient plus que jamais antipathique. Oui, c'est un fait, il faut plaire. Ce n'était point ici le cas. Je me sentais plus qu'étranger. Il continuait à sangloter, et c'est avec la main qu'il me fit signe de partir : je pouvais, je devais le laisser seul. Mais était-il possible de l'abandonner? Non, je ne pouvais faire cela. Malgré lui au besoin et malgré moi, il fallait l'aider à regagner sa demeure.

— Où habitez-vous? Dans le... même hôtel?

Il me fit signe que oui. Et Danièle serait là peut-être dans le hall quand il rentrerait.

— Levez-vous... Je vous accompagne.

Il refusa. J'insistai. Il refusa encore. D'ailleurs, il ne voulait sans doute pas rentrer dans cet hôtel-là. Mais alors?

— Laissez-moi.

— Je vous laisse.

— C'est ce que je vous demande, me répondit-il, sans lever la tête, qu'il gardait entre ses deux mains. Il avait les coudes appuyés sur les genoux.

Décidément, il n'y avait plus qu'à partir, ce que je fis, d'un pas assez mal assuré, je l'avoue, mais enfin d'un pas solide.

Je parvins à regagner mon hôtel sans m'être fait trop remarquer, du moins c'est ce que je crus, mais je n'osai point téléphoner à Danièle, je remis à le faire au lendemain. Si j'avais su ! Si je l'avais envoyée vers lui ! Et n'est-ce pas ce que j'aurais dû faire, en tout état de cause? Là vraiment, je fus coupable, et n'est-ce pas un grand saint qui le dit : nous sommes toujours trop négligents...

Rentré à l'hôtel, où il n'y avait toujours pas la moindre nouvelle de Thérèse, mon premier souci fut d'examiner mes plaies et mes bosses, de les laver et de remettre de l'ordre dans mes vêtements.

Dans l'ensemble, je n'étais pas beau à voir. Ce que j'aperçus de moi-même dans la glace, me donna de vives appréhensions : je n'allais plus pouvoir me montrer à personne pendant combien de temps? Ou comment expliquer? En mettant tout au mieux, les gens finiraient par se dire que j'avais fait une chute d'ivrogne sur le pavé du trottoir ! N'était-ce pas grotesque, dans une époque où généralement, les blessures que portaient les hommes avaient une autre origine et une autre signification? Et c'était ainsi que j'allais apparaître devant Thérèse. Je me sentis rougir à cette pensée. Non certes qu'il m'eût été tellement difficile d'expliquer à Thérèse tout ce qui s'était passé et pourquoi : j'avais toujours su que j'aurais pu lui parler de Danièle et si je ne l'avais pas fait, ce n'était pas que je voulusse rien lui cacher qui eût ou qui ait eu pour moi de l'importance, mais bien parce que je respectais Danièle et que l'amour qui un temps, nous avait unis, n'appartenait pas qu'à moi, mais à elle aussi et que je ne pouvais, sans manquer à tout, disposer à son insu de nos communs souvenirs.

Après avoir pris un bain et pansé de mon mieux mes plaies et mes bosses, je m'étais jeté sur mon lit : que faire d'autre? J'étais épuisé, et dans cet état d'agitation où l'on ne se sent

plus que comme un chaos, où la continuité n'est plus possible, où l'on n'est plus à l'intérieur de soi-même qu'une multitude de petits fragments désordonnés, où tout se mêle et se chevauche, se bouscule, où l'on ne saisit plus rien de soi qu'une volonté de durer en attendant que « cela » passe. Mais « cela » ne passait pas. Je me levai et me mis à fumer, tout en me promenant à travers ma chambre, et la nuit entière se fût peut-être passée ainsi si, vers 10 heures du soir, il commençait déjà à faire nuit, on ne m'avait appelé au téléphone.

A quel point cette sonnerie éclatant brusquement dans la chambre, puissante, violente, exigeante, me fit tressaillir et sursauter, je puis d'autant moins le faire comprendre que, d'abord, je ne compris pas moi-même ce qui se passait. Qui donc pouvait m'appeler, sinon Thérèse? Ah! Thérèse était arrivée! Elle était à la gare. Elle avait trouvé le moyen, j'ignorais comment, mais elle l'avait trouvé, de découvrir l'adresse de l'hôtel où j'étais. Elle me téléphonait pour me dire qu'elle sautait dans un taxi et qu'elle serait là à l'instant. Je pris l'appareil en tremblant.

Ce fut la voix de Danièle que j'entendis. Danièle était fort inquiète : le capitaine n'était pas rentré. Est-ce que je savais quelque chose? Et, enfin, que s'était-il passé, si je pouvais le dire au téléphone? « En effet, répondis-je à Danièle, il s'est passé quelque chose, mais... » Elle m'interrompit : « Grave? » — « Non », lui répondis-je. L'imbécile était bien capable d'être resté à rôder dans la nuit et Dieu seul pouvait savoir quelles bêtises il avait pu faire. « Non, repris-je, pas grave : bagarre ». « Venez », me répondit-elle. Mais je refusai d'aller à son hôtel. Elle devina quelque chose et me dit que, si je voulais seulement marcher dix minutes jusqu'au coin de la rue centrale, nous nous trouverions là. « D'accord! » Et je raccrochai, perplexe sans doute, mais d'une certaine manière délivré de cette agitation à laquelle j'avais été en proie toute la soirée, heureux de devoir sortir et marcher dans la nuit.

Je découvrais que j'avais très faim, et en quittant l'hôtel je savais que je demanderais à Danièle d'aller m'acheter un sandwich à la plus prochaine brasserie...

La nuit était parfaitement belle, le ciel très haut, pur, étoilé, un vrai ciel d'été d'une silencieuse splendeur et jamais

je n'avais marché d'un pas aussi allègre. C'était malgré tout un grand soir de jeunesse et de triomphe, d'espoir inconsidéré ; tout avait changé en quelques instants et désormais j'étais présent à moi-même, vivant, à mon compte, amoureux de l'univers et le défiant, avec un certain sourire qu'il semblait me rendre à travers l'éclat des étoiles, seul, assurément, comme nous le sommes tous, mais avec Thérèse qui serait là peut-être tout à l'heure. Comment avions-nous fait jusqu'à présent pour ne pas savoir? Mais désormais...

Le pavé était sec comme du bois, les portes des maisons que du bout des doigts je frôlais au passage encore tièdes et dans cette ville inconnue, à cette heure-là déserte, je marchais avec l'assurance absolue de ne pas me tromper de chemin. J'étais, soudain, dans un de ces moments privilégiés où l'on se sent invulnérable et pour ainsi dire exempt de la mort, capable d'atteindre à tous les possibles, par la seule force et la plénitude de la vie que l'on porte en soi. Ce n'était pas du tout un sentiment d'exaltation, je savais à quoi m'en tenir, et bien que je fusse dans un instant de bonheur, ce n'était pas, non plus, ce qu'il est convenu d'appeler de la joie, mais bien autre chose de plus difficile à nommer, issu du sentiment retrouvé d'une connaissance originelle, d'une liberté totale ou pour mieux dire d'une autonomie que rien ne pourrait jamais entamer ni personne. J'étais bien moi-même et bien entier. Je me sentais comme au commencement des choses, dans une sorte d'émerveillement tranquille et de puissance, mais aussi de tendresse à l'égard du monde.

J'aperçus Danièle qui venait à ma rencontre. Ce fut elle qui reprit le tutoiement d'autrefois.

— Qu'est-ce qui s'est passé? Dis vite.

Je lui répondis :

— Regarde-moi.

Elle me regarda et dit :

— Bon : c'est clair. Et lui?

— Pire.

— Pas avec des armes, non?

— Tout juste.

Elle ne dit plus rien et nous continuâmes à marcher.

— Où allons-nous?

— Je ne sais pas, dit-elle. Il n'est pas rentré. Est-ce que tu as une idée quelconque?

— Non. Pas du tout. Je ne le connais pas lui-même et je ne connais pas la ville. Je pense qu'il n'est tout de même pas resté sur ce banc où nous nous sommes assis ensuite. Ça s'est passé au jardin.

— Je pensais bien...

Ne sachant ni que faire ni où aller, n'osant rien demander à personne, nous étions bien perplexes. Danièle ne connaissait pas plus que moi la ville. Et ce sandwich dont j'avais tant envie, et que je lui demandais d'aller m'acheter.

— Comment, tu n'as pas dîné?

— Je n'ai pas voulu me montrer dans un tel état.

Se procurer un sandwich était difficile. A cette heure tardive les boutiques étaient fermées. Nous revînmes à l'hôtel où habitait Danièle, et je restai dehors, tandis qu'elle y rentrait pour se procurer un sandwich et s'enquérir de nouveau au sujet du capitaine. Mais le capitaine n'était pas rentré. Nous repartîmes par les rues, moi mangeant avec délices le sandwich rapporté par Danièle.

— Tu sais qu'il a bel et bien failli m'envoyer une balle dans la tête.

Elle poussa un petit cri douloureux, suivi d'un « non », incrédule.

— Si. Il est devenu fou. Il a tiré son revolver et, là, j'étais entièrement à sa merci.

Il y eut un petit temps de silence. Danièle avait ralenti sa marche et je l'entendis soupirer.

— Je n'aurais peut-être pas dû te dire cela? repris-je. Et, en effet, je me disais que ce n'était pas trop bien de ma part, et qu'en rapporant ce fait à Danièle, je manquais de cette noblesse d'âme dont le capitaine, précisément, avait fait preuve, en jetant le revolver loin de lui.

— Peut-être, me répondit Danièle.

Puis, sur le ton de quelqu'un qui achève une méditation : « Comme il a dû être malheureux et comme il doit l'être encore ! » fit-elle. « Mais il n'a pas tiré? »

Elle s'était brusquement tourné vers moi, tendue, angoissée.

— Non. Il a jeté le revolver aussi loin qu'il a pu... Le revolver est tombé dans la vasque.

Nous continuâmes à marcher en silence. Par une espèce de facilité qui ne pouvait guère nous mener à grand-chose, nous avions repris la route du jardin, mais bien entendu, il n'y avait plus personne sur le banc. Mais quoi ! Nous avions tort de nous inquiéter. Ce qui était arrivé était bien simple ! Pas plus que moi, le capitaine n'avait voulu se montrer à quiconque, et surtout pas à Danièle, dans l'état où il se trouvait, et il avait pris gîte ailleurs. Cette hypothèse nous parut à l'un et à l'autre très raisonnable. Nous en éprouvâmes bien du soulagement et nous continuâmes à nous promener — c'était en effet désormais une promenade que nous faisions — et l'on attend sans doute que je rapporte ici les propos que nous échangeâmes et que je dise si le mot demeuré en suspens fut prononcé? Il ne le fut pas. Pourquoi? C'est un point sur lequel il est possible que je revienne.

Pour le moment je n'ai rien d'autre à ajouter à ces lignes sinon pour dire que notre promenade ne fut pas très longue. Danièle avait hâte de retourner auprès de son mari qui, de son côté, s'inquiétait fort au sujet du capitaine. Naturellement, Danièle avait mis Pierre Belesta au courant...

Il importe peu de savoir comment je rentrai à l'hôtel, et si ce fut d'un pas aussi allègre que celui que j'avais eu en le quittant, si la nuit était toujours aussi douce, les étoiles aussi hautes et aussi brillantes dans le ciel d'été. Non, en vérité, même cela n'importe guère. Et il n'importe pas davantage de savoir si je dormis ou non, si mes plaies et mes bosses me laissèrent ou non en repos et quelle fut la couleur de mes rêves : la seule chose qui compte c'est que le lendemain matin, de bonne heure, on trouva, dans une des rues de la ville, le cadavre du capitaine Marny : voilà ce qui compte. Et plût aux dieux que cela n'eut jamais eu à compter, ni pour lui, ni pour moi !

Cette découverte horrible, quelqu'un la fit à l'aube, un de ces hommes tranquilles qui se lèvent de très bonne heure pour se rendre à leur travail, tandis que moi je dormais encore. Le cadavre du capitaine Marny gisait dans le ruisseau d'une rue pas très éloignée de l'hôtel où j'étais. Il n'était

pas mort des blessures que je lui avais faites, on l'avait tué. Il avait la tête bel et bien trouée d'une balle.

En fait, il était plus de 8 heures du matin, et peut-être même 9 heures quand je me réveillai le lendemain, je ne saurais préciser ce point-là, et la première pensée qui me vint en tête ne fut pas pour le capitaine, elle ne fut pas pour Danièle : j'avais alors oublié tout ce qui s'était passé la veille : ma première pensée fut que le courrier était arrivé et mon premier geste pour décrocher le téléphone et m'informer au bureau de l'hôtel si le facteur y avait déposé pour moi quelque chose? Mais Thérèse ne m'avait pas écrit. La réponse fut : rien, le mot le plus triste du monde...

Ce n'était pas possible : elle m'avait écrit sûrement, mais les circonstances, le fait que j'allais sans cesse d'une ville à l'autre, la poussée des troupes alliées vers Paris dont on attendait à tout moment la libération, expliquaient qu'aucune lettre ne me fût parvenue : le courrier n'avait pas suivi, ou mal, je ne l'aurais qu'à Paris où je n'allais pas tarder à rentrer, et pourvu que ce fût avant la dernière bataille !

C'était à Paris que j'apprendrais des nouvelles et que je trouverais Thérèse elle-même. Le bon sens était comme trop souvent dans la patience. C'est une vertu à laquelle depuis longtemps, comme tout le monde, je m'étais exercé et je n'allais pas désespérer quand le but était en vue.

Je m'étais levé, je m'étais regardé dans la glace : mes plaies et bosses étaient plus hideuses que jamais. Je me fis à moi-même l'effet d'un vrai monstre, et je me dis que j'allais avoir là aussi de quoi exercer ma patience. J'en étais là de mes réflexions quand la sonnerie du téléphone retentit. C'était Danièle qui m'appelait. On sait quel affreux message elle avait à me transmettre. Mais qu'on me permette d'interrompre un instant mon récit, je voudrais me recueillir...

Je mentirais si je disais qu'en apprenant la sinistre nouvelle je ne fus pas saisi d'une assez mauvaise inquiétude. Il me fut tout de suite évident que j'aurais certaines explications à fournir, que la police voudrait m'entendre. Cette perspective me remplit d'un immense dégoût ; il faudrait

parler de Danièle : comment supposer seulement qu'il me serait possible de le faire?

Assurément, les choses ne seraient pas faciles, et si je plaignais le mort, comme je puis en toute bonne foi assurer que c'était le cas, si je me perdais, comme on dit, en hypothèses, sur ce qui s'était passé dans la nuit, je pensais aussi aux vivants, et pas seulement à moi-même : à Danièle, qui peut-être aimait le capitaine, à Thérèse, à qui cette fois il deviendrait un peu plus difficile d'expliquer les choses...

Je découvrais que je me tenais moi-même pour « impliqué » puisque je me demandais s'il ne valait pas mieux « prendre les devants » et me rendre sur le champ à la police pour y faire ma déclaration? Ce fut l'attente de Danièle — en me quittant au téléphone elle m'avait dit qu'elle accourait chez moi — et l'idée que nous allions nous demander conseil l'un à l'autre, c'est-à-dire nous concerter, qui me fit prendre soupçon d'un certain danger. Mais c'était si peu raisonnable et peut-être même si lâche !

La manière dont on frappa à la porte me fit sursauter. Il n'était pas du tout dans les habitudes de Danièle d'arriver chez quiconque sans se faire annoncer et je ne m'étais pas attendu à ce qu'elle montât directement jusqu'à ma chambre, j'avais pensé qu'aussitôt arrivée à l'hôtel, elle me ferait téléphoner par la standardiste. Ma surprise fut telle et mon embarras si grand, (ne comptant pas sur une arrivée aussi prompte, je ne m'étais pas encore habillé et j'avais horreur de paraître devant elle vêtu d'un simple pyjama, les cheveux ébouriffés et le visage hideux) que j'hésitai un instant à ouvrir, mais à ma question : « Qui est là? » La réponse fut :

— Belesta.

J'ouvris aussitôt et Pierre Belesta entra.

Ce n'était plus du tout le même homme, et, d'abord, il me parut plus jeune. Après avoir refermé la porte, il me serra brièvement la main en jetant à mon visage un regard dont la prise, la promptitude, me frappèrent et m'intimidèrent en même temps, et il dit :

— Bon. Je vois. C'est assez sérieux, mais secondaire... Pour l'instant, il s'agit d'autre chose : vous savez que Danièle est en train de s'expliquer avec ces messieurs?

— Lesquels?

— La police, bien entendu. Qui voulez-vous? Ils sont venus la trouver comme elle pensait venir ici.

Il n'avait plus du tout la même voix non plus, ni les mêmes manières. En fait, il avait la voix et les manières d'un étudiant, au point qu'il s'assit sur le lit et tira de sa poche une cigarette qu'il alluma. Il m'en offrit une. Je refusai, sous prétexte que je n'avais pas encore déjeuné...

— Mais faites-vous monter à déjeuner... Je comprends très bien, avec un pareil visage... Ah ! les choses vont être difficiles. Attendez, dit-il, en prenant lui-même le téléphonne pour commander le déjeuner. La chose faite, il raccrocha en disant : Ensuite, vous vous habillerez très vite et je vous emmènerai voir quelqu'un : j'ai la voiture.

La voiture dans laquelle le capitaine Marny, Danièle et moi nous avions circulé la veille, sans doute. Je voulus savoir qui était ce quelqu'un qu'il voulait m'emmener voir?

— Un juge.

— Déjà ! m'écriai-je...

— Les choses iront ainsi beaucoup plus vite, me répondit-il. Vous ferez votre déclaration et tout sera fini pour vous aujourd'hui même. Cela vaut mieux que de vous laisser interroger d'abord par la police, à mon avis...

C'était ce qu'il aurait voulu faire pour Danièle, mais la police avait été plus prompte.

— Si vous êtes d'accord, bien entendu, reprit-il.

J'étais d'accord.

Ce qu'il proposait était raisonnable. Ma déclaration faite et les quelques menues affaires qui me restaient encore à régler pour achever ma mission une fois expédiées, je repartirais pour Paris.

On frappa. C'était le garçon. Je fis de mon mieux pour dissimuler mon visage, tandis qu'il apportait le déjeuner, m'occupant très sérieusement à chercher Dieu sait quoi dans le fond de l'armoire. Aussitôt que le garçon fut sorti, Pierre Belesta reprit :

— A ne vous rien cacher, le juge, c'est l'homme au chien...

Et, en disant cela, Pierre Belesta n'eut pas l'air indigné

qu'il avait eu la veille, mais un petit rire sec, d'une gaîté presque méchante, à ce qu'il me sembla.

— Que voulez-vous, reprit-il, nous n'avons pas le choix : c'est lui le juge d'instruction...

— A part l'histoire du chien, quel genre d'homme?

— Marié, des enfants.

— Mais.

— Brave homme. Assiste à la messe le dimanche.

Cette fois le ton de Pierre Belesta était devenu franchement sarcastique, et si je retrouvai dans son regard cette lueur malicieuse qui m'avait tant frappé la veille, il faut bien dire que, dans cette lueur, il y avait aujourd'hui beaucoup de colère, beaucoup de révolte, mais aussi quelque chose d'autre et de plus, issu de l'intelligence, par quoi les feux de la colère et de la révolte retombaient sur eux-mêmes, dans une sorte de mélancolie. « Que de choses il tient en réserve ! » me dis-je, tout en achevant en hâte de déjeuner.

Je commençais à éprouver de la gêne. Décidément, Pierre Belesta jouait trop bien son rôle, il était trop maître de lui, et comme un vieil acteur rompu à toutes les ficelles du métier, il n'était pas question, une fois en scène, qu'il fît le moindre faux pas. Rentré dans les coulisses, c'était sans doute une autre affaire ! Mais pour le moment, quel sang-froid !

Il ne considérait les choses que du point de vue du choix à faire entre elles selon que l'on voulait atteindre tel ou tel but. Il en parlait un peu comme un diplomate ou comme un grand médecin, en faisant avec les mains des gestes délicats et précis, parfois tendres, qui sentaient l'art. Comme il avait les mains fines ! Tandis que je m'habillais, il me donnait des conseils. Oh, pas des conseils directs ! Il ne se fût pas permis une telle grossièreté ! Mais il m'exposait ses vues, me parlait des magistrats : ils constituaient à son avis, une race très dangereuse, et je devrais être très prudent. Il fallait croire, bien sûr à la force de l'innocence et de la vérité, mais pas trop...

— Allons ! dit-il, voyant que j'étais prêt.

Nous sortîmes. Dans l'instant où je me retournais pour fermer la porte de ma chambre, comme il attendait un peu à l'écart sur le palier, je l'entendis soupirer profondément,

comme un homme qui depuis longtemps se contient. Quel effort venait-il donc d'accomplir?

Nous descendîmes rapidement et traversâmes le hall de l'hôtel d'un même pas pressé. Une voiture, en effet la même que la veille, stationnait devant la porte. Pierre Belesta se mit au volant, je montai à côté de lui, et nous partîmes.

En route, nous n'échangeâmes plus le moindre mot. Le trajet fut d'ailleurs très court. Arrivés au palais de justice, on aurait dit qu'on nous attendait. M. le juge d'instruction nous reçut immédiatement. Et c'est alors que je fis la connaissance de monsieur Renaud. Il me fit l'effet de l'homme le plus jovial du monde et j'étais loin de penser qu'un jour je le trouverais pendu dans un bois.

Il faudrait pouvoir conter en même temps ce qui m'advint après la découverte dans le bois de hêtres de M. Renaud-le-pendu et comment, dans cette même prison d'où je venais de m'évader, j'étais entré : par quels chemins étroits, tortueux, fangeux, après avoir pendant combien de temps erré dans le labyrinthe le mieux combiné du monde et soutenu combien de conversations dangereuses, mais il faut en convenir généralement courtoises avec M. Renaud-le-jovial. Mais d'abord, je dois avouer qu'étant tombé dans un grand malheur, à cause d'un cadavre trouvé dans la rue à l'aube, la vue d'un autre cadavre trouvé dans un bois, aussi à l'aube, me fit, comme je l'ai dit, fuir à toutes jambes.

Je pataugeais comme je le pouvais dans la neige, toujours traînant les mauvais souliers que l'on sait, portant les autres sur mon épaule, et ressemblant à un autre Robinson, encore qu'il ne me souvienne pas qu'il soit jamais question de neige dans l'histoire du pauvre naufragé et que, jusqu'au bout, son combat eut pour théâtre une terre toujours ensoleillée. Cela fait une grande différence.

Une autre grande différence venait du fait qu'il n'avait jamais tant rien souhaité que d'être aperçu d'un regard humain, tandis que moi, je ne redoutais rien tant que cela. Il ne faut pas trop attirer l'attention dans certains cas et, par conséquent, mieux vaut porter les habits de tout le monde et n'avoir pas de souliers volés à votre épaule, mieux vaut, dans certain cas, n'avoir pas le visage couvert

de plaies et de bosses, sans parler du fait qu'à cause de ces plaies et de ces bosses, vous n'avez pas pu vous raser...

Oui, je le sais bien, il faudrait pouvoir tout conter en même temps, dire enfin ce que j'aperçus dans le champ de neige, qui je rencontrai et comment se passa cette première entrevue avec M. Renaud, du temps où il était jovial. Quant à ce que j'aperçus, ce fut une fumée.

Je ne voyais pas d'où elle venait, elle était lointaine et, à cause d'un vallonnement, je n'en distinguais pas plus la source qu'en pleine mer on n'aperçoit le bateau qui fume derrière l'horizon. Mais à la couleur de cette fumée, à la façon dont elle s'élevait toute droite, dans le ciel gris, je compris qu'elle ne provenait pas d'un feu de plein air, mais d'un tuyau. Que ce tuyau ne pouvait être que celui d'une cheminée et qu'il fallait donc bien qu'il y eût aussi une maison.

Ceci me rendit de nouveau perplexe et prudent. Je vis là tout près un monticule. J'entrepris d'y grimper, espérant que de là je pourrais aisément découvrir d'où sortait cette inquiétante fumée, mais arrivé en haut, je ne vis guère autre chose, au loin, qu'une manière d'amoncellement informe, long et bas, fait je ne savais de quoi, d'où en effet sortait un tuyau, et du tuyau la fumée,

Il ne pouvait s'agir, me dis-je, que d'une installation de charbonnier, bien que j'eusse toujours cru que les charbonniers vivaient plutôt dans les bois que dans les champs. Je me décidai à m'asseoir au bord du sentier, sur une borne, après que je l'eus débarrassée du chapeau de neige qu'elle portait, et à quitter enfin les souliers du Phoque pour chausser ceux du pendu. Je l'ai dit : ils me convenaient à merveille. En vérité, on les aurait cru faits pour moi, sur mesure. Je souriais de bonheur non sans défi, en achevant d'en nouer les cordons. Il me semblait tenir des bottes de sept lieues et je n'avais plus qu'à trouver la route de Paris ! Comme un soldat qui part pour une longue campagne et qui va tout à l'heure entreprendre une première étape, je me décidai à manger un léger morceau, à faire le compte de mon argent et à fumer une pipe du bon tabac que m'avait donné M. Marcel.

Les godillots du Phoque gisaient devant moi dans la neige, j'aurais pu les abandonner là, mais la prudence reprenant

le dessus, je me ravisai, j'en nouai les cordons de manière à ce qu'ils tinssent ensemble et que je pusse en repartant les jeter sur mon épaule comme j'avais jeté ceux du pendu. Mon intention était de les précipiter dans une rivière ou de les brûler dans le four du charbonnier, si j'en trouvais le moyen.

Allons ! Je le trouverais ! Je trouverais aussi le moyen de changer de vêtements, et puisque j'avais pu me défaire des souliers du Phoque, je me déferais aussi de cet affreux manteau malodorant qui m'enveloppait. Ah ! je me sentais ragaillardi ! Pour tout dire, après la bouchée de pain que je venais de prendre j'eusse bien volontiers avalé une gorgée de vin. Mais quoi ! Avais-je besoin de cela pour me sentir l'esprit ranimé? On a toujours plus de force que de courage, me dis-je, et parfois plus de chance que de bonheur. Les hommes ne sont pas toujours aussi mauvais qu'on le dit et ceux-là mêmes qui par délassement, sont capables de saouler un chien, peuvent aussi finir par vous donner la paire de bons souliers dont vous aviez un si grand besoin. Mais oui, il faut faire confiance !

Et c'était précisément, ce que M. Renaud m'avait reproché de ne pas faire, autrefois, lors de nos premières conversations.

Je ne parle pas ici de la toute première : ce jour-là, bien au contraire, M. Renaud me félicita de lui avoir fait confiance en venant si promptement le trouver. Ah ! les gens hésitaient, en général, ils ne faisaient pas grand-chose pour aider la justice !

« Les gens ont peur ! on nous prend pour des ogres !... »

Avec empressement il s'était levé à notre arrivée, pour venir nous serrer la main puis, tout en parlant, tout en nous priant de nous asseoir, il était allé fermer la fenêtre, étroite et haute, pourvue de grilles solides, qui donnait sur un jardin. La matinée était d'une telle splendeur, la lumière si claire et si belle, et ce qu'on avait pu apercevoir du jardin sous la forme de frondaisons, de fleurs, et de soleil, si éclatant, que le geste scandaleux de fermer la fenêtre sur tant d'innocence avait besoin d'une excuse. M. Renaud en trouva une dans le bruit que menaient les enfants qui venaient jouer dans le jardin.

Il nous fit cette déclaration de l'air le plus gai du monde. Gai : non. M. Renaud n'était pas un homme gai et j'insiste encore une fois pour dire : jovial. Ce jour-là, je n'étais pas du tout intéressé par ses souliers, mais par sa cravate — toute neuve, un cadeau qu'on venait de lui faire, c'était évident, une cravate en laine, vert pomme, du plus mauvais goût. Pour le reste, il portait, si je m'en souviens bien, un banal complet gris de confection, assez fatigué, dans lequel sa petite personne courte et replète devait se trouver fort à l'aise. Pour compléter le portrait, il faut ajouter qu'à l'époque M. Renaud pouvait avoir quarante ans.

Je vis tout de suite que j'avais affaire à une sorte particulière de bon vivant. Dans son visage plein, un peu rouge, ses petits yeux bleus rieurs me frappèrent par leur regard alerte. Un vrai juge d'instruction. Cette petite bouche aux lèvres charnues sur la courte moustache blond roux, ne parlait tant — comme il m'apparut dès les premiers instants — que parce qu'elle savait se taire. Voyons ! M. Renaud n'était pas le premier venu ! Il fumait la pipe : on attendait ce détail. Et, me croira-t-on, si je dis, que dans l'ensemble, il n'était pas très antipathique ?

Après avoir fermé la fenêtre il était revenu — dirai-je : en sautillant ? J'hésite : cela sonnera peut-être un peu faux, et pourtant, la vérité est qu'il y avait pour le moins un air de sautillement dans sa démarche .— Bref il était revenu s'asseoir à son bureau (je ne décris point la pièce : elle était de la dernière banalité : grande, haute, presque carrée, à peu près vide : deux portes, une petite armoire à dossiers, une grande table qui servait de bureau, un poêle à charbon tout rouillé. Malgré le beau temps qu'il faisait dehors, la lumière y était basse comme celle d'une cave).

— Oui, reprit-il, en riant de bon cœur, on nous prend pour des ogres, alors que nous sommes des serviteurs de la vie... Il se corrigea : « Des défenseurs... »

Il avait pris un crayon dont il jouait, le tournant et le retournant entre ses doigts un peu boudinés. Une grosse alliance en or luisait à l'annulaire de sa main gauche. Il baissa un instant la tête, parut réfléchir, le crayon immobile entre ses doigts.

— Cette affaire, commença-t-il avec embarras... et je me sentis tressaillir sur ma chaise et aussitôt je m'en voulus d'avoir tressailli. Cette... pénible affaire ne va pas être facile à éclaircir... Les éléments, jusqu'à présent, sont... ah! fit-il, en rejetant son crayon, tout est bien confus! Et il paraît que c'était un garçon tellement bien, d'une si bonne famille, un patriote si courageux et qui avait devant lui un si bel avenir... Est-ce qu'il n'avait pas l'intention de se rendre aux colonies? fit M. Renaud, en nous interrogeant du regard tour à tour, et Pierre Belesta se leva en répondant :

— Mais oui, c'était un de ses projets.

— Pauvre garçon! répondit M. Renaud, en se levant à son tour, la main déjà tendue pour prendre congé de Pierre Belesta.

Comment avais-je pu supposer une seconde que Pierre Belesta assisterait à notre entretien? Pourtant, je ressentis un très vif chagrin, comme celui que m'eût donné un abandon, en lui serrant la main comme il partait, accompagné jusqu'à la porte par M. Renaud qui échangeait avec lui de banales paroles de politesse sans qu'il fût le moins du monde question de l'affaire...

Il lui montrait toutes les marques de l'attention la plus amicale et du respect auxquels sa personnalité, sa valeur, ses ouvrages, son âge et son rôle auprès des criminels lui donnaient les plus grands droits. C'est ce qu'il me dit d'ailleurs, en revenant vers moi, la porte fermée.

— Quel homme intéressant! Comme je suis heureux d'avoir fait sa connaissance! Il y a longtemps que je le désirais... Bien sûr j'avais lu pas mal de ses articles, mais... Quel homme intelligent! De plus, c'est un... séducteur... Vous ne le connaissiez pas, je crois?

— Non.

— Voilà... Oui. On a intérêt à rencontrer des gens de cette valeur. Ils nous aident à... comprendre. Eh bien! le plus simple est que vous me racontiez (j'attendais qu'il dit : franchement, mais, il dit : tout bonnement) ce qui s'est passé?...

— Je suis venu pour cela, lui répondis-je.

Il s'était de nouveau assis, mais pas à son bureau, tout

près de moi, sur la chaise laissée vide par le départ de Pierre Belesta. Il bourrait une pipe, les jambes croisées, et il avait tout à fait l'allure d'un voyageur à l'auberge, tout récemment débarqué du train, et qui, après un bon repas, se prépare à écouter une histoire intéressante.

— Avant tout, dit-il, je voudrais préciser une chose : vous n'aviez jamais rencontré le capitaine, n'est-ce pas?

— Non.

— Voilà. C'est cela...

Il alluma sa pipe en me donnant la permission d'en faire autant. Je refusai.

— Comme vous voudrez, me répliqua-t-il, d'un air où toute jovialité, un instant, disparut de son visage.

— Les faits sont les suivants, lui dis-je, en faisant sur moi-même un grand effort. Étant hier vers 5 heures en ville j'ai assisté à une scène très pénible : on tondait une vieille femme. Vers la fin de la scène est arrivée une voiture, et...

Mais je ne parvins pas à prononcer le nom de Danièle. Non. C'était odieux ! Ces gens-là n'avaient pas de comptes à me demander ! Et jusqu'à présent je n'avais fait preuve que d'une ignoble faiblesse de caractère en venant trouver de moi-même ce...

— Je... suis au courant, dit-il.

— Ah?

La surprise — et la curiosité — traversèrent ma révolte sans l'éteindre cependant.

— Oui, reprit-il... Des scènes de ce genre sont malheureusement trop fréquentes et je n'ai pas besoin de vous dire que je les réprouve, mais nous sommes... débordés.

— Ah?

— Hélas ! Je comprends que tout cela vous soit très pénible, mais... Enfin quoi, vous vous êtes battus?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce qu'il a été envers moi très grossier. Il me semble que n'importe qui, à ma place...

— D'accord. A propos de la scène de la photo? La grande photo de Hitler?

— Oui.

— Je suis au courant... Nous entendrons quelqu'un là-dessus.

L'homme au chapeau vert, cela ne faisait point de doute. Et alors quoi? Nous serions confrontés?

— Ah oui ! m'écriai-je. Je vois... C'est à cause de ce...

— Hum !

— Bien. Ensuite, nous sommes allés au jardin, et nous nous sommes battus en effet très sérieusement. La preuve : et je lui montrai mon visage.

— D'accord, fit-il. Et vous l'avez quitté là?

— Oui. Sur un banc.

— Il était mal en point?

— Ça... oui...

— A propos, pouvez-vous vous souvenir si le capitaine était armé?

— Il l'était.

— On n'a pas retrouvé sur lui son revolver. Je présume qu'on le lui a volé... et peut-être même est-ce avec ce revolver qu'on l'a tué?...

Il eût été très simple de raconter à M. Renaud ce que je savais au sujet du revolver du capitaine et, cependant, je ne le fis pas. Je revis l'épisode du revolver tiré, brandi, jeté dans la vasque — mais je n'eus aucune envie de raconter cela. Pourquoi? Il est difficile de le dire. Parce que, sans doute, j'avais un certain respect pour la malheureuse victime. Et peut-être aussi par simple mauvaise volonté, par pure nonchalance.

— Nous le retrouverons, dit-il, avec assurance...

Et je continuai à me taire. Il reprit :

— Enfin vous l'avez laissé sur le banc, fort mal en point dites-vous — mais il n'avait pas encore la tête trouée d'une balle. — Quelle horrible chose ! Un jeune homme si parfaitement honorable et si brave ! Enfin, vous ne quittez pas encore la ville?

— Si...

— Ah ! diable !...

— Je rentre à Paris.

— Ah ! diable, j'aurais voulu vous revoir une fois ou deux avant la fin de l'enquête... Est-ce que... Notez que je vous

comprends parfaitement ! Et l'excellent résistant que vous êtes voudrait assister à la libération de Paris, fit-il en reprenant son air jovial. Mais de nouveau, il s'assombrit en disant : Ah ! c'est embêtant ! si vous aviez pu rester deux ou trois jours... Vous êtes en mission? Quelle histoire... Ah ! c'est contrariant... Et la mission est presque terminée, n'est-ce pas?

— Mais... oui.

— Enfin, je sais où vous téléphoner... jusqu'à demain matin, en tout cas? N'est-ce pas?

— Oui, répondis-je.

Il se leva, nous nous quittâmes. C'était fini pour aujourd'hui. Pas plus que moi il n'avait prononcé le nom de Danièle...

Ce serait pour la prochaine fois, puisqu'il y aurait une prochaine fois, ne me l'avait-il pas très clairement signifié? Hé bien non ! Il n'y aurait pas de prochaine fois et je prendrais le train pour Paris le soir même sans demander l'avis de personne. Oui : pourvu qu'en rentrant je trouvasse à l'hôtel une lettre de Thérèse ! Mais sûrement, j'en trouverai une, Thérèse, sûrement, m'aurait écrit.

En sortant du cabinet de M. Renaud, j'entrai dans un profond dédale de galeries comme des galeries de mines forées à mille mètres sous terre, lieux glacés, suintants, peuplés de menaces tranquilles, d'embûches silencieuses et d'application. Oui : c'est bien application que je veux dire, et je fus pris d'une sorte de panique, ne me retrouvant plus dans ce labyrinthe de termites et doutant un instant de jamais plus retrouver la lumière du jour que j'avais pourtant vue si belle. Dans quel piège étais-je tombé? Ce fut un moment presque de désarroi, ou je ne sais par quelle intuition il me sembla prévoir l'inévitable suite des choses, tout en ne voulant pas y croire : c'était trop absurde, trop bête, trop injuste.

Non ! Je partirais le soir même pour Paris et je les enverrais tous promener. Mais il fallait d'abord sortir du palais, reparaître à la lumière avec l'affreux visage que j'avais, et rentrer à l'hôtel, à pied.

A force d'errer dans les couloirs, j'étais enfin parvenu jusqu'à une porte vitrée, qui au bout d'un obscur boyau fai-

sait une tache laiteuse, comme un hublot par temps de brume. Cette porte une fois poussée, je sortis enfin à la lumière comme un rescapé, pour me trouver dans le hall du palais, au pied de l'escalier monumental menant aux salles d'audiences, et notamment à la salle des Assises.

Il y avait grande rumeur dans ce hall. Il était plein d'une foule bruyante et animée, de gendarmes, de patriotes en armes, de curieux, d'inquiets, d'hommes et de femmes allant et venant, se bousculant dans une cohue permanente, tous plus ou moins en attente de quelque chose, en surveillance de quelque chose, épiant l'arrivée de tel collaborateur notoire qu'on conduisait aux chambres d'instruction, saluant au passage tel chef de maquis.

J'entendis prononcer le nom du capitaine Marny. La nouvelle qu'il avait été assassiné dans la nuit venait de se répandre, elle provoquait de grandes rumeurs. Il était question, me semble-t-il, de manifestations et de vengeance. Les quelques propos que je saisis en traversant ce hall, me glacèrent, j'éprouvai une autre forme de la honte, de la peur et de la révolte. — Non ! il n'était pas possible que... Mais les portes du palais étaient grandes ouvertes, c'était tout ce qu'il me fallait.

Je sortis en hâte, me donnant les airs d'un homme extrêmement pressé, afin que nul ne songeât à m'arrêter pour me dire le moindre mot. Avec quel bonheur je redécouvris le jardin et la lumière ! Mais avec quelle tristesse aussi ! C'était comme si j'avais trahi. Il me venait un étrange sentiment, comme celui d'une séparation dans la présence, d'une incrédulité dans l'évidence. Plus vive que jamais, la conscience de la beauté des choses et de leur prix inestimable, me poignait, le sentiment du bonheur qu'elles donnent — et j'en étais séparé, mais pourquoi? J'avais envie de secouer la tête, de me frotter les yeux pour en chasser le voile qui me brouillait la vue.

Décidément, j'étais en péril. Et le jardin sous le soleil de 10 heures, par cette matinée splendide était un paradis terrestre duquel j'étais chassé, duquel, peut-être, je me chassais moi-même, ce même jardin où, la veille, le capitaine Marny et moi nous nous étions battus. En passant près de la vasque

j'éprouvai un nouveau serrement de cœur et un renouveau d'inquiétude, en me disant que j'étais le seul, jusqu'à présent, avec Danièle à savoir que le revolver du capitaine se trouvait au fond et que je ne l'avais pas dit.

Ah ! je voyais hélas que tout ne faisait que commencer, que pendant de longs jours, peut-être, je n'allais plus pouvoir penser à autre chose, imaginer, découvrir autre chose que des choses nouvelles et inquiétantes comme celle-là : que le revolver du capitaine était au fond de la vasque, que j'étais le seul — avec Danièle, soit — mais enfin le seul à le savoir et que je ne l'avais pas dit...

Quel soulagement pour moi et quel bonheur, quand, juste en sortant du jardin j'aperçus la voiture de Pierre Belesta qui venait à ma rencontre. Il arrêta le long du trottoir et je montai aussitôt auprès de lui. Danièle était dans le fond.

Elle paraissait, comme Pierre Belesta d'ailleurs, et comme moi-même, fort préoccupée : quelles hypothèses, quelles inquiétudes avaient suscité en elle la conversation qu'elle venait d'avoir avec les inspecteurs de police?

— Je pars pour Paris ce soir, dis-je, en m'asseyant et en refermant la portière, un peu trop brutalement peut-être.

Le silence qui accueillit cette déclaration me fit comprendre que ni Pierre Belesta, ni Danièle ne croyaient à ce que je venais de dire, qu'ils ne pensaient même pas que cela fût possible et que j'avais parlé comme un enfant vantard. Quoi ! partir pour Paris ne signifiait rien puisque je n'étais pas coupable. Un meurtrier s'enfuit et se cache, il profite des derniers instants de liberté qu'on lui laisse. Mais moi?

Non : rien à faire. Il fallait supporter, attendre, accepter de s'expliquer, consentir à revoir M. Renaud et, le cas échéant, quand j'aurais la lettre de Thérèse, répondre en la priant de venir me rejoindre ou, si cela était impossible, lui expliquer en gros les choses en la priant de prendre patience pendant quelques jours encore.

— Déjà ! fit Danièle, comme nous repartîmes. Regardez : voilà des hommes occupés à vider la vasque !

Je me sentis blêmir et me retournant vers Danièle :

— Comment, m'écriai-je, vous leur avez raconté cela?

Pierre Belesta, qui remettait la voiture en marche, n'en

trouva pas moins le moyen de me jeter un vif regard de surprise — un regard que je n'ai pas oublié : attentif, malicieux, un mauvais regard à vrai dire.

— Oui ! murmura Danièle, il ne fallait pas?

Qu'avais-je à répondre à cela? Pourquoi Danièle n'eût-elle pas dit aux inspecteurs tout ce qu'elle savait sur l'affaire? Et pourquoi, de mon côté, ne pas expliquer mon émotion en disant tout simplement que je n'avais pas mis M. Renaud au courant de ce fait-là?

Je me mis à rire et mon rire sonna faux à mes propres oreilles.

— Aucune importance, m'écriai-je en haussant les épaules. Ah ! et puis... j'en ai déjà assez...

Oui : assez. Dès le commencement, quel dégoût ! Je venais de soupçonner que je pouvais à la fois être trahi et pas cru...

Louis Guilloux.

(A suivre.)

AUTOUR DES
CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE

(Lettres inédites de Rilke et de Gide)

Bien que l'importance des relations entre Rainer Maria Rilke et André Gide et leur correspondance ne soient pas encore connues du public (1), on n'ignore plus que Gide fut le premier à présenter Rilke à la France en publiant, dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er juillet 1911, sa traduction de deux fragments des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Chef-d'œuvre d'équivalence dans l'atmosphère, le coloris et la tonalité, cette version était précédée d'une solide étude, intitulée « Rainer Maria Rilke et son dernier livre *les Cahiers de Malte Laurids Brigge* » et signée Saint-Hubert. L'auteur de l'article (qui faisait du reste certains rapprochements entre Rilke et Gide) était Mme Aline Mayrisch, née Saint-Hubert, Luxembourgeoise de grande culture également versée dans l'allemand et le français ; amie, hôtesse et compagne de voyage de Gide, celui-ci la consultait volontiers sur des questions de littérature et de traductions allemandes. Cette fois encore, frappé par l'étrange beauté des *Cahiers*, Gide l'avait incitée à collaborer à son projet de faire connaître en France l'œuvre du poète allemand.

On se demandera peut-être ce qui avait poussé Gide à s'occuper d'un livre saturé d'apparitions, de présages et de manifestations appartenant à un monde au-delà de la réalité. Depuis longtemps il avait délaissé la métaphysique et l'idéalisme de ses maîtres symbolistes. Dans la même mesure il s'était détourné de la littérature germanique, à l'exception de Nietzsche et de Gœthe. Peut-être, pour expliquer ce nou-

(1) La *Correspondance Rilke-Gide* (1909-1926), introduite, commentée et en partie traduite par Renée Lang, sera publiée prochainement par les Éditions Corréa.

veau rapprochement, pourrait-on alléguer certains thèmes en commun, tels que les motifs du déracinement, de la disponibilité, du dénûment et l'intense communion avec la nature et les choses? Mais ce que les *Nourritures terrestres* proclamaient dans une exaltation joyeuse et sensuelle, dans un cadre rayonnant fait de merveilles visibles et tangibles, Malte le poursuit dans un monde d'outre-tombe, dans l'angoisse et la détresse, dans la hantise de la mort. Non, nous sommes convaincues que ce qui avait attiré Gide tout d'abord fut précisément le caractère étranger de ces *Cahiers*, leur transgression des valeurs latines, leur climat morbide et contagieux de mystère. Lui qui tendait de plus en plus à la sérénité gœthéenne et à la netteté méticuleuse des contours, avait choisi pour sa traduction les passages les plus hallucinatoires — l'épisode de la mort d'Ingeborg et de sa réapparition sépulcrale, celui de la main anonyme sous la table, et enfin celui du moribond dans la crémerie, précédé de la lugubre description des maisons démolies de Paris. Mais sans doute un autre facteur était entré pour beaucoup dans sa décision, un facteur moins littéraire et plus simplement humain : Gide avait fait la connaissance de l'auteur de *Malte* et aussitôt une vive sympathie réciproque s'était manifestée entre eux.

Il est difficile de fixer la date de la première prise de contact. Rilke résidait à Paris depuis 1902, mais ses rapports avec le monde des lettres françaises étaient pour ainsi dire inexistants. D'autre part nous savons qu'il eut connaissance dès 1907 du *Retour de l'enfant prodigue*, paru en traduction allemande dans la *Neue Rundschau*, et qu'il en fut fort impressionné. La première mention de Gide se trouve dans une lettre de janvier 1908 adressée au poète Hugo von Hofmannsthal qui, souvent de passage à Paris, fréquentait à Auteuil une certaine élite franco-allemande à laquelle Gide s'associait volontiers en ces temps. Par ailleurs l'essayiste autrichien Rudolf Kassner, traducteur de *Philoctète*, et Verhaeren, tous deux en rapports avec Gide et Rilke, auraient pu servir d'intermédiaires. En novembre 1909, Rilke offrit au critique danois Georges Brandès *la Porte étroite*, l'accompagnant d'une lettre pleine d'une vibrante admiration. Mais aucune indication ne nous permet d'établir si la rencontre avait déjà eu lieu sur le plan personnel. Lorsque le 6 septembre 1910 la correspondance entre les deux écrivains débute par une lettre de Rilke au sujet des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, qu'il envoie alors à Gide, les relations ne sont pas encore entrées dans la phase d'une intime amitié, mais elles ont indubitablement atteint celle d'une vive attirance, et l'échange semble désormais acquis.

Les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, le plus important et le plus personnel des écrits en prose de Rilke (sa correspondance exceptée) avaient été conçus à Paris même et achevés le 27 janvier 1910. Au cours de la composition de ce livre, Rilke avait revécu toute la détresse de son héros ; en outre, pour le mener à bien selon ses rigoureuses exigences artistiques, ses efforts avaient été tels qu'il resta longtemps après « en convalescence de Malte », tristement « vidé et vide ». En incarnant ses propres souffrances dans un personnage fictif, il avait espéré éprouver — ainsi que Gœthe après les *Leiden des jungen Werthers* et Gide après les *Cahiers d'André Walter* — un sens de libération, d'émancipation ; mais il erra longtemps sans but, sans joie, sans inspiration avant de retrouver, en janvier 1912, dans la solitude maritime du château de Duino, les forces créatrices qui lui accordèrent les premières *Élégies*. Pendant cette sombre période d'inquiète stagnation, la traduction que fit Gide de *Malte* produisit une des rares éclaircies dans l'âme du poète. Nous donnons aujourd'hui cinq lettres inédites — deux de Rilke à Gide, deux de Gide à Rilke et une de Gide à Mme Mayrisch de Saint-Hubert — qui reconstituent l'histoire de cette traduction.

RENÉE LANG.

Rainer Maria Rilke à André Gide.

Au Château de Janowitz
près Selcan, Bohême.
Ce 6 septembre 1910.

Très cher monsieur Gide,

Si je vous envoie mon livre avec quelque retard, ce n'est pas, certes, que je vous ai oublié —, au contraire, je vous compte de cœur parmi ces rares personnes auxquelles je le donne, pour ainsi dire, depuis toujours.

Mécontent de ma santé et surtout de moi, j'ai quitté Paris un peu précipitamment au commencement de juillet, tous les exemplaires du *Malte-Laurids* y sont restés et étant toujours en voyage, je n'ai pas pu me les faire suivre que maintenant.

J'ai trouvé dans le même paquet le petit imprimé sur l'Abbaye de Pontigny et je suis vraiment touché de ce doux

rappel qui me parle amicalement ; — vous voyez comme je suis loin ; il n'y a pas de moyen d'être des vôtres cette année, mais peut-être mes pensées parviendront-elles à se mêler quand même quelquefois à vos beaux entretiens.

Rappelez-moi, je vous prie, très respectueusement auprès de Mme Gide, et croyez-moi en toute sincérité et admiration le vôtre. (1)

R. M. RILKE.

André Gide à Rainer Maria Rilke.

Cuverville
par Criquetot l'Esneval.
(Seine-Inférieure.)
Le 16 octobre 1910.

Cher monsieur Rilke,

Je vis avec vous depuis quinze jours et habite profondément votre livre. Combien je lui suis reconnaissant de m'apprendre à vous mieux connaître, puisque c'est pour vous aimer plus. *Es wundert mich manchmal, wie bereit ich alles Erwartete aufgebe für das Wirkliche, selbst wenn es arg ist* (2). Voici qui me va droit au cœur. Kassner m'écrit que vous êtes souffrant ; et déjà votre bonne lettre du mois dernier m'avait donné quelque inquiétude. Ne pensez-vous pas revenir à Paris cet hiver? Croyez que je le regretterais vivement ; mais si vous y revenez, qu'un mot de vous m'avertisse dès que ne serait plus trop indiscrète ou importune la plus silencieuse des visites de

votre affectueusement attentif
ANDRÉ GIDE.

(1) Nous ne nous sommes pas permis d'apporter la moindre retouche aux textes, même dans le cas de fautes.

(2) « Cela m'étonne parfois combien je suis prêt à renoncer à l'attendu pour le réel, même si celui-ci est douloureux. »

André Gide à Mme Mayrisch de Saint-Hubert.

Le 14 janvier 1911.

Chère madame,

Que je serais heureux de savoir que vous travaillez à cette étude sur Rilke avec courage et, je voudrais : avec amusement et joie ! Par instants je crains de vous importuner en vous en reparlant, et c'est pourquoi depuis une dizaine de jours je remets chaque soir cette lettre ; mais du moins ne puis-je vous laisser ignorer combien, depuis que j'en ai parlé à mes « collègues », nous souhaitons cette étude et d'avance nous en réjouissons.

Et par instants aussi je me dis qu'un mot de moi qui vous marque notre cordiale impatience, vous aiderait peut-être à surmonter fatigue, doutes de soi, dégoût, appréhensions. N'est-ce pas que par ce dernier livre Rilke prend place près de nous? — J'avais parlé d'en traduire certaines pages qu'on eût données en suite de votre article et auxquelles, en lisant votre article, on eût pu se reporter ; je voudrais bien que vous m'indiquiez celles qui vous ont paru les plus significatives et capables d'éclairer le mieux votre étude ; il ne me suffit pas de savoir quelles sont celles que moi je préférerais ; c'est aussi votre goût que je veux savoir — et combien je serais amusé si nous avions choisi les mêmes.

Au revoir, madame et amie. Vous savez ma respectueuse affection bien vigilante.

Votre dévoué

ANDRÉ GIDE (1).

HOTEL DE FLANDRE
BRUGES.

[Fin mai 1911.]

Mon cher Rilke,

Quel plaisir me fait votre lettre ! Savez-vous ce que je fais à Bruges? Je vous traduis (oh ! quelques pages seulement !)

(1) Cette lettre nous a été aimablement communiquée par Mme Andrée Pierre-Viénot, fille de Mme Mayrisch.

avec une amie qui a écrit un article sur vous (pour un des prochains numéros de la *N. R. F.*) et qui est venue de Luxembourg tout exprès pour m'aider dans la mise au point en français de quelques passages qui doivent illustrer son étude.

Je rentre après-demain extrêmement désireux de vous revoir.

Vous avertirai de ma visite un de ces jours très prochains.

Votre

André Gide.

Rainer Maria Rilke à André Gide.

77, rue de Varenne
Paris.
Ce 6 juillet 1911.

J'ai, mon cher Gide, des larmes aux yeux et d'autres dans le cœur en vous écrivant ceci ; c'est il y a une heure à peine que j'ai trouvé la *Nouvelle Revue.* Que vous en dirais-je? Je suis tout ému de cette transposition inspirée qui me rend deux fragments principaux de mon livre, pour ainsi dire, plus définitifs que je ne les ai rêvés : car votre réalisation précise n'est-elle pas une preuve convaincante de leur solide et durable réalité? Je n'avais jamais cru que l'on puisse s'approcher de si près de ma prose un peu reculée, j'admire votre énergie de grand artiste et la tendresse dont elle s'est servie pour attirer dans une nouvelle existence ce qui habitait ces pages farouches ou endolories. Il y a des passages dont je dirais que je les aie intentionnées telles que votre esprit et votre étude les ait formées. Il y en a que je ne voudrais jamais relire que dans votre traduction.

Quant à l'article signé Saint-Hubert, je le trouve beau et vrai, mais ne lisant jamais ce que l'on pense de mes livres, je suis trop nouveau en cette matière pour en prononcer autre chose que ma profonde reconnaissance que je vous prie instamment de diriger vers son adresse.

De troubles et de travaux divers m'ont empêché jusqu'ici de vous dire le plaisir intéressé et intense que j'ai eu à lire

votre *Isabelle*. C'est un petit livre bien portant que l'on dirait exécuté dans un état d'âme très stable et vaguement courageux. J'étais content que vous ne m'ayez pas redemandé l'exemplaire (le second paru) que je suis fier de posséder et dans lequel j'ai puisé ces heures fort enchantées de la première lecture. C'est très curieux que cette chaude absence d'Isabelle qui se fait et se condense dans les premiers chapitres et qui devient si éloquente qu'elle est à peine à remplacer par le personnage lui-même.

J'écris en même temps aux éditeurs de la *Revue* en les engageant de m'envoyer dix exemplaires, car j'en voudrais faire parvenir à plusieurs personnes qui ne peuvent pas me lire en allemand, et c'est grâce à vous, mon cher Gide, que je suis en état maintenant de me présenter à eux glorieusement. Aussi déclinerai-je à jamais tout leur consentement vers vous, car vous vous êtes approprié ces fragments du *Malte Laurids Brigge* par ce travail qui tient également d'Hercule et de Cendrillon.

Tout à vous et merci.

Votre

RILKE.

LA RUBRIQUE DU MOIS

LES ESSAIS

ZOLA

Il y a, pour un esprit raisonnable, quelque chose de mélancolique et d'amer dans ces hommages rendus à date fixe aux grands morts. Dix, vingt, cinquante ans : *ils* attendent leur tour. Entre deux passages posthumes sur la scène, une ombre les prend, heureusement plus apparente que réelle (car il y a le lecteur-fantassin, qui ne suit pas toujours l'intellectuel-général.) On peut, quand la nuit couvre les « pères », proposer à tel éditeur ou à tel journal un livre, un article. Haussement de sourcils. « Pourquoi? il n'est pas *d'actualité.* » L'actualité donc ce n'est pas la convenance profonde d'une œuvre avec un événement ou une époque, mais quelque concordance de calendrier, la plupart du temps — et comment en serait-il autrement? — dépourvue de tout sens. Cela dit, cette concordance du calendrier nous assure que les pouvoirs et les puissances, accomplissant leur fonction, parleront, au moins tous les dix, vingt ou cinquante ans, de quelque *présence,* de quelque *message* ou de quelque *actualité* : après tout, cela est positif. Un peu simple, un peu automatique, mais pas nuisible. Ainsi pour Zola, assez méprisé par quelques nouveau-nés; ce rayon de gloire officielle les aura contraints à le lire, en 1952 — alors qu'ils auraient pu le lire, il y a cinq ou sept ans, et en tirer autant de profit (sans, il est vrai, qu'un peu de sa gloire leur soit alors indirectement renvoyée).

Mais revenons aux choses sérieuses. Puisqu'on s'interroge sur Zola — reconnaissons que l'adroit lanceur de livres qu'il fut aurait été ravi du bruit un peu confus fait autour de son nom — interrogeons, posons des problèmes. Actualité, présence et message : servons-nous des passe-partout. L'examen obligé d'une œuvre et de son créateur, s'il ne vaut pas l'examen nécessaire, où le calendrier n'a rien à voir, n'en est pas moins utile.

Il n'est pas *singulièrement* utile en 1952 : on aura beau se forcer, la date ne *marque* rien, aucune coupure significative, aucune amorce pour la renaissance d'une influence. Il y a, me semble-t-il,

une explication simple à ce fait : Zola n'a pas quitté la scène. Naturellement, l'homme disparu — avec ses compagnons et quelques-uns de ses adversaires — le bruit a décru. Mais la présence? On n'a jamais cessé depuis cinquante ans, de le lire, d'une manière continue, comme on n'a pas cessé en vérité — et un recensement des statistiques le fait voir — de le *considérer :* de le sentir vivant dans une lignée. Que Gide l'ait lu et relu chaque année, que les socialistes et les communistes l'aient honoré, que l'U. R. S. S., et l'Amérique, entre autres pays, n'aient cessé de le traduire, que chaque année ait vu quelque ouvrage critique paraître, ce n'est pas hasard. Zola, qui était de son temps, consciemment et avec ivresse, est d'abord d'une époque : grand écrivain *primaire*, dans le sens *premier*, il ne peut être rayé de l'histoire.

Il a contribué à la naissance d'une certaine conscience moderne du prolétariat et de la démocratie *morale*. Il fut, et demeure, relayé qu'il est par vingt héritiers — qui ont quelquefois été de plus grands artistes que lui — qu'ils se nomment, sans ordre hiérarchique, Sinclair, Dreiser, Farrell, Romains (celui des *Hommes de Bonne volonté* qui, dès 1935, pensait à le mettre dans son héritage), Aragon (celui des *Communistes*, dont nous parlerons ici bientôt), Roger Martin du Gard. Oublions de les citer tous : il y faudrait vingt pages de nuances. Nous le savons bien, en effet : l'*influence*, dans trop de cas, ne peut rien expliquer, ne veut rien dire. Celle de Zola n'a pas toujours été une influence directe, de l'ordre de l'héritage, mais une influence qui composait avec d'autres.

Elle fut et reste celle, double, d'un très grand poète du travail et de Paris, et d'un homme libre.

Passons vite sur l'homme libre : sauf pour ceux qui continuent à penser la vie et l'avenir de leur pays en termes de désespoir — car c'est bien être désespéré que d'escompter la victoire de sa faction par l'anéantissement de la faction opposée, de ne penser l'histoire qu'en termes de revanche — sauf pour ceux qui, après cinquante ans, continuent à voir en Dreyfus (puisque c'est exactement de cela qu'il s'agit) non point d'abord un innocent mais un juif (et qui prétendent pourtant, avec cette haine dans l'esprit, avec ce profond dérèglement comme règle et comme raison, préparer, aussi fermement que leurs ennemis, des lendemains qui chanteront) — sauf pour ceux-là donc, la question est réglée. Il faudrait à nos nouveaux sophistes plus de force qu'ils n'en possèdent pour amener les lecteurs de Zola à le considérer comme un intellectuel « fourvoyé » dans la politique. Il ne s'agit pas, avec Zola et ses campagnes, de politique. Mais de vérité, de justice, d'honneur. Termes que d'aucuns considèrent aujourd'hui il est vrai comme obscènes, toutes les fois qu'ils ne parviennent pas à leur imposer un contenu qui satisfasse leurs rancunes ou leurs petites passions.

Ces bonnes grosses évidences rappelées — c'est un des désagréments de l'époque qu'il soit toujours nécessaire de le faire ; on aimerait mieux raffiner un peu, étant entendu, entre gens honnêtes, que deux et deux font quatre... — on peut penser à Zola comme artiste. Il sera vite entendu que le déchet est certain, dans cette

œuvre de cinquante volumes bâtie en trente ans. On n'a pas très envie de relire *la Faute de l'abbé Mouret*, ni *le Rêve*, ni *Lourdes*, par exemple.

Zola a *trop* écrit, dit-on. Ce n'est pas sûr. Il me semble que ce phénomène de travail et d'invention qu'il était *devait* produire tout ce qu'il a produit pour que, à la fin, les sommets sortent des nuages ; les œuvres fortes et qui risquent de durer, se sont nourries chez lui des pages manquées ; on sait bien, quand on est écrivain, que le meilleur s'élève souvent sur le moins bon, et que le meilleur n'existe que parce que le moins bon a lui aussi d'abord existé. Certains ne publient pas tout et ils ont peut-être raison. Mais nous ne sommes pas assez sots, je suppose, pour moins aimer *Germinal* ou *l'Assommoir* parce que *le Rêve* a été publié. Ce serait commode, mais pas très sérieux. Tant qu'un écrivain est vivant, libre à quelques-uns de considérer sa *carrière*, et de dire qu'il ne la *ménage* pas, etc. L'écrivain mort, oublions cette mentalité étroitement contemporaine des œuvres. Jugeons, si nous en avons envie, mais jugeons sur ce qui demeure.

Ce qui demeure, chez Zola, est grand. Ce sont le début et la fin de *l'Assommoir*, c'est la mort de *Nana*, c'est *Germinal*, c'est même le côté Balzac très corrompu, très décadent de *la Curée*. Et beaucoup d'autres livres ou d'autres morceaux ; les morceaux tenant parfois, par leur force, des livres entiers, comme dans l'*Œuvre*, dans *l'Argent*, dans *la Bête humaine*. De tout cela, du génial, du bon et du moins bon, sort en définitive l'irrésistible fascination sans laquelle il n'est pas de grand romancier, de grand créateur. La fascination qu'exerce Zola est simultanément celle de la matière, de la chair si l'on veut, vue par un peintre, et celle du monde moderne incarné à travers Paris. Ventre de Paris, théâtres de Paris, ouvriers de Paris, filles, financiers, politiciens, c'est le grand bal du XIXe siècle qui rayonne. Romanesque? Dans cent ans on dira aussi d'un Malraux qu'il « était bien romanesque »; on doutera qu'il ait jamais mis les pieds en Chine... Vous voyez où je veux en venir? Zola est poète, et peintre. Il transforme. Pour certains jamais réfutable, et pour d'autres, toujours. Sa déformation, qui est son génie, paraîtra de plus en plus profonde, avec le temps. Lorsque ses romans étaient publiés, on criait parfois au scandale — mais c'était un « on » toujours intéressé. Le même « on » qui dit par exemple à Mauriac que la province n'est pas si noire, à Giono que ses paysans n'existent pas, à tel autre que *des choses comme celles-là n'existent plus aujourd'hui*, etc. Le « on » qui prend et juge l'artiste non comme peintre mais comme photographe. Or Zola, comme Balzac, comme Malraux, comme Mauriac — comme tant d'autres — est peintre, même s'il se veut photographe. Sa réalité, celle de sa toile; passe moins à travers un écran, celui du naturalisme (comme il le disait et le voulait lui-même) qu'elle n'est transformée par son propre regard. Dans son excellent livre *Zola par lui-même* (1), Marc Bernard le marque très justement. Zola écrit comme on peint. Et c'est pourquoi sans doute l'inten-

(1) Éd. du Seuil.

sité de sa vision recouvre, annule la « maladresse » toute relative de son style. Comme chez Balzac...

Le problème n'est pas indifférent : Zola dure sans style, comme Balzac — bien que le style du second soit naturellement « supérieur » à celui du premier — par cette grande force cachée d'athlète qui enserre le monde, de bas en haut, avec passion, ce sombre éclairage naïf et génial, cette violence franche du geste ; cette vocation de vérité sociale, toutes ces qualités simples que l'imprévisible et brutale entrée en scène du génie multiplie, efface dans leurs défauts — pour ne plus laisser, comme toujours lorsqu'il s'agit d'un grand écrivain, qu'un seul ton, une seule note, une seule image indéfinissables, qui pour toujours se confondent, par on ne sait quelle secrète identification, avec l'âme profonde du créateur et avec son destin.

GILBERT SIGAUX.

...ET LE RESTE EST LITTÉRATURE

> « *Un écrivain est un homme qui croit à l'univers parce qu'il peut le recréer en le nommant.* »
>
> ARNOLD DE KERCHOVE.

On se fait et on entretient beaucoup d'idées fausses sur l'écrivain. Je dis : sur l'écrivain, et non : sur le littérateur, ou sur l'homme de lettres. Le premier appartient à une espèce différente — et beaucoup plus rare — que le(s) second(s).

L'homme qui écrit peut le faire pour de multiples raisons : par goût de la gloire, pour passer le temps, pour gagner sa vie, par désir de convaincre ses semblables, pour « délivrer un message », notamment. Ce ne sont pas des raisons très valables. A quoi reconnaît-on l'écrivain-né? A ceci que l'écriture (qu'il ne faut pas non plus confondre avec la littérature, son occasionnel sous-produit) n'est pour lui, *d'abord*, ni un métier, ni un commerce, ni même un art, mais un langage, son langage naturel. Il écrit comme d'autres parlent. Il a besoin d'écrire, comme une femme a besoin d'enfanter ou un arbre de donner son fruit. Il écrirait, fût-il sur une île déserte ou dans une cellule de prison, et assuré de n'en jamais sortir (il y a des exemples). Bref, s'il écrit, ce n'est pour aucune des raisons susmentionnées (goût de la gloire, etc.) mais parce que, tout simplement, *il ne peut pas faire autrement.*

Pris « dans le mouvement » (littéraire), il peut bien publier des romans ou des essais, faire carrière de littérateur ou d'homme de lettres : on sent bien que là n'est pas, pour lui, l'essentiel quand lui-même finirait par le croire (Benjamin Constant attachait beaucoup plus d'importance à son ouvrage sur la religion, que personne ne lit plus, qu'à *Adolphe*, à son *Journal* ou à cette *Cécile* qu'il n'acheva jamais, et probablement oublia après l'avoir

écrite...) Aussi bien, c'est souvent dans ses écrits non conçus, à l'origine, en vue de leur publication — journaux intimes, correspondance, etc. — que, pour l'écrivain-né, l'acte d'écrire trouve son plus sûr accomplissement, sa justification, sa raison d'être les moins contestables.

★

Ici, une parenthèse, en forme de corollaire : d'excellents esprits — Raymond Dumay, Louis Pauwels, ou mon ami Michel Braspart — ont jadis et naguère protesté avec une juste véhémence contre la condition qui est faite à l'écrivain, contre les conditions matérielles dans lesquelles il exerce son métier, ou son art.

Il est vrai qu'elles sont impossibles (je ne parle pas des fabricants de best-selleurs, qui sont tout ce qu'on voudra, sauf des écrivains). La littérature est le dernier des métiers, dans la mesure où elle est un métier. Celui qui le pratique serait en droit d'attendre que, comme tout métier honorable, il lui permît de vivre décemment — ce qui n'est, pratiquement, jamais le cas, s'il ne consent à diverses formes de compromission ou de prostitution.

Mais il faut oser reconnaître qu'il y a là une certaine logique et que, dans la mesure où l'écriture, pour celui qui s'y adonne, n'est pas un métier qu'il a choisi entre beaucoup d'autres, dans la mesure où elle est une vocation, où elle répond pour lui à une véritable nécessité intérieure, c'est-à-dire, encore un coup, dans la mesure où il est un écrivain-né, on ne voit pas pourquoi, au nom de quoi, *ipso facto*, il y trouverait une source de revenus. Je sais que ce point de vue risque d'irriter un peu mes confrères et amis plus haut nommés, qui ont raison, à qui je donne raison, et qui le savent bien. Mais qui savent aussi que, ce qu'ils ont écrit ne leur eût-il jamais « rapporté » un traître liard, ils n'en eussent pas moins écrit la part à leurs yeux essentielle. C'est là une vérité qu'il vaut sans doute mieux taire, qu'il est tout à fait légitime de taire aux éditeurs et au public (lesquels n'ont pas à en connaître), mais une vérité honorable, et même assez flatteuse. Elle ne vaut d'ailleurs que pour un nombre assez restreint d'écrivains (disons : un sur cinq), pas nécessairement les plus glorieux, en tout cas les plus estimables. Fermons la parenthèse. Point à la ligne.



Nous parlions des « journaux », de la correspondance, de toute cette part « intimiste » de la littérature qui, pour beaucoup, en est la part précieuse. Louis Guilloux nous en offre un excellent exemple avec *Absent de Paris* (1), recueil de lettres à un ami, qui ne peut que passionner l'amateur et le curieux de la chose écrite.

Il me semble que les laudateurs de cet attachant petit livre en

(1) Éd. Gallimard.

ont surtout retenu, jusqu'ici, certains « morceaux de bravoure », comme tel portrait de Max Jacob. Pour ma part, j'avoue avoir été particulièrement sensible aux réflexions de Louis Guilloux sur l'écriture elle-même et le travail de l'écrivain, et je ne résiste pas à la tentation d'en citer quelques-unes :

Il y a une part de hasard dans toute création et, par conséquent, comme dans tous les jeux de hasard, l'alternative s'offre toujours de perdre ou de gagner. Or nous ne voudrions jouer qu'à coup sûr. C'est qu'à chaque fois, il nous semble que nous jouons tout [...] Il *(l'écrivain)* ne devrait jamais se mettre dans le cas de se demander ce qu'il va faire, il devrait le savoir et y aller tout droit. Non seulement on perd beaucoup de temps à « chercher » son travail, mais on y gâche ses dispositions. Le travail exige une discipline sévère et au besoin quelque rudesse. Il faut aussi apprendre à barrer sa porte. S'il arrive que malgré tout elle soit forcée, il faut apprendre à se défaire sur-le-champ des fâcheux [...] Plus je vais et plus je deviens sensible au temps perdu, à celui que les autres me font perdre [...] On trouverait facilement cent (autres) exemples de l'amour, du besoin de silence, de la haine du bruit. On commence le bruit? Mais bien souvent à la parole. Avant la parole. Beaucoup d'imbéciles font du bruit même quand ils se taisent. Tout imbécile est un homme orchestre, un homme vacarme.

Et, sur les caprices de l'inspiration, de ce qu'on appelle l'inspiration, et qui n'est en fin de compte qu'un état de grâce — dont Félicien Marceau parlait si justement, ici même, le mois dernier — d'euphorie nerveuse, donné (ou refusé) sans raison apparente :

Au premier rang de ces dangers *(qui menacent l'écrivain)* se place ce que j'appelle pour mon compte la désaffection et le retournement. Soudain on ne croit plus à ce qu'on était en train de faire. Tout se grisaille et s'attiédit en quelques instants comme un ciel qui se recouvre par le plus beau des jours, quand personne ne l'eût cru possible. Tout se dédore et se poussiérise. On ne marche que dans des cendres. Le charme, comme on dit, est rompu. On n'y croit plus. Il n'y a plus rien à faire. Il ne se passe plus rien. La lumière est basse, à peine boréale, et on ne sait jamais combien de temps cela va pouvoir durer. Que s'est-il passé? Rien qu'on sache, rien qu'on puisse nommer. Cela vous est arrivé, et voilà tout. Cela, quoi? La pire des choses, le plus grand malheur qui puisse frapper un homme : la perte de l'illusion. Perte heureusement momentanée. Que si elle devait durer, elle conduirait tout droit à la mort. Le goût de la vérité est peut-être mortel...

Très justement, Louis Guilloux rapproche cette « éclipse » de celles que connaît à certaines heures l'amour humain :

C'est le supplice de ne pouvoir rien dire de ce que l'on sait, une façon de néant à travers lequel il n'est permis que de tâtonner dangereusement. Dans ce monde nocturne, tout ce qui vous plaisait tant se transforme dans le sens du pire. Tout devient plat et médiocre, absurde et même niais. Comment a-t-on pu passer son temps à de pareilles sottises? [...] C'est ce que j'appelle le retournement, la colère contre la chose issue de vous et que vous pensiez aimer le mieux. De telles choses arrivent aussi dans ce qu'on appelle l'amour humain. D'où cela vient-il? Ne le cherchons pas. Il suffit à notre malheur que cela soit, et soit ainsi. C'est de patience qu'il faudra user. Si on sait attendre, si malgré tout on croit encore un peu aux dieux, on peut être sûr que le soleil se lèvera de nouveau.

Et c'est qu'en fait le travail de l'écrivain et l'amour sont choses étrangement semblables (ce pourquoi il arrive si aisément qu'elles entrent en conflit : voir, là-dessus, certaines judicieuses réflexions de Montherlant, ou de Bernard Grasset). Tous deux exigent — je crois — un mélange à la fois stable et subtil de lucidité et de soumission, d'acharnement et de consentement à l'autre (que cet autre soit une femme ou une œuvre), d'esprit critique et de chaud entraînement du cœur. Tous deux sont des créations continues, des conquêtes sans fin — dont nous parle à son tour Georges Navel, dans *Sable et limon* (1), recueil de lettres à Bernard Groethuysen, où l'auteur de *Parcours* raconte, simplement, son histoire, l'histoire de son patient corps-à-corps avec la vie quotidienne.

★

Il y a loin, peut-être, de ces pages d'humble et tranquille sincérité aux brillants exercices intellectuels et critiques auxquels se livre Alfred Fabre-Luce dans son *Journal 1951* (2) — mais pas plus loin, après tout, que des sonates de Mozart à ses concertos. La *matière* est la même. C'est le dialogue, c'est l'échange continus qui se poursuivent entre l'intelligence, la sensibilité de l'homme-qui-écrit et les formes diverses ou successives de la vie qu'il affronte à travers elles — de cette vie et de cet univers auxquels il ne croit que « parce qu'il peut les recréer en les nommant ».

Et le reste est... littérature.

CLAUDE ELSEN.

L'INGÉNU LIBERTAIRE

Romain Rolland a vingt ans quand il commence son *Journal à l'École normale* (3). Cette extrême jeunesse surprend quand on lit ces pages si vivantes où le charme s'allie à la gravité. Qu'on se souvienne de Stendhal et de Gide qui a brûlé ses premiers feuillets. La chance veut que Romain Rolland, pur et neuf devant l'avenir, se confie à nous, et avec bonheur. Sans naïveté, il se méfie de ces notes où l'essentiel manque, où ce qui fait la singularité et l'intimité de son personnage s'échappe. La paresse, le « à quoi bon » ne lui sont pas étrangers et il le sait. Mais il croit à la valeur de ce qu'il vit, à l'amitié, à l'histoire, à lui-même. Cette foi éclaire tout le livre et tout Romain Rolland.

Il est beaucoup question de l'École normale. Les traditions, le cadre, le goût des bavardages et des pétitions, les querelles politiques et religieuses, rien depuis n'a changé. Mais tout a un accent

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Amiot-Dumont.
(3) Éd. Albin Michel.

différent. Détail piquant, en effet, l'École connaissait alors la discipline la plus stricte. L'indiscipline est une conquête tardive. Plus libre, il est vrai, Romain Rolland n'eût peut-être pas écrit ces pages de *Journal*.

Le cloître de la rue d'Ulm n'est qu'un décor agréable, qui s'ouvre de temps en temps sur la vie. André Suarès, Georges Dumas y vivent, et leur camarade Rolland, qui n'est pas timide, écrit à Tolstoï, rencontre Renan, César Franck, Brunetière, se passionne contre le Boulangisme, et pour l'art nouveau.

André Suarès est la figure la plus charmante. Méridional, il a des mots d'esprit, de la fougue, le goût de l'éclat. Il veut être « le grand artiste ». Grâce à Romain Rolland, il découvre Tolstoï, et quand Gide, plus tard, s'étonnera qu'il méconnaisse presque complètement Dostoïevski, il soulignera, sans s'en douter l'influence persistante de Romain Rolland sur son meilleur ami. Georges Dumas, avec les deux futurs écrivains mène le bon combat contre le catholicisme conservateur et autoritaire de certains professeurs comme Ollé-Laprune. De ces discussions mouvementées, ils sortent tous trois souvent battus, mais confiants dans l'avenir. Peut-être l'image la plus émouvante est-elle celle de Mille, cynique, tendre, emporté en quelques semaines par la maladie. Romain Rolland, qui l'a apprécié un peu tardivement, bouleversé par sa mort lui garde une fidélité sentimentale et intellectuelle, qui ne se dément pas si l'on songe que Mille quelque temps avant de disparaître se consacrait au bouddhisme. Il y a dans toute cette jeunesse contemporaine et amie de Romain Rolland un charme et une fraîcheur qu'un seul parmi les grands de l'époque a su conserver : Renan.

Si en effet l'esprit étroit de Brunetière et la suffisance de César Franck ne nous retiennent qu'un moment, Ernest Renan, au contraire, apparaît ici avec toute la puissance de l'intelligence. Déjà quand il reçoit Romain Rolland, il montre à propos du monde slave un singulier don de prophétie — qu'il doit peut-être simplement à une connaissance profonde de la littérature russe — et comme par mégarde donne sa fameuse définition du progrès. « Il en est de la marche de l'humanité, comme de ces chemins en lacets dans les montagnes ; il y a des coudes, des détours ; on semble par instants tourner le dos au but, et, cependant, on s'en approche toujours. » Cet idéalisme devait plaire à l'auteur de *Jean-Christophe*. Mais Renan est inoubliable quand, à l'Académie française, il accueille Claretie : « La grosse tête de Renan, cette énorme caboche, plus volumineuse à elle seule que celles de Camille Doucet et de Mazade réunies, ne bronche pas un moment tant que parle Claretie, pas un mot pas un sourire. Sans doute qu'il n'écoute point. Il digère. » Enfin il parle, il parle à un public qui sourit à des vérités cruelles qu'il ne comprend pas. Après les formules, les idées les plus brillantes, sur le XVIIIe siècle, la Révolution, le Réalisme, et une définition de l'homme de génie qui est le portrait de Renan « une joyeuse profession de foi épicurienne et sceptique, suivant immédiatement la prévision de l'avenir, le plus sombre pour la France. Arrivé à ce point il s'arrête, laisse son discours,

et dit, d'un ton bonhomme : « Après tout, ça n'arrivera peut-être pas. Peut-être qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce que je vous ai dit ...»

L'enthousiasme juvénile de Romain Rolland révèle bien des traits, annonce bien des œuvres de l'écrivain futur.

Une confidence d'abord ne surprend point. Romain Rolland regrette que le hasard et ses parents ne lui aient pas donné les moyens de s'exprimer par la musique. Il est décidé à laisser « sa trace dans la vie », mais avec la nostalgie d'une vocation manquée. Une grande partie de ses loisirs est consacrée aux concerts. Wagnérien, mais aimant Franck et même Rossini, il écrit une de ses plus jolies pages à propos de Rameau : « C'est là ma musique. Si j'aime violemment Wagner, c'est par passion du vrai, ou bien par enivrement sensuel. Mais la musique qui me reflète à moi-même mon âme cachée dans ce qu'elle a de meilleur et de plus pur — c'est ce bonheur calme et mélancolique, cette joie aux yeux humides, ce tendre demi-sourire et ces larmes intérieures que je retrouve dans l'air des *Champs-Élysées* de Glück, dans le *Prélude* de Rameau, dans quelques phrases de Haydn et de Mozart. »

Musicien il aime aussi la peinture, il aime Monet et découvre Ver Meer de Delft. Dans tous les arts il apporte la même passion, le même feu intérieur. L'histoire elle-même devient chez lui un art nouveau, et l'on saisit dans une confidence fugitive un des mystères de la création littéraire. L'histoire doit être passionnée, elle doit être l'histoire des âmes et pour comprendre une âme il faut l'aimer. La sympathie est le chemin de l'intelligence. « Je ne serai jamais aussi loin de la vérité en aimant Catherine de Médicis qu'en la méprisant. Car en l'aimant je me rapproche de son âme. » Ce nouveau visage de l'histoire n'aurait pas de meilleur miroir que le XVIe siècle avec sa « foule d'individualités puissantes, complexes, agissantes. » L'artiste se devine ici sous l'historien, et le théâtre sous l'histoire. Le théâtre du peuple qu'il imagina et où il faisait appel à la participation et à la communion du public restitue aux hommes du passé leurs passions et la passion de la vérité. La qualité, souvent méconnue, de ce théâtre original, est due sans doute à la profondeur et à la sincérité des exigences qu'il satisfait chez Romain Rolland.

Mais l'antiboulangiste normalien, qui vit heure par heure la crise politique de 1889, annonce le vrai Romain Rolland, celui qui plus que tout autre s'est placé « au-dessus de la mêlée ». L'âme de Romain Rolland — il aimait beaucoup ce mot — est trop grande pour être littéraire ou musicienne et non pas avant tout humaine. Tout l'intéresse et les événements publics et politiques autant qu'une symphonie. Romain Rolland veut être total et ce qu'on hésite à appeler son panthéisme par peur de trahir sa pensée se définit surtout dans la vie par le refus des limites, des frontières. La sympathie humaine de Romain Rolland n'est pas abstraite. L'auteur de *Colas Breugnon* sait le prix de la chair et de l'amour et s'il refuse l'idée de solitude ce n'est pas au nom d'un idéalisme naïf. Quand il écrit « le patriotisme est la religion des âmes médiocres », il ajoute : « c'est un devoir imposé par la fatalité doulou-

reuse d'un monde encore barbare. On est contraint de le faire ; il serait stupide de le faire volontiers. » Ainsi l'idéalisme de Romain Rolland est lucide. Il est simplement une exigence : aimer pour comprendre. L'attitude unique de Romain Rolland pendant la guerre de 1914 était déjà prise dès 1889.

A la lecture de ces pages de jeunesse, le jugement cruel d'André Gide s'éclaire et perd de sa sévérité. Oui, Romain Rolland est « un ingénu passionné ». Son art est à l'opposé de l'art de Gide. Il n'est pas l'artiste de la pudeur et de la discrétion. Il a le culte de l'ingénuité et de la passion. Il a le culte de l'amour. Cette ferveur qui tout au long de sa jeunesse le bouleverse, lui emplit les yeux de larmes, le jette dans l'amitié et l'amour, ne le trompe jamais. L'intelligence et le courage sont le prix d'une naïveté volontaire. Jean-Christophe et Colas Breugnon sont bien l'un et l'autre les meilleurs artisans de la vérité. Jean-Christophe doit à la sagesse de Colas Breugnon de vivre selon les forces d'amour qui sont aussi les forces de liberté.

JEAN-BERNARD RAIMOND.

LES ROMANS

DÉLIRES AFRICAINS

Jusqu'où faudra-t-il fuir pour découvrir une littérature que la peur, la colère et le désespoir n'inspirent pas obscurément? Je ne peux plus lire, quant à moi, fût-ce les humoristes les plus badins ou les théoriciens les plus abstraits, sans entendre le bruit sourd que fait l'inquiétude au fond des âmes. Non pas l'inquiétude métaphysique et poétique qui fut si seyante vers 1925, cette élégance de l'esprit qui se jouait si languissamment à la surface d'un univers plus ou moins stable. Pour se livrer à leurs angoisses personnelles, un Proust, un Gide, avaient besoin d'une solide et confortable base sociale ; un salon cossu, et tout autour les dernières sécurités de la pensée bourgeoise, celles qui lui permettaient encore de critiquer en principe ses propres privilèges sans y renoncer en fait. Tout a changé, depuis quinze ans. Dans les ruines de la conscience contemporaine, la disponibilité n'est plus un luxe, mais une souffrance ; et les menaces de l'avenir donnent même aux dilettantes les plus distraits des préoccupations autrement obsédantes que la recherche du temps perdu. Les écrivains d'aujourd'hui ont beau faire : avant même qu'ils aient pris la plume, un tremblement les agite, un murmure les suit. Mais peut-être, pour percevoir nettement ce phénomène, faut-il y être spécialement préparé — ou revenir de très loin.

Peut-être la face du monde antique, à la veille de son écroulement, n'apparut-elle vraiment qu'à l'œil rafraîchi de Lazare. Œil un peu trop lucide. Qui se lève du milieu des morts continue à vivre, pendant quelque temps, dans une société de squelettes animés. Nous sommes ainsi quelques-uns qui, tout au moins et bien malgré nous, voyons battre les cœurs dans les poitrines. Par le temps qui court, ce n'est pas un spectacle très réconfortant, en dépit des grands airs, des petites manières ou des aimables facéties qui l'accompagnent. Puisque ainsi l'Europe et les lettres européennes sont profondément décontenancées, irons-nous chercher dans les lettres africaines un réconfort que nous refuseront, bien entendu, les américaines et les russes? Voici cinq romans nouveaux, dont quatre se passent en Algérie, en Tunisie, en Égypte, et dont le cinquième, méditerranéen, évoque avec persistance des souvenirs de Tripolitaine. Ces témoignages, je ne les ai pas choisis, ni sollicités. Ils sont venus d'eux-mêmes sur ma table. Et voilà que, sans exception, j'y retrouve tous les symptômes de nos maladies morales !

La Grande Maison, de Mohammed Dib (1), est une peinture simple et brutale de la vie arabe dans une petite ville de l'intérieur algérien. Comme par hasard, le récit se situe en 1939. De sorte qu'on a peine à distinguer, parmi les misères et les désordres qui remplissent cette maison parfois apocalyptique, ce qui appartient aux mœurs séculaires et ce qui dérive du malheur des temps. Celui-ci, pour commencer, arrache à celles-là l'attirail de poésie facile et de faux pittoresque auquel même les Tharaud, princes de l'écriture objective, n'ont pu s'empêcher d'avoir recours. J'avais toujours soupçonné l'orientalisme d'être une imposture, jusqu'au jour où, en effet, j'ai pu contourner ce paravent bariolé. Mohammed Dib nous montre des femmes et des enfants qui ont faim. Qu'on en croie ceux qui ont passé par là : il n'y a pas d'occupation plus absorbante. Ni de moins trompeuse : les habitants de Dar Sbitar jouent tous franc jeu. Aïni, ses filles, son fils, ses parents, ses voisins, font partie d'une humanité beaucoup plus véridique et plus naturelle que la nôtre. On leur montre un quignon de pain et ils se jettent dessus : cela est pur. Mais cette simplicité fondamentale s'accorde avec une extrême instabilité des sentiments. Omar et les siens passent de l'accablement à l'enthousiasme, de la fureur à la douceur, avec une rapidité ahurissante, comme les chiens et les chats. De plus, on voit sans cesse affleurer sous leur primitivisme les fondements d'une vieille civilisation méditative et cérémonieuse, qui les fait paraître plus que dépourvus : déchus et décadents. L'auteur de *la Grande Maison* n'invente pas grand-chose, on le sent ; ces images et ces visages sont encore humides des vapeurs de la mémoire. C'est pour cela que les gémissements ou les imprécations d'Aïni, que les ruses éperdues de son fils, émeuvent en nous bien davantage que la compassion littéraire. D'autant que chaque ligne de ce beau livre — où il n'y a que les idées de trop — respire la vita-

(1) Éd. du Seuil.

lité, qui est la noblesse de la chair : ce qu'il y a en elle d'infaillible, d'irréductible.

Par contraste, *l'Embarquement du lundi*, de Jean Pellegri (1), semble singulièrement infirme. Dans l'âme du héros, un séjour en clinique psychiatrique a fait table rase. Pour reprendre contact avec le monde, il erre dans le vieil Alger ; et devant lui la création recommence, la vie s'engrène, la réalité se recompose. C'est une Genèse de la schizophrénie. A la fin, les visions et les obsessions qui, venues de l'existence d'avant, empoisonnaient ou faussaient aux yeux du jeune garçon l'œuvre des Six jours, se relient à la réalité reconstituée et redeviennent des choses vivantes. Alors celui qui dit « je » est sauvé. Dans ce long effort d'éclaircissement intérieur, il y a des crises et des défaites, des expériences et des retraits, des découvertes psychologiques et des effets de mots. Certaines pages nous apportent indirectement l'odeur, la couleur, le relief de la foule algéroise, se reflétant aux flancs d'un être comme une cuisine tout entière se reflète aux flancs d'une carafe. Mais dans l'ensemble le récit m'a paru un peu trop livresque, un peu trop arrangé, pour un tel sujet, dans le développement duquel il n'aurait peut-être fallu que de la matière humaine la plus brute.

Je ferais le même reproche au roman-document de Jean Freustié, *Ne délivrer que sur ordonnance* (2), s'il ne s'agissait d'une œuvre essentiellement accidentelle, enserrée entre deux données arbitraires : la guerre et la drogue. Un jour, à Msallah, un jeune médecin militaire, fatigué, se fait une piqûre calmante. Autour de lui, c'est justement le grand hourvari du débarquement américain ; on ne sait plus qui commande, ce qu'il faut faire. Cela finit, pour le nouveau morphinomane, par des affres et des tortures, qu'interrompt à peine un épisode amoureux auquel le malheureux se dérobe avec affolement. Quand il touche au suicide, tout se dénoue : la jeune femme qu'il aime l'a dénoncé à ses chefs ; on vient le chercher pour une cure de désintoxication.

Ce n'est pas la première fois depuis Baudelaire et Quincey qu'on nous mène à travers les paradis artificiels jusqu'à l'espèce d'abîme vertigineux et mystérieux sur lequel ils débouchent. Le mérite de Jean Freustié, c'est de construire le long de cet itinéraire un peu trop connu et prévu un décor terrestre qui lui ressemble. Au fond, l'amant de Claire, gorgé de poison, ne se montre guère plus absurde, plus méchant, plus dangereux que, dans le même moment, le commun des hommes, ses contemporains et les nôtres. Il y a des époques où il est inutile de prêcher la sagesse ou la santé, et peut-être de les guérir, alors que l'extravagance et l'égarement de l'humanité moyenne se manifestent trop insolemment. Quand on aura délivré de son vice le héros de ce roman faussement cynique, il ne sera plus intoxiqué qu'autant que nous. C'est un progrès insignifiant. Pourtant, à la dernière page, l'homme aux abois jette un coup d'œil sur un

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. La Table Ronde.

« paradis naturel », si l'on peut dire : « *Une petite lampe rouge éclairait mal la chapelle, son autel, ses chandeliers de bronze...* » Tout intimidé, il reste « sur le pas de la porte ». Tel est bien le sentiment qui étreint le spectateur des grands effondrements modernes : il lui semble que, malgré tout, le salut, la paix, la pureté du cœur, ne sont qu'à un pas.

Dans *Cela s'appelle l'aurore* (1), Emmanuel Roblès pose une fois de plus le problème du destin individuel : comment s'accomplir pleinement sans blesser autrui? Valerio est médecin, lui aussi; dans un village de Sardaigne. Sans nul doute, il ne connaîtra jamais l'amour et le bonheur qu'avec Clara ; mais Angela est sa femme. Il ne peut faire autrement que de donner asile à Sandro le meurtrier, qui fut son frère d'armes en Afrique ; mais cacher Sandro, pour Valerio, c'est se rebeller contre l'ordre social et faire le malheur des siens... Tout s'arrange, ou à peu près, parce qu'il faut bien finir. Le dilemme se dissocie de lui-même, l'alternative perd de sa rigueur. La question initiale n'en demeure pas moins posée. On n'y répondra pas par de vaines formules de renoncement, ni par des citations de Nietszche.

Dans ce nouveau livre, l'auteur de *l'Action* déploie les qualités de conteur qu'on lui connaît. Chez lui, la fastidieuse technique néo-réaliste a du moins ses angles arrondis par un parti pris de sensibilité. Et le récit vit sur ses nerfs...

Pareillement l'histoire d'une famille juive d'Alexandrie, que G. M. Dabat entoure des nonchalances et des étrangetés du *Dimanche musulman* (2). Après des va-et-vient sans but, des intrigues sans objet, des colères sans motif, un fils de Jérôme et de Jezebel se suicide, un autre est arrêté, un troisième devient fou. Et le reste de la famille ne tourne pas moins mal ; ceux qui réussissent, réussissent trop bien. On se demande si, selon l'auteur, l'atmosphère dans laquelle ces créatures se convulsent plus qu'elles ne vivent est celle qui leur convient, celle qu'ils se sont eux-mêmes aménagée, ou la corruption, la dissolution de ce milieu naturel. En d'autres termes, pour les héros de G. M. Dabat, le chaos mental né de la guerre est-il une grâce ou un coup de grâce? Cela reste douteux jusqu'au bout.

WALTER ORLANDO.

OU EN EST L'AVENTURE.

On ne lit pas *les Lanceurs de Rails* de Jean Van Dorp (3) sans une certaine nostalgie du passé. Nous sommes en 1913. Cela n'est pas très loin de nous et pourtant nous paraît aussi révolu que le temps du *Dernier des Mohicans* ou de *l'Ile au Trésor*. En cette

(1) Éd. du Seuil.
(2) Éd. La Table Ronde.
(3) Éd. Plon.

heureuse époque, la planète est encore divisée en terres vierges et en terres d'Europe. La Chine offre aux pionniers du chemin de fer son sol à remuer, ses collines à pourfendre, ses populations à séduire. Qui aurait l'idée de songer que la civilisation des mandarins est aussi légitime et respectable que celle de nos industriels? L'indigène et le pays ne font qu'un, dans leur pittoresque saugrenu et leur résistance cauteleuse à la pénétration des Blancs. Disséminés parmi les champs en terrasses, les Chinois n'ont pas plus d'âme que le paysage qui les entoure. On dirait que le climat inspire leurs actes comme il fait pousser les plantes, et les hordes des « seigneurs de guerre » déferlent sur les villages comme les fleuves en crue. De son côté, l'ingénieur européen ne connaît d'autre morale que de satisfaire la Compagnie qui utilise son savoir. L'amour de son métier lui tient lieu d'honneur. La camaraderie de chantier suffit à ses besoins d'amitié. Il cultive le courage comme un trait de caractère et non comme une qualité d'intelligence. Nous voici ramenés aux siècles des héros qui enchantèrent notre enfance : d'un côté l'inertie de la matière et l'incompréhension barbare, de l'autre la foi du civilisé en son activité constructive. Et l'aventure naît du choc de ces deux mondes. Aventure exaltante, d'où l'homme a tiré longtemps le sentiment de sa dignité, mais qu'avec quelque recul on ne peut s'empêcher de voir comme une manifestation d'outrecuidance et une forme de prétention simpliste. Van Dorp est le romancier de talent d'une Europe qui n'a point perdu sa bonne conscience. Il est probable qu'il sacrifie à un genre littéraire qui ne correspondant plus à aucune réalité historique est entré en agonie.

Car où sont aujourd'hui les héros, larges d'épaules et bornés d'esprit, qui dynamitant les montagnes et scandalisant les populations naïves, s'imaginaient rencontrer partout terres et frères à subjuguer? Notre nationalisme européen a fini de nous aveugler. Plusieurs des sociétés que nous avions jusque-là assimilées à des clans animaux sortent de la sauvagerie et s'organisent peu à peu. Au mythe de la séparation des races s'est substitué le mythe de la fraternité humaine. L'homme a envahi l'univers. Un homme qui est notre semblable, que nous n'avons plus le droit d'ignorer, mais que pour autant nous ne pouvons pas encore comprendre ni aimer. L'âge de la contrainte est remplacé par celui d'une difficile collaboration.

A l'inverse de la Chine de Van Dorp, peuplée de coolies indifférenciés et soumis, le Brésil du *Mage du Sertão* (1) grouille de Blancs et de Noirs, de métis et de mulâtres qui, libérés du joug de la colonisation, sont condamnés à chercher dans le désordre et la haine, un mode de vie commune. Il n'y a parmi eux ni maîtres ni apprentis, ni tyrans éclairés ni esclaves indolents, mais ils constituent tous ensemble une gerbe de forces qui s'affrontent, s'additionnent, se détruisent et se faussent les unes les autres. Qui donnera forme à ce pays? En même temps qu'en vertu de principes hérités pêle-mêle de l'Occident l'antiesclavagisme et la démocratie triomphent,

(1) Lucien Marchal. Éd. Plon.

le souvenir de l'Afrique survit dans les chants et les danses, la cruauté indienne dans le brigandage. La géographie du continent, ses étendues chaotiques, ses chaleurs épouvantables, transparaissent dans le fanatisme religieux aussi bien que dans la précipitation maladroite des actes politiques. L'extraordinaire destin, d'ailleurs historique, de la ville de Canudos fait penser à l'un de ces avortons biologiques, dont parle Bergson, qui par milliers ont dû se développer et disparaître avant que la matière et l'élan vital aient atteint leur équilibre dans un organisme enfin viable. Lucien Marchal a su trouver un magnifique sujet, complexe, excitant pour l'esprit, tragique et cocasse à la fois, d'un enseignement très actuel. On songe à ce qu'aurait également pu en faire un amoureux du paradoxe et de l'exotisme comme Cendrars.

Mais revenons aux civilisés. Le réveil des peuples coloniaux leur a été fatal. Privés d'un immense champ d'action, ils sont refoulés sur eux-mêmes, contraints de se combattre mutuellement. Ce n'est pas le Japonais que le colonel Nicholson de Pierre Boulle (1) rencontre sur le chemin de la guerre, mais un de ses compatriotes, affilié à un groupe de sabotage. Un des drames de la guerre d'Espagne, qui après tant d'autres romanciers inspire Julien Segnaire (2), c'est que les adversaires ont peine à s'identifier et que chez les uns comme chez les autres, au hasard des événements, les faux raillés et les déserteurs de demain abondent. Comment reconnaître en son semblable un ennemi? Comment se reconnaître soi-même en situation d'ennemi? Depuis que les sentiments instinctifs, tout au moins chez les peuples âgés, ont fait place aux haines idéologiques, il est de plus en plus difficile de distinguer les camps adverses, d'en choisir un et d'y rester. Le problème n'est plus d'accomplir son devoir, mais de s'en découvrir un au fil de circonstances éternellement changeantes. Ainsi l'action perd son caractère métaphysique de lutte contre l'inhumain pour devenir le casse-tête psychologique d'une lutte contre soi-même. L'aventure ne se déroule plus sur le théâtre de l'univers, mais à l'intérieur de la conscience. Elle ne réclame plus seulement la hardiesse, mais la perspicacité, le contrôle de soi, le courage le moins commun, qui est celui de la clairvoyance et du risque calculé. L'aventurier ne peut plus s'ignorer lui-même et ne pas s'interroger sur ce qu'il fait. Pour incompatible que cela paraisse avec son tempérament, il faut qu'il soit intelligent.

Le pont de la rivière Kwaï rend compte admirablement de la faillite des vertus dites viriles face à cette nouvelle situation. Avec une logique ironique et exaspérante, Pierre Boulle nous prouve que la discipline militaire, le patriotisme traditionnel, l'orgueil de race qui, jusqu'à ces dernières décades, constituaient la force du Blanc ont pris figure aujourd'hui d'entêtement stupide et de dangereuse bêtise. L'expérience du soldat britannique, son don de l'organisation, sa foi en lui-même sont autant de qualités anachroniques qui le mènent à la défaite. L'Européen étouffe

(1) *Le pont de la rivière Kwaï*. Éd. Julliard.
(2) *La Rançon*. Éd. Gallimard.

sous le poids de recettes psychologiques et techniques qui, le faisant agir selon des schémas conformistes, l'engagent dans la voie des pires bévues. Il se meurt d'avoir été trop longtemps homme d'action et d'en avoir codifié la grandeur. Paradoxalement, il ne peut plus imposer aux autres sa civilisation qu'en la haïssant et travaillant à la détruire, comme se passionne à le faire le saboteur Joyce. Il y a en Pierre Boulle un aristocrate de la Nuit du 4 août qui, sur le plan planétaire et non plus national, a reconnu qu'il ne pouvait sauver la classe d'hommes à laquelle il appartient qu'en renonçant à sa supériorité morale et à ses privilèges intellectuels sclérosés pour se refaire un avenir. Il a compris que l'action ne visait pas à conserver, mais à créer.

Cette distinction entre conformistes et improvisateurs se retrouve dans la révolution même, comme nous le montre *la Rançon* de Segnaire. Aussitôt entreprise, l'action tombe sous l'influence de deux types d'hommes différents : d'une part, ceux qui ne songent qu'à consolider les résultats acquis, réglementent la révolte et préparent son succès en lui inventant une tradition ; d'autre part, ceux qui considèrent que la révolution, étant d'abord une rupture avec le passé, ne peut progresser que par un pari sur le futur. Réaux, en qui l'on reconnaît facilement Malraux, est de ces derniers. Tandis que le colonel Nicholson de Boulle ne saurait tirer parti de la fureur destructive de Joyce, que le camarade Ivanov n'éprouve que méfiance à l'égard des sans-partis enrégimentés dans les brigades internationales, il est seul capable, parce que persuadé que l'homme est ce qu'il fait et non ce qu'il est, de transformer le pilote Atrier, anéanti par le traitement horrible que lui ont fait subir des métis ivres au Venezuela, en un combattant sur lequel on peut compter.

Ainsi se précise la silhouette du baladin occidental 1952. Ni pionnier, ni propagandiste d'une civilisation dont il représenterait la puissance expansive et la fatuité, mais dénationalisé et déclassé, l'essentiel de son aventure consiste à s'être désolidarisé de toute forme d'humanisme pour tenter de retrouver, dans le plus grand dénuement intellectuel et moral, sa propre définition. Il est « maître de lui comme de l'univers », si ces mots peuvent traduire le désarroi et l'humilité, redresseur de ce tort immense que l'homme se porte à lui-même en acceptant sans cesse des tâches qui trahissent ses intentions, ridiculisent ou défigurent son visage. Beaucoup plus qu'à Robinson Crusoé ou qu'à Don Quichotte, il ressemble à *l'Idiot*.

★

Lorsqu'on parle de l'aventure humaine, l'on fait une image. R.-M. Albérès (1) a commis l'erreur de prendre cette expression au pied de la lettre. Il pèche à la fois par prétention et modestie. Par prétention, en voulant que son œuvre entière, jusque dans ses moindres péripéties, traduise le destin métaphysique de l'homme. Par modestie, en s'imaginant pouvoir enfermer un si

(1) *Velléda*. Éd. Portulan.

grand sujet dans le récit d'un voyage si banal. Il semble avoir exagérément songé à la signification de son livre en l'écrivant, portant un regard de critique trop averti sur une matière romanesque qui n'existe qu'à peine. Jamais une radiographie ne remplacera la beauté charnelle et secrète d'un corps.

GEORGES PIROUÉ.

JÉROME ET BERNARD

Rien n'est plus conventionnel qu'un roman sur la guerre de 1940, l'exode, l'occupation allemande et les bombardements. On en a beaucoup écrit lorsque le sujet était encore « chaud ». Bons ou mauvais, ils se sont, à l'époque, assez bien vendus. Mais peu à peu on vit les éditeurs et les libraires faire la moue. Et la guerre de 1940 n'apparaît plus qu'épisodiquement dans les romans en plusieurs volumes qui prétendent faire le portrait complet de notre temps. Il peut donc sembler étrange que l'histoire de Maître Jérôme nous soit finalement parvenue après douze ans (1). J'y vois deux raisons : la première, d'ordre purement anecdotique, doit amuser les journalistes : M. Martinez-Pagan est Espagnol et il écrit en français. Mais pas directement. Il traduit en français ce qu'il écrit d'abord en espagnol. On voit que cela ne manque pas de pittoresque. La seconde raison est plus sérieuse : c'est que ce roman, qui a pour thème la drôle de guerre et l'invasion allemande, et qui se termine à l'armistice, n'est pas, comme bien des livres au sujet analogue, un reportage précis et réaliste, une histoire de la France en guerre : c'est une épopée lyrique tout à fait surprenante. Plus qu'une transposition c'est une sorte de re-création poétique qui entraîne le lecteur bien au-delà de ses propres souvenirs.

Le héros de *Songes de Carnaval* s'appelle Maître Jérôme. C'est un gitan, sans père ni mère, qui, ayant parcouru l'Europe dans plusieurs roulottes, atteint un jour les Ardennes en poussant une voiture de rémouleur. La guerre l'y surprend. Il vole une vieille charrette et deux mules malades qu'on lui avait confiées, car il est un peu rebouteux, et prend la route pour échapper à la guerre. Il emmène avec lui ses trois filles adoptives, les confie à un pensionnat de religieuses, recueille dans sa charrette deux Espagnols échappés d'un camp de travail, puis un homme que tout le monde croit mort car il a été enterré vivant par erreur, puis une jeune Polonaise dont les parents ont été torturés et qui s'habille en homme. Et la charrette va cahin-caha jusqu'à Bordeaux, puis jusqu'à la frontière espagnole, se trouve prise dans un bombardement qui libère les fous d'un asile voisin, et termine son périple à Paris au moment où les Allemands s'y installent.

(1) *Songes de Carnaval*, roman de A. M. MARTINEZ-PAGAN, Éd. Calmann-Lévy.

Ce n'est pas par hasard que M. Martinez-Pagan a enfermé dans la charrette de Maître Jérôme des personnages aussi divers. Chacun est un symbole. C'est toute la souffrance d'un monde livré à la barbarie qui sillonne ainsi les routes de France. Ce sont les pauvres, les bons, ceux qui aiment la justice, la liberté, la paix, mais qui sont trop faibles pour lutter contre les puissants. On y parle beaucoup de la guerre d'Espagne. On y rencontre beaucoup de fous, de détraqués, d'ivrognes et de cadavres. On s'y plonge volontiers des couteaux dans le dos. Et ce livre de parti pris, ce livre « à intentions », pourrait très vite tomber dans le conventionnel s'il n'était soutenu par une verve poétique constante qui n'est pas sans rappeler l'éclatant langage de Lorca. Même en français, la langue de M. Martinez-Pagan garde sa couleur espagnole : *D'abord c'était le néant. Puis vint Dieu qui dit : « Je tirerai l'air du néant et je concevrai la bête. Bêtes, croissez! Hommes, multipliez! Hommes et femmes poilus aux yeux ronds et à la main longue. Un œil rond pour que la vie vous pénètre, et une main longue pour voler. Bénis soient les voleurs, les teigneux, les pouilleux et les rustres.* » Ce lyrisme continuel finit par échauffer le lecteur comme un vin fort. Oubliant l'anecdote et les personnages, il n'écoute plus que le langage du romancier. Et non pas le sens de ce langage, mais sa musique. Ce qui est proprement le pouvoir des poètes.

★

Bernard Casmin (1) est à l'opposé de Maître Jérôme. On ne peut imaginer deux personnages plus dissemblables, deux romans plus différents. Ils n'ont en commun qu'une qualité : celle d'être insolites. Le roman d'André Dhôtel s'ouvre sur l'image d'un jeune employé de bureau qui attache une ficelle à un pèse-lettres, pose une orange sur le pèse-lettres et la fait glisser par la fenêtre jusqu'à un petit garçon de six ans qui s'appelle Gaston et qui attend sans rien dire sur le trottoir. Ce simple geste conduira Bernard Casmin à une rivière gelée dans laquelle il disparaîtra après une série d'aventures aussi menues, aussi calmes, aussi dérisoires que celle de l'orange, mais qui dessinent finalement le visage de la Tragédie. Ce qui appartient en propre à André Dhôtel, c'est une sorte de merveilleux poétique, né de mots, de phrases, de gestes si impalpables qu'on se demande d'où ils tiennent leur pouvoir magique. André Dhôtel n'est pas Espagnol. Son imagination poétique ne l'entraîne pas, comme Martinez-Pagan vers les visions d'Apocalypse et le langage de la Bible. Il est au contraire toute retenue, toute pudeur. Il écrit doucement, délicatement, sans qu'un mot sonne plus haut que les autres. Et cela aboutit à des descriptions de cet ordre : *Ce fut bientôt l'automne, le vent et la pluie battaient les routes, mais cela ne déplaisait pas à Bernard. Les feuilles volaient dans les champs déserts. La vendange faite, on voyait très rarement les cultivateurs qui s'occupaient seulement de décharger de petits tas de fumier ici et là dans la plaine. De ce côté,*

(1) *Bernard le paresseux*, roman d'André Dhotel, Éd. Gallimard.

la Doune coule entre des pentes assez douces, et cependant son cours reste toujours rapide parce qu'elle fait peu de méandres. Parfois, dans une anse, on rencontre un pêcheur qui, de loin en loin, accroche une carpe et la ramène à lui, sur l'eau agitée de petites vagues. Ce qui fait le secret de ce style, et du merveilleux qu'il réussit à créer, c'est la précision des détails qui échapperaient à l'œil d'un journaliste en quête de pittoresque mais qu'un poète peut, sans rien y changer, transfigurer par le seul fait de les avoir notés. L'histoire de Bernard Casmin est racontée aux lecteurs suivant le même procédé. Et cette histoire est surprenante. Puisque le héros est un jeune homme on s'attend à le voir pris dans une aventure amoureuse. Et, en effet, il rencontre une jeune fille, Estelle Jarraudet. Mais ce qui naît entre eux, à la même seconde, avec la violence d'un coup de foudre, ce n'est pas l'amour, c'est la haine. Pourquoi? C'est inexplicable. Toutes les raisons que Bernard découvre, un amoureux pourrait les découvrir, par exemple : « Elle a les tempes trop larges... » La haine a exactement le visage de l'amour. On les confond sans peine. Estelle et Bernard ne cessent de penser l'un à l'autre comme deux amoureux. Ils se cherchent, se fuient, s'épient entre les arbres de la forêt, comme deux amoureux. Mais la fatalité veut qu'ils se haïssent. La ville entière pensait à un mariage possible entre eux. Les familles s'y préparaient. Mais c'est la haine qui est née. On peut la reconnaître à ceci : qu'elle entraîne avec elle le mensonge, l'intrigue et le drame. Deux amoureux, c'est très charmant. Cela sourit, cela s'embrasse, cela parle tellement de bonheur que tout le monde en est touché. Deux jeunes gens qui se haïssent c'est, au contraire, terrible. Chacun cherche à nuire à l'autre. Les gens chuchotent, inventent des histoires, ne comprennent pas qu'on puisse se haïr. Et le pauvre Bernard est rejeté par tout le monde, par ses parents, par son patron, par la ville entière. Il essaie de lutter mais en vain. Il s'éloigne, habite la montagne, devient représentant de moulins à café tout en verre, mais jamais il ne quitte définitivement la région. La haine, autant que l'amour, noue deux êtres. Et ces deux êtres finalement vont se retrouver pour mourir ensemble dans la rivière gelée. Leur mort restera aussi mystérieuse que leur vie. *Un trou dans la glace de la rivière et des craquements dans la glace, des craquements comme les éclairs d'un orage?* dit l'un. *Je vous ai dit comme un beau feu d'été,* répond l'autre. Et chacun se demande si tout cela est vrai.

Il est difficile de raconter ce livre subtil car, à vouloir le réduire à une anecdote, on le déforme. Il est tout en détails, et chaque détail occupe dans la construction de l'ensemble une place essentielle. On peut seulement dire qu'il ne ressemble à aucun autre et qu'il faut être bien sévère pour ne pas se laisser prendre à son charme.

Jacques Tournier.

PLAIES ET BOSSES

Dans la marée de livres qui déferle avec octobre, les châtaignes et les feuilles mortes, j'ai pris une dizaine de romans apparemment aussi divers que possible. A travers ces deux mille pages, j'ai connu à peu près tout ce qui peut arriver à un homme : bombardements, naufrages, pluie ou vent, cris, larmes, mal de mer, toux persistante, orages désirés, immortels sanglots, une demi-douzaine de décès par armes diverses, du revolver à la navaja, et, bien entendu, toutes les variétés de la passion — car l'amour qui n'ose pas dire son nom, de plus en plus le clame sur les toits. J'en émerge la tête bruissante, une balle perdue siffle encore à mes oreilles, j'essuie quelques plâtras, quelques baisers et me voici à pied d'œuvre. Il ne me reste plus qu'à en parler.

★

Et tout d'abord, entre ces différents romans, écrits dans le même temps et dans le même pays, y a-t-il quelque point commun, quelques thèmes, quelques lignes de force qui reviennent avec une certaine constance? En fait de trait commun, j'en vois bien un tout de suite, mais sans doute le trouvera-t-on accessoire : je veux parler d'un mépris assez général pour la concordance des temps. Chaque génération voit mourir quelque chose. La nôtre aura vu mourir l'imparfait du subjonctif. En récompense, nous voilà dotés d'un « *on* » qui, parfaitement légitime, devient exaspérant par l'abus qui en est fait. Fernand Denis, entre autres, dans son roman *le Furieux* (1), en use vraiment avec excès.

Bon, je sais ce qu'on va me rétorquer, que le roman est la vie même, qu'il est miroir et qu'à ce titre, il doit refléter non seulement les mœurs, les usages, les façons, les arias des contemporains, mais aussi leur langage. Et on finira bien par me citer Malherbe et ses crocheteurs. Tout cela n'est pas faux. Que le roman ne puisse que s'enrichir à s'ouvrir au langage parlé, à en admettre certaines tournures, à en épouser le rythme, j'y suis tout converti. Mais cela peut se faire sans assassiner la syntaxe. C'est un grand calomnié, au fond, cet imparfait du subjonctif. Bien entendu, je serais le dernier à écrire : « *elle voulait que je l'aimasse.* » Mais, outre qu'il y a toujours moyen de s'en tirer autrement l'imparfait du subjonctif, dans sa forme la plus courante, qui est la troisième personne, n'a généralement rien d'extravagant. Je vois mal en quoi « *elle voulait qu'il l'aimât* » est plus lourd ou plus ridicule que « *elle voulait qu'il l'aime* ». Je ne vois pas davantage en quoi le langage perd de son naturel lorsqu'il remplace de temps en temps ce « *on* » par « *ils* » ou par « *nous* ». Si nos contemporains ont vraiment un langage aussi primitif qu'on le dit,

(1) Éd. Denoël.

ce sont là des nuances dont ils ne s'apercevront même pas. Dès lors pourquoi s'en priver? Pourquoi se priver des agréments du langage? Pourquoi se fermer les anthologies? Nous aurons déjà assez de peine à y entrer.

Dans son roman *Si j'avais voulu* (1), Marcel Haedrich a aussi voulu écrire comme les gens parlent. Mieux, il a voulu faire s'exprimer un de ses personnages en jargon de collégien. Il y arrive avec bonheur par quelques touches disséminées çà et là, par quelques « citations ». Elles suffisent amplement et même, je crois, sont autrement efficaces qu'un jargon qui se serait étendu au livre tout entier. Car, quoi qu'on fasse, le romancier traduit. Le plus modeste, le moins personnel, ce qu'il nous propose, c'est encore une vision, un univers, un langage qui lui sont propres. Une traduction enfin. C'est même sa seule raison d'être. Autant traduire convenablement.

C'est un charmant roman que ce *Si j'avais voulu.* Au sortir de tant de romans-hourvaris où l'auteur ne cesse de faire dresser vos cheveux sur la tête pour ensuite les couper en quatre, voilà un récit où, sans chercher le « sensationnel » ou le « formidable », l'auteur tombe à pieds joints sur quelque chose qui sonne juste. Il y a bien une embardée du côté des amours interdites, mais ici elle a un sens. Le ton reste calme, l'ironie y glisse son filet. Le drame cependant nous touche : c'est celui d'une petite institutrice de province qui, insensiblement, passe de l'état de jeune fille touchante à celui de vieille fille affamée. Au moment où le livre l'abandonne, on sent bien que désormais elle tournera en rond dans le morose petit cafouillis de l'inconduite en province. Le personnage est admirablement vu, avec ses élans, ses émois, ses obsessions, sa bêtise aussi. Car elle est bête. D'une bêtise touchante, d'ailleurs. Je dis ça sans penser à mal : chaque état a sa bêtise. Marcel Haedrich a fort bien vu celle qui est particulière au célibat féminin. Par-dessus le marché, il y a un personnage de petit garçon qui est excellent.

★

En cherchant bien, voici que je trouve un second trait : la violence. Violence des épisodes, d'abord : dans *le Caïd du bord*, de Maurice Lime (2), les personnages se tapent tellement sur la figure qu'on en oublie le dessein du livre. Le voilà enfin, le héros qui pense avec ses mains. Il ne pense même pas autrement. Mais davantage encore, il y a le recours systématique à la solution violente. A part le roman de Marcel Haedrich que je viens de citer, tous ceux que j'ai lus ce mois-ci comportent quelque massacre, collectif ou privé. Du revolver part dans tous les coins. Ça saigne ! La tranche de vie fait du dégât. Partout la mort vient fourrer son point d'orgue. Diable, les romanciers qu'on rencontre n'ont pourtant pas l'air si sanguinaires. Pourquoi cette obsession? Le meurtre serait-il à ce point entré dans nos façons? Un principe funèbre

(1) Éd. Robert Laffont.
(2) Éd. Julliard.

serait-il à la base de nos destins? Notez que je ne critique pas. Rien n'est aussi vain que de quereller un romancier sur le choix de son sujet. Vous voulez raconter une histoire de meurtre? Racontez votre histoire de meurtre. Fils naturel de la tragédie, le roman a besoin de tragique, c'est connu. Et un des traits de notre univers me paraît être l'érosion des sentiments. Dès lors, peu de choses étant encore prises au tragique, (ni l'honneur, ni la gloire et à peine l'amour) il nous faut bien recourir au seul tragique qui reste sérieux : la mort. Émile Danoën et Pierre Gosset nous donnent deux romans de guerre : la mort fait partie du décor. Dans *Voici le soir charmant* (1), Sherban Sidery et Frédéric Grendel nous racontent l'histoire d'un attentat : on ne peut pas espérer que cela se passera sans écorniflures. Donc, je ne critique pas. Je me borne à constater une obsession.

Dans ce recours au meurtre, le plus convaincant me paraît être Fernand Denis, avec son *Furieux*. Le roman est maladroit. Il rebute par la lourdeur de son ton, lourdeur qui pourtant s'accorde avec son personnage et le milieu où il vit. Nous nous trouvons ici devant une de ces âmes obscures, une de ces âmes lourdes que rien, sauf un acte, ne peut soulever, qui ne se libèrent que lorsqu'une catastrophe enfin les projette violemment hors d'eux-mêmes. La catastrophe ici est le meurtre. Il s'inscrit en filigrane dès les premières pages du roman.

J'ai été moins convaincu par le meurtre qui termine *la Plaie et le couteau*, de Guy Le Clec'h (2). Le roman est excellent. Toute la première partie, notamment, la plus importante, est de premier ordre. Un peu lentement mais sûrement, Guy Le Clec'h nous montre un de ces garçons frappés par ce mal mystérieux : l'inaptitude à vivre. Le bonheur est là pourtant. Il suffirait d'un mot, d'un geste, d'un élan. Mais, pour cela, le héros devrait, ne fût-ce qu'un moment, sortir de lui-même. Il reste enfermé dans ce magma dont précisément la conscience aiguë qu'il en a l'empêche d'émerger. Tout cela, Guy Le Clec'h l'a parfaitement vu. Arrive alors le meurtre. Pourquoi? Je ne vois pas bien Par haine? Par jalousie? Mais avec une telle force chez un personnage qui, jusque-là, n'a pas eu un seul geste un peu vif? Ou, comme le héros du *Furieux*, « pour en sortir », à n'importe quel prix? Ou n'y a-t-il ici que la transposition dans l'événement d'un tragique jusque-là strictement intérieur? Il me paraît intéressant, en tout cas, que l'auteur lui-même semble avoir voulu mettre un frein au tragique de ce meurtre en faisant mourir aussi l'être pour qui ce meurtre devait avoir les plus affreuses conséquences : l'amant de la victime.



Si j'ai été beaucoup moins convaincu encore par le meurtre de *Bien sous tous rapports*, de Claude de Fréminville (3), c'est sur-

(1) Éd. Julliard.
(2) Éd. Albin. Michel.
(3) Éd. Gallimard.

tout, je crois, à cause d'une discordance entrè le ton et la chanson. Comme le titre l'indique, l'auteur a voulu nous y parler des petites annonces et plus particulièrement des annonces matrimoniales. Sujet en or, neuf, peu exploité, plein de ressources. Il suffit de parcourir une colonne de ces annonces pour y flairer un univers touffu, ombreux, où la candeur voisine avec la folie et les desseins les plus louches avec la plus amère solitude. Mais les *terræ ignotæ* de la littérature demandent les mêmes précautions que celles de l'atlas : il faut y aller à pas comptés. Ce sujet demandait un roman patient et solide : Claude de Fréminville a fait un roman brillant. Facettes, cabrioles, virtuosités : l'attention se dilue et les personnages y perdent toute présence.

C'est pareil dans *Voici le soir charmant*, de Sherban Sidery et Frédéric Grendel. Imaginons qu'un jour Malraux, fatigué d'écrire, ait cédé un de ses sujets à Cocteau. Voilà à peu près l'impression que laisse ce roman. Ses deux auteurs nous y narrent une conspiration d'émigrés hongrois pour attenter à la vie d'un ministre du nouveau régime.Mais c'est raconté comme un conte de fées. Ces revolvers crachent ils la mort ou des feux de Bengale? On nesait plus.



Une inaptitude à vivre, disais-je à propos du héros de Guy Le Clec'h. Ce mal n'est pas nouveau. La jeunesse romantique était pareille. La nôtre y a ajouté une nuance de mauvaise humeur, d'aigreur, de noirceur, de méchanceté. Là où Werther allait pleurer sous un saule déjà pleureur, nos Werther ricanent et insultent. Là où l'un se torture, les autres font mal. Souvent même, nous l'avons vu, ils tuent. Werther, lui ne tuait que lui-même. Il faut ajouter que, si nous voyons assez souvent nos Werther voler ou tuer, nous les voyons plus rarement subissant les conséquences et moisissant sur la paille humide des geôles. Cela donne la mesure de ce qu'est souvent le meurtre dans le roman : un simple moyen d'en sortir. Ce qui est plus intéressant, c'est tout ce qui précède et cette démarche heurtée, grinçante qui conduit au crime. Grinçante, voilà le terme. S'il me fallait trouver un mot pour résumer l'impression que laissent beaucoup de romans de nos moins que quadragénaires, c'est celui-là que je prendrais : le grincement.

Il y a du grincement dans *le Tréteau de la Méduse*, de Bernard Eschassériaux (1). Au moins l'auteur a-t-il pris soin de le justifier par la misère. Misère matérielle, misère morale, misère physiologique. Voici l'idylle de deux sous-alimentés. Ajoutez-y que l'un est malade et l'autre folle. Ajoutez-y le décor sordide d'une tournée en province, avec de vieux cabots et des chambres d'hôtels moisis. Cette histoire sinistre, Bernard Eschassériaux a su la raconter dans un roman, un peu étiré, plein d'outrances et de mouvement.

(1) Éd. Calmann-Lévy.

★

Avec *Idylle dans un quartier muré*, d'Émile Danoën (1), suite de *Une maison soufflée aux vents* qui valut, l'an dernier, à son auteur le prix Populiste, nous entrons dans le meurtre à la chaîne : voici la guerre. Menacé par les Allemands, un pêcheur du Havre va se cacher dans un quartier évacué. Sa femme vient l'y rejoindre. Après quoi, péripéties variées. Ce décor de quartier abandonné est excellent. Le récit est bien fait. D'où vient qu'il nous reste une réserve? Peut-être parce que, en ne donnant pas à cette Idylle, dans le roman, la place que nous promet son titre, l'auteur est passé à côté de son sujet pour s'occuper trop de la guerre. Et la guerre, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas un bon sujet de roman. Ou plutôt elle ne l'est pas encore. Oh ! je connais la chanson : le romancier est un témoin, un témoin se doit d'être authentique, comment le serait-il mieux qu'en décrivant sur-le-champ les événements dans lesquels il trempe encore? Il serait plus simple de dire qu'on n'aime pas le roman. Or, cette *Idylle*, c'est un roman, dans toute la force du terme. Une Idylle, ce sont les cœurs et les reins. Il s'agit donc ici de la combinaison : guerre-cœur-reins. Ce mélange a-t-il déjà eu le temps de se faire? Joue ici la loi de l'écart romanesque — qu'il serait plus juste d'appeler : la digestion romanesque — cette loi qui fait que, si nous avons tant de romans sur la jeunesse, nous en avons si peu sur la vieillesse, faute de romanciers centenaires. Avons-nous déjà digéré la guerre? En est-elle déjà à son âge du roman? J'en doute. L'autre jour, à propos du roman *Au bon beurre* que vient de publier Jean Dutourd (2), j'entendais reprocher à son auteur d'avoir « décrit si gaiement une époque si sinistre ». Or, qui songerait à reprocher à un romancier d'avoir décrit avec bonne humeur un enterrement ou avec amertume un mariage? Cela montre bien à quel point la guerre est encore en nous prisonnière de toute son *aura* patriotique, politique ou sentimentale.

C'est pourquoi nous suivons plus facilement dans leur ronde *les Chevaux de bois* de Pierre Gosset (3). Car, plus qu'un roman, c'est un grand récit, un reportage romancé. Les passions y sont, mais sommaires. Une Anglaise mariée à un Français n'accepte pas l'armistice et fait de l'espionnage : réaction simple. Elle arrêtée, son mari se fâche et reprend sa mission : réaction simple. Simples, mais suffisantes. La guerre est le temps des passions simples. Ici, c'est l'aventure qui importe. La péripétie. Ce qui compte, c'est que l'aventure aille bon train. Dans *les Chevaux de bois*, elle va bon train. Cela ne va pas sans une part de conventionnel. Mais le conventionnel, on l'oublie trop, ça arrive aussi. Et le conventionnel ne devient même conventionnel qu'à force d'arriver.

FÉLICIEN MARCEAU.

(1) Éd. Julliard.
(2) Éd. Gallimard.
(3) Éd. Julliard.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

BARRÈS, LAFORGUE, STENDHAL, MÉRIMÉE.

Un chef-d'œuvre de l'érudition littéraire a paru, c'est l'énorme volume de Mlle Ida-Marie Frandon intitulé *l'Orient de Maurice Barrès* (1). « Étude de Genèse », sous-intitule-t-elle. Genèse d'une préoccupation qui se fit jour dans la pensée de Barrès tout jeune, puis y engendra des conceptions successives animées de sentiments variés et qu'il a exprimées avec une extraordinaire diversité.

Cette préoccupation de l'Orient n'a jamais quitté l'esprit de Barrès, elle s'y est au contraire fortifiée sans cesse en se mêlant à sa vie intime et à sa vie active. Elle a pris dans son œuvre des formes d'abord et longtemps « détachées et partielles », avant d'aboutir aux « réalisations synthétiques » qui ont couronné sa carrière et que personne n'ignore. Mais on savait mal par quels longs « cheminements », par quels « détours », par quelles « sautes » l'obsession orientale s'était fait sa place et avait donné ses fruits chez un écrivain que tant de faux lettrés dont la politique a fait des coquebins réduisent à un traditionaliste d'image d'Épinal.

Par « Orient », n'entendons ni une carte géographique, ni un album pittoresque, ni une anthologie de poésie, de philosophie et de religion, mais une construction proprement barrésienne, une imagination humaine du divin et de l'universel, une « interprétation parfois arbitraire d'incessantes et multiples lectures et de rares et tardives visions directes ». Bref, il s'agit d'un « Orient de méditation et de rêve », et c'est pourquoi il s'étend « de l'Espagne musulmane à la Chine en passant par l'Italie, la Grèce, l'Égypte, l'Asie antérieure et surtout la Perse, mais aussi du côté des Indes occidentales jusqu'au Pérou ». On devine l'envergure des thèmes, le sujet est immense.

Or Mlle Frandon l'a traité avec une envergure égale, son grand livre va de vues synthétiques qui comblent l'esprit à une minutie d'analyse qui ne cesse d'irriter et d'apaiser la curiosité, entretenant une perpétuelle vibration de découverte. J'ai parlé d'érudition, mais nous avons affaire en même temps à une pensée, à une sensibilité, à des moyens d'écrivain-né. Je ne sais comment dire mon admiration.

Elle ne bute par moments que sur un excès d'analyse qui risque de noyer les ensembles. Mais ce dernier mot à peine écrit, je me

(1) Éd. Droz (à Genève) et éd. Giard (à Lille).

sens tout près de le regretter. Que Mlle Frandon ne m'accuse pas d'avoir mal compris son dessein : il est trop clair. Je maintiens ma critique, mais je sais bien que Barrès ne présente aucune continuité logique, aucun enchaînement. Il a glané, connu de brusques ivresses, fait des rencontres. Mlle Frandon a voulu suivre et nous faire suivre la durée intime de l'homme et de l'artiste.

Si ce n'était folie d'essayer ici de l'accompagner, nous entrerions dans la pension de famille de Mme Chodzko, qui fut celle des *Déracinés* et où Barrès trouva une initiation à la Perse. Mais surtout nous suivrions dans la pensée de l'écrivain, dans ses œuvres, dans ses notes, les marques d'une importance considérable, insoupçonnée, inouïe, prise par la comtesse de Noailles. Car elle fut l'Orientale, Barrès obtint qu'elle se reconnût pour l'Orientale. L'Orientale l'enivra d'un enchantement qui lui fit retrouver une confiance perdue, renverser ses positions et entreprendre une seconde existence ; elle le réconcilia avec lui-même et ouvrit pour lui une période féconde en œuvres ou en esquisses teintées d'Orient. L'Orient le menait à sa perte et il le redoutait (pessimisme, nihilisme) ; soudain le voilà sauvé, parce qu' « une jeune femme, parée de tous les dons, une Orientale, ou qu'il voit telle, est apparue sur sa route : entre elle et Barrès, entre ces deux poètes, « c'est alors le plus rare, le plus émouvant des dialogues », et même « un travail commun, une réflexion commune ». Sur ce thème, Mlle Frandon écrit les plus beaux et significatifs chapitres du roman vécu.

Il faudrait évoquer encore, en suivant ce livre copieux, Barrès voyageur, Barrès philosophe et mystique, Barrès inlassable liseur (pure légende, le dédain de Barrès pour tout travail de culture), Barrès en Espagne et à Venise, Barrès chez les poètes, Barrès sur la terre d'Asie, sur les bords de l'Euphrate, dans les jardins de l'Oronte et confrontant Orient et Occident, enfin un Barrès inconnu, vaste et puissant, celui que faisaient entrevoir les *Cahiers*... j'interromps ma phrase, j'aurais à la jeter sur trop de pistes ! Le livre d'Ida-Marie Frandon, savant, neuf, attrayant, est un monde. Équipez-vous pour l'explorer.

Le poète des *Complaintes* et de *l'Imitation de Notre-Dame la Lune* va-t-il ressusciter à l'appel de Mme Marie-Jeanne Durry? On en serait ravi, car il y a dans cette poésie pas mal de contrepoison : excusez-moi de penser que nous sommes empoisonnés !

Et certes le savant auteur de ce récent *Jules Laforgue* paru dans la collection des *Poètes d'aujourd'hui* (1) aura fait tout le possible. J'ai lu toute l'anthologie, les notes ; j'ai dévoré l'illustration et ses légendes ; j'ai dégusté les cent soixante pages du texte biographique, analytique et critique. C'est un des plus denses qu'on puisse lire, mais en même temps fort plaisant.

Je reviens de ces réjouissances plein de remords. Comment peut-on aimer un poète sans essayer de tout savoir sur lui? Nous

(1) Éd. Seghers.

ne savions pas de Laforgue tout ce que sait Mme Durry, non pas tant de sa vie ou de son œuvre que des rapports entre elles, rapports d'accord, de parallélisme ou de contraste. Voilà un vrai roman de la création littéraire ; la romancière est entrée dans son sujet comme dans un bain de psychologie et je vous assure qu'elle s'ébroue. Quelle gymnastique ! Nous en sommes arrosés, mais on rit, car il y a là malice et astuce.

Bien de l'attention aussi, de la tendresse, de la pitié (plus peut-être que de la sympathie profonde). Mme Durry s'est livrée à une enquête qui va loin, jusqu'à l'indiscrétion. Il le fallait, et son sexe l'a servie plutôt que gênée, bien qu'à parler de la complexion amoureuse de Laforgue on ait à traverser un moment délicat. Elle l'a traversé, relevant d'un doigt sa jupe, et la voilà sur l'autre bord très à l'aise, souriante. L'amour, la mort : clefs, comme elle dit, du palais laforguien. La mort en fut l'essentielle réalité. « Du poème, dans *le Sanglot de la Terre*, où l'organiste de Nice unit au *Miserere* pour une morte un *Requiem* pour la *Mort de la Terre*, jusqu'aux méditations d'Hamlet dans les *Moralités légendaires* et aux deux mots sur quoi se ferment les *Derniers vers*, « nous mourrons », derrière tout est cette conscience tragique de la mort, sa mort, celle des autres, la mort du monde. » Les amours... Sur ce chapitre, une découverte : une Mme Mültzer, femme auteur aux divers pseudonymes et que Mme Durry a eu du mal à capter tout entière (curieuse femme, après tout) sur ses fiches, occupa deux ans la rêverie du poète. L'aventure tourna court. Lisez-la du début à la fin (une fin qui en est restée au commencement). Elle n'éclaire pas mal le héros.

Mme Durry nous dit avoir voulu saisir en tout Laforgue « l'insaisissable ». Mais il ne me semble pas qu'il y en ait jamais eu. Y en aurait-il eu, soyez sûrs que Mme Durry l'aurait saisi. Rien ne lui résiste ou ne lui échappe chaque fois qu'elle apparie analyse et synthèse, ce qui assure son triomphe de critique.

Elle recommande curieusement cette phrase de Laforgue : « Quand j'accepte un tempérament d'enthousiasme, c'est que ce tempérament est uniquement original, il faut l'accepter en bloc, sans réserves. » Phrase pleine de générosité, écrit-elle, « et qui devrait être la devise de tout critique. » Ah, non ! c'est sous les blocs sans réserves qu'on étouffe et périt... Heureusement Mme Durry se dément. Personne n'est plus subtil qu'elle lorsqu'il s'agit de discriminer, personne même n'est plus courageux.

Sur une certaine question je ne l'entends pas répondre, mais peut-être me la suis-je posée à tort. A supposer que j'aie raison de penser que Laforgue est le type privilégié des talents prodigieux qui restent tout de même vides de génie, je me demande en quoi exactement, pourquoi? et alors comment s'expliquer l'admiration complice qu'il obtient? et sa merveilleuse influence, malgré la défaveur de ce temps-ci? Je comptais sur la familière d'auteurs aussi inégaux que Chateaubriand, Stendhal et Flaubert pour m'assister dans mon interrogation. Celle-ci est-elle saugrenue? Je le veux bien.

Laforgue fut essentiellement un chercheur, sa nouvelle mar-

raine me l'accorderait. Chercheur entêté, belle fonction, pleine de périls, dont ce poète s'est tiré beaucoup plus souvent que bien d'autres. Quant à la marraine, on est heureux de s'entendre avec elle sur tant de problèmes de poésie et de versification qu'elle soulève comme pour le plaisir de leur donner des solutions élégantes. Elle ne donne prise à la chicane qu'au sujet de Bourget, qu'elle traite de haut. J'ai l'impression que là, comme on dit, elle n'y a pas été voir. Quelqu'un qui signe André Lebois une piquante chronique de poésie dans *Quo Vadis*, l'en a très justement reprise... Mais il s'agit de Laforgue. Ce livre, tout bref qu'il est, fait une somme. André Lebois, cherchant de quel nom désigner un tel livre, remarque que le nom d' « essai » paraît timide et ajoute : « pourquoi le mot de « réussite » et celui de « patience » sont-ils réservés aux jeux de cartes? » Je voterais pour « patience », si ce jeu s'accommodait d'entrain, d'allègre vivacité, de brio, et enfin s'il éliminait le hasard.

Remontons le cours du temps. Voici deux amis qui vont se retrouver aux étalages des libraires : Stendhal et Mérimée. On se rappelle *l'Œuvre de Stendhal* où Henri Martineau faisait l'histoire de ses livres et de sa pensée : dans *le Cœur de Stendhal*, il fait l'histoire de sa vie et de ses sentiments (1). Ce n'est d'ailleurs pas de Mérimée ami de Stendhal que s'occupe Maurice Parturier, c'est de Mérimée ami d'Ivan Tourguéniev : il rassemble quatre-vingt-six lettres de Mérimée au romancier russe dans *Une amitié littéraire* (2).

Martineau, Parturier, qui parlerait de Stendhal et de Mérimée sans penser à eux? Ils donnent parfois l'impression de les remettre au monde. Au fait, il est bien agréable de pouvoir se dire que le mériméiste est assez stendhalien et le stendhaliste assez mériméen. Toutefois il y eut un romantisme chez Stendhal, il n'y en a guère chez Mérimée. Le cœur n'étouffait pas ce dernier, mais il avait plus d'esprit. Le talent a toujours plus d'esprit que le génie. Aussi Mérimée est-il un piquant épistolier et le plus vivant annaliste du Second Empire. Lisez ces lettres presque toutes inédites, elles évoquent une époque, et Maurice Parturier les présente avec une brièveté qui est déjà de l'esprit ; ses notes nombreuses et impeccables achèvent le tableau.

Quant au livre important, capital, d'Henri Martineau, l'analyser serait le recopier ; je signale seulement qu'il met le point final à la réhabilitation de Beyle comme homme sensible, tendre. Martineau est poète, ce qui grandit son mérite de se montrer si précis, si minutieux, si appliqué à résoudre toutes les nombreuses énigmes dont Stendhal s'était confectionné un masque. Voilà le masque tombé et Martineau triomphant.

HENRI CLOUARD.

(1) Les deux volumes chez Albin Michel.
(2) Éd. Hachette.

ÉRUDITION

RETOUR A LA CLARTÉ DU MOYEN AGE

On se souvient de la fameuse querelle qui opposa l'humaniste allemand Ulrich von Hutten aux maîtres scolastiques, tant séculiers que réguliers, qu'il se plaisait à désigner du sobriquet modérément péjoratif d'*hommes obscurs.*

Il leur reprochait surtout de manquer d'objectivité scientifique. Il les raillait d'être entêtés de science et de mystique chrétiennes au point de discerner dans les gnoses et dans les fables de tous les temps des propos dont ils se plaisaient à mettre en lumière les analogies avec les thèses qu'ils défendaient eux-mêmes au cours d'actes solennels.

De fait, fiers d'une espèce de virtuosité grave qui engageait jadis les gens dits éclairés à sourire, ils s'appliquaient à démontrer que les sages païens, dociles à l'on ne sait quelle révélation naturelle, usaient d'emblèmes pareils à ceux que les docteurs évangéliques, qui leur succédèrent, surent charger de puissance et d'autorité.

Là où Ulrich de Hutten découvrait jadis la preuve d'une paresseuse démence, les psychanalystes d'aujourd'hui aperçoivent les prémisses d'une méthode qu'ils réputent valable. Ils se baignent, en pleine conscience, dans ce que l'on nomme avec un excès de pompe *la Grande Clarté du moyen âge.*

Tandis que la tombe stérile de Hutten s'étale sans ampleur dans l'île de Ufnau, à l'une des extrémités du lac de Zurich, le professeur Jung, à l'autre extrémité, glorifie par son enseignement les aphorismes, et les maximes de ceux que Hutten a vilipendés : revanche intellectuelle, capable de frapper d'admiration tout esprit réfléchi.

Disciples et compères de Jung l'imitent à l'envi. Mais savent-ils qu'ils s'appliquent tous, qui plus, qui moins, à parer d'un nouveau lustre un genre littéraire et spirituel fort apprécié au XVe siècle : *la moralisation?*

Moraliser un texte consistait alors à en dégager avec une astucieuse dextérité la symbolique latente, de façon qu'on en puisse approuver certaines doctrines modernes.

Or que font les plus brillants parmi les psychanalystes contemporains que nous étonner de moralisations éblouissantes? Ils moralisent tout : les objets les plus humbles et les plus éminentes créatures. Les héros exercent sur leur âme experte une sorte de

fascination. Depuis de longues années, avec un art aussi délié que celui des alchimistes qui suivent le sillage du navire Argo, ils essaient de moraliser les légendes épiques. Ils viennent d'y parvenir enfin.

Le Dr *Roger Godel*, patronné par l'ingénieur et savant *Mircea Eliade*, suit une voie de pensée singulière. Il noue un commerce de familiarité érudite avec certains sages de l'Inde qui, par des purifications progressives, en arrivent à siéger au centre d'une conscience axiale où, affranchis du temps et de l'espace, ils participent, ici et maintenant, d'une sorte d'immortalité cosmique. De ses longs et minutieux entretiens, qu'il enrichit de mille observations ou reminiscences personnelles, Roger Godel tire un recueil d'*Essais sur l'expérience libératrice* (1) qui mérite une active attention.

Ce qui nous y frappe, c'est d'y trouver à chaque page une apologie du héros. Pour nous libérer de l'étendue, de la durée, du nombre, point n'est besoin que nous cinglions vers l'Asie : il suffit que, nous identifiant mystérieusement avec les chevaliers du Graal, nous en entreprenions la quête ou que, sous le masque de Dionysos-Zagreus, nous nous abîmions dans les Enfers, ou que, purement épris d'une damoiselle élue, nous sachions convertir à temps notre service courtois *(Frauendienst)* en service de l'âme *(Seelendienst)* nous déguisant en acteurs assistés et solitaires d'un *psychodrame* mythique.

Nous déterminerons avec agrément en méditant les légendes épiques de tous les âges le psychodrame qui convient le mieux à notre nature intime. Dans ce travail nous aidera Charles Baudouin, dont *le Triomphe du héros* (2) est un véritable manuel d'*Expérience héroïsante.*

Il y montre comment dans toutes les épopées, dont se délecte le chœur des humains nostalgiques, paraît toujours le même héros solaire qui, luttant contre son double draconien, arrive à délivrer l'Ame d'une captivité noire et nauséeuse : les aventures qu'il court peuvent différer et proposer ainsi à chaque catégorie de chercheurs un modèle particulier, le terme final en est toujours le même : un salut immanent, une éternité temporelle.

Signalons que, comme tous les psychanalystes, Charles Baudouin a le sens de l'éon baroque, qu'il moralise à merveille et *la Jérusalem délivrée*, et *le Paradis perdu*, et *la Messiade*. On souhaiterait qu'il exerce désormais sa finesse sur les tableaux ou gravures que ces poèmes splendides (au sens fort de ce mot) ont inspirés. Il excellerait, sans aucun doute, à transformer le *Roger et Angélique* d'Ingres par exemple en image rectrice d'un psychodrame où plusieurs pourraient trouver l'instrument d'une sérénité triomphale.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Plon.

L'HISTOIRE

LES ORIGINES DE LA FRANCE « RÉACTIONNAIRE »

En histoire très contemporaine, les événements sont connus dans leurs détails précis, mais les caractères spécifiques du milieu restent flous et gris, le fonds humain demeure obscur. On connaît les faits, on ignore les hommes. L'histoire s'arrête avant ce trop proche passé : il se confond dans notre Présent, et nous y puisons les arguments politiques du moment. A vrai dire, le hiatus de 1940-45 a détaché du Présent vécu une période qui, jusqu'alors, ne s'en distinguait pas. La rupture brutale l'a fait basculer dans l'Histoire. Alors, à cette nouvelle distance, nous avons pu évaluer notre ignorance de ce temps, malgré une familiarité trompeuse avec la continuité chronologique des faits.

Ce recul prescrit les essais d'histoire de la IIIe République écrits avant 1945, avant que cette période de temps ait été *historisée* par l'effondrement de ses institutions et de ses valeurs. Cette remarque suffirait à légitimer une histoire générale de la IIIe République, comme celle de M. Chastenet (1).

L'heure est venue de poser des problèmes qui n'avaient pas encore été soupçonnés. Mais la richesse de l'information sur les faits, la pauvreté des documents sur le milieu humain, imposaient, à mon sens, une méthode différente de celle choisie par M. Chastenet, dans le premier volume paru : il suit le fil chronologique des événements, rejetant *in fine* un tableau descriptif de la société. Les événements, qu'on connaît déjà, dissimulent plutôt les structures, qu'on ignore. Malgré le soutien constant des commentaires et des analyses, la narration a le défaut de trop fractionner des mouvements dont l'amplitude dépasse la durée des découpages politiques, elle situe en retrait du récit les problèmes les plus attachants : l'origine des familles spirituelles et politiques qui relaient alors celles du début du siècle, la transformation des genres de vie...

Cette réserve faite, il faut convenir que M. Chastenet a su réduire au minimum les inconvénients d'un plan trop chronologique. Les nuances de ses analyses respectent la complexité des situations concrètes, et évitent le recours à des explications trop générales, qui ne rendent plus compte de rien en voulant expliquer tout. Le mérite n'est pas mince en histoire contempo-

(1) Jacques CHASTENET, *l'Enfance de la Troisième* (1870-1879). Éd. Hachette.

raine, où la pauvreté de l'observation ne cède souvent qu'à l'illusion des théories. On souhaiterait seulement que M. Chastenet modifiât son plan — et non pas sa manière — et transformât une Histoire de la Troisième en une histoire de la Société française et de ses mouvements.

★

Le premier volume de M. Chastenet va de la chute de l'Empire à la démission de Mac-Mahon, et à l'avènement de la République conservatrice et laïque. Alors se forment les caractères de quelques unes de nos familles spirituelles : il faut dire les caractères, comme on parle du caractère d'une personne, car il ne s'agit pas seulement d'opinion ou d'idée, mais d'un comportement aussi divers que celui d'un individu.

Voici naître une manière d'être royaliste et catholique qui aboutira à l'*Action Française*. Elle n'existait pas auparavant comme mentalité collective, si sa doctrine remontait à Bonald, à Maistre, à Burke. Les milieux royalistes, même légitimistes, étaient libéraux, par opposition à la dictature de l'Empire ou du Salut Public. Le type nouveau qui s'en distinguera bientôt tire ses traits d'origines variées :

1° Un refus très conscient du monde moderne, tel qu'il est issu du libéralisme politique ou social. C'est la position de la Tour du Pin et du comte de Chambord, où on retrouve à la fois l'idée, romantique, d'un âge d'or médiéval, d'une société patriarcale, hiérarchisée et corporative, et l'idée, très en avance sur l'époque, d'un monde ouvrier écrasé sous un capitalisme inhumain.

2° L'affirmation d'un catholicisme selon Veuillot, ou, comme on dirait aujourd'hui avec une intention inutilement préjorative, « intégriste » : intransigeant, démonstratif, pugnace. Il est désormais ultramontain, tout en joignant la ferveur religieuse à un patriotisme dont l'expression sentimentale était auparavant plutôt jacobine ou gallicane :

Sauvons Rome et la France
Au nom du Sacré-Cœur.

3° L'adoption progressive des mœurs antiparlementaires du bonapartisme sentimental : le coup de force, le mépris de la République et du député (« la gueuse »), l'appel au pays, (mais sans idée de plébiscite), voire même une tendance à la manifestation populaire, odieuse aux royalistes libéraux, mais admise sans répugnance par les évêques bagarreurs.

Tout cela restera d'ailleurs à l'état d'ébauche psychologique, confuse et incomplète. Les thèmes de la Revanche et de l'antisémitisme manquent encore. Néanmoins on devine déjà le renouvellement du type moderne du « réactionnaire », comme diront ses adversaires, type qui recevra de Ch. Maurras sa figure définitive.

Face à ce traditionaliste, naît aussi le républicain conservateur. Comme le réactionnaire, il est bien différent de son prédécesseur. On ne retrouve presque rien en lui du républicain de 48. Il a re-

foulé la tradition autoritaire du jacobinisme, encore vivante chez Louis Blanc et Delescluzes. Il abandonne discrètement l'esprit de la « guerre à outrance », qui l'avait opposé aux royalistes de l'Assemblée Nationale : le Gambetta qui se laisse tenter par Bismarck est déjà bien loin du héros de la Défense Nationale, il annonce Jules Ferry et l'ébauche timide d'un rapprochement franco-allemand. Le culte de la Revanche passera ou plus à droite ou plus à gauche. Le républicain opportuniste hérite en effet de la sagesse pratique de l'ancien orléanisme qui se détache d'un royalisme trop « réactionnaire ». C'est l'esprit du monde des affaires, dans un pays en expansion économique : l'opportuniste est lié aux milieux industriels dont il adopte le modernisme scientifique et technique, l'optimisme, et aussi le conservatisme social, la méfiance à l'égard des ouvriers. Il croit au progrès continu de la science, des techniques, de la richesse. Il fréquente les salons.

Néanmoins sa respectabilité bourgeoise s'accorde sans répugnance avec un anticléricalisme militant où ce notable, qui n'est pas toujours un parvenu ni un nouveau riche, rejoint un sentiment populaire.

A vrai dire, M. Chastenet a seulement esquissé ce type qui se dessine à la fin de sa période et qui deviendra le personnage principal de son second volume où nous le retrouverons avec Jules Ferry, Waldeck-Rousseau. Il a surtout étudié l'évolution des milieux « réactionaires », et à juste raison. En effet, cette période, de 1870 à 1879, est caractérisée par la remontée à la surface des « Messieurs », repliés à la campagne au moins depuis la chute des Bourbons. Cette retraite politique correspond en réalité à un moment de l'histoire économique qui favorisait la vie régionale, les petits pays. La chute de l'Empire a rappelé les Messieurs à la vie politique. Or ce retour coïncidait avec une reprise du courant migratoire, ralenti pendant la première moitié du XIXe siècle, qui entraînait petits et grands de la campagne à la ville. C'est alors que commença à décliner l'influence que les Messieurs avaient exercée sur les paysans depuis un demi-siècle. Malgré leur échec celui de l'Ordre Moral et du Seize Mai — leur réhabilitation politique d'un moment eut des conséquences sociales plus durables. Elle leur ouvrit des carrières urbaines qu'ils avaient oubliées et où ils se maintinrent : fonctions libérales, et même administratives, et surtout l'Armée, qui devint alors l'objet d'une considération générale, et d'ailleurs tout à fait nouvelle. Ainsi les émigrés de l'intérieur étaient réintroduits dans la vie nationale. Leur zone d'influence se déplaçait des campagnes, qu'ils abandonnaient, à la ville où ils revenaient : la gauche perdra bientôt son fief parisien. Ce transfert aura deux conséquences politiques très importantes : la perte de leur position parlementaire et électorale, puisque les campagnes leur échappaient, mais, en revanche, la conquête dans la vie intellectuelle d'une place qu'ils n'avaient jamais eue auparavant. Cette influence qui s'exerce hors du Parlement et des cercles de gouvernement, se devine mal dans l'Histoire des événements, aussi fut-elle négligée des historiens. Néanmoins elle pèse sur la vie politique, parce qu'elle a entretenu, dans

une partie notable de la bourgeoisie, une hostilité au régime, parfois ouverte, souvent honteuse, jamais tout à fait oubliée. Cette méfiance, qui est devenue une manière d'être, une habitude sociale, n'a pas permis la formation d'une Droite conservatrice au Parlement. La Droite, si elle restait parlementaire, se détachait de ses racines sociales et s'anémiait. C'est une des causes de la fameuse loi du glissement à gauche : les conquêtes de la Droite ne profitaient pas aux partis parlementaires. Telles sont les lointaines conséquences de l'échec de la Restauration royaliste après 1870 : la formation à l'écart du « pays légal » — l'expression, dans ce sens, est de Ch. Maurras — d'un môle de résistance réactionnaire qui devait jouer avec puissance à Vichy, après la chute de la IIIe République.

PHILIPPE ARIÈS.

LES LETTRES ALLEMANDES

NATURALISME PAS MORT

Chacun sait que l'art vit de conventions. Mais il existe des gens pour croire qu'il y a moins de conventions dans un roman de Zola que dans un conte de fées : c'est une erreur assez répandue pour qu'il vaille la peine qu'on s'y arrête. A quoi tient-elle? A ce que l'art réaliste emprunte souvent l'apparence du quotidien, du familier, du déjà connu et semble ainsi une copie plus fidèle de la réalité. Je dis bien : semble, car le conte de fées, en traduisant ce qu'il y a de primitif et d'essentiel dans la réalité, s'approche en fait bien davantage de cette fameuse vérité, but des artistes, des théologiens et des penseurs. Pour ceux qui confondent réalité et vérité, répétons la déclaration de Dostoïevski : « Je suis un réaliste dans l'acception la plus haute du terme, c'est-à-dire que je tâche de mettre au jour les profondeurs de l'âme humaine ».

Ces réflexions me sont suggérées par le dernier livre qu'ait écrit Hans Fallada, en 1944, peu de temps avant sa mort : *le Buveur* (1) et qui nous prouve que le naturalisme a la vie dure. Le titre me dispense de narrer le sujet : on n'en pourrait choisir de plus sordide et de plus monotone. Le luxurieux recherche le même plaisir, mais du moins ses victimes sont-elles différentes. Rien ne ressemble plus à une gorgée de cognac qu'une autre gorgée de cognac et les effets en sont déplorablement identiques. Aussi la première partie exige-t-elle de la part du lecteur un grand courage : si le style n'était aussi aisé (grâces soient rendues aux traducteurs, Lucienne Foucrault et Jean Rounault), si le roman n'était bâti de bonne main d'artisan, le lecteur battrait en retraite devant cette morne suite de scènes d'ivrognerie.

(1) Éd. Albin Michel.

Erwin Sommer se met à boire parce qu'il est incompris de sa femme Magda. Auparavant il n'avait jamais goûté d'alcool. En une seule nuit, il devient alcoolique invétéré (ce qui me surprend fort) et va ensuite de saouleries en misères, de rixes en scandales jusqu'à ce que sa femme l'accuse de tentative de meurtre et le fasse interner. Prison préventive et après acquittement, maison de santé cellulaire où il se désintoxique. Quand il a purgé sa peine, sa femme lui apprend qu'elle a demandé le divorce et qu'elle le trompe. Il la traite d'adultère en lui crachant au visage. On l'interne à vie. Il hâte sa mort en absorbant des crachats de tuberculeux.

L'intérêt du livre se relève dans le seconde partie : Fallada porte témoignage et stigmatise les conditions de vie faite aux prisonniers : « Les constellations changent sans cesse de figure, mais ici, il n'y a qu'une chose qui demeure : l'envie et la haine mutuelles, l'hostilité bestiale de tous contre tous. Au cachot, il n'y a aucune loyauté, aucune amitié, pas même la plus primitive décence. » p. 255

On a l'impression que l'auteur a utilisé des rapports de prisonniers, de médecins aliénistes et de directeurs de prison. La relation est objective, sèche, précise et ne manque pas d'une certaine force d'indignation en dépit de la volonté d'impartialité. Le livre y gagne aussitôt, car les portraits des différents types de détenus avec lesquels Erwin Sommer est enfermé sont tracés d'une plume alerte et aiguë, et surtout véridique.

Mais revenons à la fameuse vérité du roman naturaliste. *Le Buveur* est écrit à la première personne : il nous faut donc accorder que le triste héros, Erwin Sommer, marchand de produits alimentaires de son état, a de remarquables qualités de romancier. Quand écrit-il le récit de la déchéance? Au jour le jour? En prison? Les saouleries et le genre de vie qu'on mène en prison nous permettent d'en douter. Avant de mourir? Pour un homme imbibé d'alcool, même désintoxiqué, quelle mémoire ! quelle faculté d'introspection, d'analyse psychologique, quelle science des effets et des scènes qui frappent le lecteur !

Je m'arrête. On n'en finirait plus d'énumérer les invraisemblances d'un tel roman. L'auteur se transporte sans doute dans l'esprit de son héros et transcrit ses sensations, ses réflexions. Mais on a vu qu'il lui prêtait beaucoup de lui-même. Peut-on encore parler de vérité, de réalisme dans ce cas?

Si *le Buveur* contient quelque vérité, c'est dans l'esprit, et non dans la forme qui se réfère aux conventions naturalistes. Conventions pour conventions, je préfère celle du conte fantastique et merveilleux. Au moins, on peut se délecter à la poésie de l'imagination.

Le Bateau des Esclaves (1) présente une autre forme de réalisme : le document reportage adroitement fondu dans une intrigue romanesque. Mais il va sans dire que l'intérêt principal du livre se trouve dans cette chronique des années 1933-1945 en Allemagne, où l'œuvre connaît un fort tirage. Le public allemand n'a pas

(1) Éd. Gallimard.

fini de se passionner pour les livres qui traitent de la grande aventure raciste, de la guerre et de la défaite, qu'ils se présentent comme des réquisitoires ou comme des plaidoyers pro domo.

L'originalité de l'auteur, Bruno E. Werner, critique d'art avant la guerre, éditorialiste d'un grand quotidien bavarois maintenant consiste à avoir pris pour personnage central un « figurant », c'est-à-dire un citoyen allemand intelligent, artiste dilettante et épicurien, qui par sa position de journaliste est au courant de tout, a un pied partout, sans prendre part au régime ni combattre contre ce régime, qui subit ni plus ni moins le sort et les vicissitudes de ses compatriotes. Bref, une sorte de Monsieur Tout le Monde de l'intelligenzia weimarienne qui n'a pas pris Hitler au sérieux et qui a courbé le dos quand le mal était fait.

Le livre aurait pu être écrit à la première personne avec la plus grande vraisemblance, mais au rebours de Fallada, Bruno E. Werner a préféré le « il » romanesque : c'est qu'il a craint qu'on ne vît dans son livre une autobiographie et un roman à clé. Il se défend de ce soupçon dans les *Weltstimmen* de mars 1950 et il a ajouté : « Ce livre ne propose ni modèle ni solution. Il montre des hommes. Il rapporte ce que l'auteur a vu. » Il semble que pour son propre compte Bruno E. Werner tienne à l'attitude de « figurant » dont il gratifie son héros.

Heureusement pour nous, Bruno E. Werner sait voir et décrire ce qu'il a vu de façon vivante, hallucinante même. Les deux dernières parties, bombardement de Berlin et vision de Dresde en flammes, ne peuvent s'oublier. L'auteur nous communique son émotion, son désarroi, son horreur : à ce moment le figurant se transforme en médium.

Plus intéressantes encore que les événements mêmes sont les réactions de ces événements sur la société : ce livre peut servir de document sur la société allemande sous le régime nazi. L'impartialité, naturelle à l'auteur, semble constamment observée.

Dommage que ce récit soit si indigeste et d'un style si épais. Je ne sais quelle impression produit le texte original. Mais la traduction de Jacques Martin se laisse difficilement lire. Ces 450 pages in-octavo, en petits caractères et presque sans dialogues, ressemblent à ces gâteaux qui ont mal levé. C'est trop nous demander, même pour les hypothétiques loisirs de l'été.

MARCEL SCHNEIDER.

LES LETTRES AMÉRICAINES

LES PRISONNIERS DU TEMPS

Dans le premier drug-store venu d'Amérique, on peut acheter pour vingt-cinq cents, sous une couverture en couleurs représentant une femme aux seins provocants à peine dissimulés

par un soutien-gorge (vous la retrouverez, identique à elle-même, sur *toutes* les couvertures de romans à bon marché), une édition « de poche » de *The Wild Palms*. Ce volume ne comporte que l'un des deux romans dont l'auteur, dans la version primitive publiée par Random House, en 1939, a entremêlé les dix chapitres. Je connaissais le second roman, *Old Man*, par l'édition du « Portable Faulkner » de la Vicking Press où il est reproduit. N'ayant jamais eu entre les mains la première édition, j'avais lu les deux œuvres séparément et voyais mal ce qu'elles pouvaient gagner, l'une et l'autre, à être mêlées. En faisant alterner un chapitre de *The Wild Palms* et un chapitre de *Old Man*, Faulkner avait sans doute cherché un effet de contrepoint dont je m'expliquai mal le but. Je m'en tenais à l'opinion de Malcolm Cowley, qui soutient que les deux romans, différents par le sujet et par le ton, gagnent à être publiés à part.

Par contre, je ne suivais pas le critique dans sa préférence pour *Old Man*. *The Wild Palms* me touchait bien davantage, et je tiens toujours cette tragique histoire d'amour pour l'un des chefs-d'œuvre de Faulkner. Je soupçonne Malcolm Cowley d'avoir été guidé dans son choix, par le désir de grouper toutes les œuvres de l'écrivain en une vaste saga du comté de Yoknapatawpha. *Old Man* se rattache à cette saga, parce que, nous dit le romancier lui-même, son héros est né près de Old Frenchman place, là où Popeye exécute son crime *(Sanctuary);* mais surtout, et d'une façon moins artificielle, parce que le vrai héros du récit n'est autre que le Mississipi, « Old Man River », le Père des fleuves, qui traverse tout le Sud et le féconde de son limon. Au contraire, dans l'œuvre de son auteur, *The Wild Palms* occupe une place « excentrique », comme *Mosquitoes :* le roman met en scène des personnages étrangers à Jefferson, et les conduit de New-Orléans à Chicago, puis en Utah et jusqu'au Texas : ce n'est pas, à mon avis, une raison pour l'écarter.

L'édition française qui reproduit la composition imbriquée de Faulkner, remet en question le problème de la légitimité d'une publication séparée des deux récits, affirmée peut-être un peu vite par Malcolm Cowley (mais approuvée implicitement par le romancier). Dans la préface remarquable qu'il a écrite pour *Palmiers Sauvages* (1), M. E. Coindreau nous invite à envisager l'œuvre dans sa totalité et il nous en propose une exégèse passionnante. Ne pas tenir compte de cette interprétation nouvelle, c'est négliger tout un aspect de l'œuvre, le plus riche peut-être. « Dire que *le Vieux Père* gagne à être imprimé et lu indépendamment de *Palmiers Sauvages*, écrit M. E. Coindreau, c'est prétendre qu'une fugue gagnerait en beauté si on détachait du sujet la réponse et le contre-sujet. »

Est-ce à dire qu'on ne pourra plus, à l'avenir, lire à part *Palmiers Sauvages?* Je n'ose le prétendre, me rappelant l'impression profonde que je reçus, il y a cinq ans, en découvrant cette histoire dramatique d'amour et de mort sous la couverture dérisoire d'un

(1) Éd. Gallimard.

« Penguin Book ». Ce que l'aventure de Charlotte et de Harry gagne en signification ésotérique, à être mêlée à l'épopée du grand forçat, elle le perd peut-être en puissance dramatique. Quoiqu'il en soit, c'est une étude des deux romans dans leurs rapports et leurs oppositions que l'on voudrait tenter ici.

Mais peut-on parler de deux « romans »?

Le Vieux Père raconte l'odyssée d'un forçat qui, au cours d'une inondation du Mississipi, parvient à sauver une femme en péril d'être noyée. C'est plus un conte allégorique qu'un roman. Les personnages sont simplifiés à l'extrême, jusqu'à devenir des mythes. L'auteur ne leur a pas donné d'état-civil. Le héros, c'est « le grand forçat » ; le compagnon de bagne à qui il raconte son aventure, c'est « le gros forçat » ; la femme qu'il sauve n'est pas désignée autrement que par ce nom : « la femme. » La volonté de stylisation de l'auteur apparaît dès la première phrase qui hausse d'emblée le récit au niveau de la légende :

« Il y avait une fois (c'était dans le Mississipi, au mois de mai, pendant l'inondation de 1927), deux forçats. L'un avait environ vingt-cinq ans. » Etc...

Faulkner, il est vrai, aime ce genre d'attaque. Plusieurs de ses contes débutent par la phrase classique, naïve à dessein, des « fairy tales » :

« Il y avait un homme et un chien également, cette fois-ci. Deux bêtes, en comptant Old Ben, l'ours, et deux hommes, » etc... *(The Bear)* ou encore :

« Dans la ville de Jefferson vivait un jeune homme nommé Percy Grimm. Il avait environ vingt-cinq ans, » etc... (« Percy Grim » dans *Light in August*).

Il ne faut pas demander trop de vraisemblance à ce conte fantastique du *Vieux Père* où le héros combat des animaux étranges et, dans sa lutte contre le fleuve, accomplit des exploits fabuleux. Certains points de l'histoire s'expliquent mal : mais cela est sans importance, parce que pris dans un grand mouvement lyrique accordé à l'ampleur cosmique de la catastrophe.

Par contraste, *Palmiers Sauvages*, histoire d'un couple irrégulier, fait figure de roman réaliste et même naturaliste (nous y assistons, ou presque, à une scène d'avortement et aucun détail sordide ne nous est épargné). Les personnages sont fortement typés, non seulement les héros du drame : Harry Wilbourne et Charlotte Rittenmeyer, mais les personnages secondaires : on n'oublie pas le mari, dans ses vestons croisés de coupe impeccable, ni le Docteur timoré appelé au chevet de Charlotte agonisante que son amant a fait avorter. Les milieux sont décrits avec précision ; les soucis d'argent exposés tout au long. S'il y a quelque invraisemblance dans l'aventure qui permet la fuite des amants : la découverte improbable par le héros, alors qu'il a besoin d'argent, d'une somme importante dans une boîte à ordures, c'est tout l'art et la maîtrise du romancier que de nous l'imposer. Balzac en use pareillement avec la « crédibilité » !

Il y a donc un contraste évident entre les deux œuvres, roman réaliste et conte mythique ; histoire étouffante se passant dans

l'horreur des lieux « civilisés » : chambres d'hôtels ; squares miteux des grandes villes ; bordels ; mines... (et les quelques échappées vers la nature ne font que rendre plus angoissante l'emprise sur le destin des amants de la civilisation moderne) ; histoire de plein air *(le Vieux Père)*, baignée dans la sauvage poésie des éléments de la Nature.

M. E. Coindreau insiste également sur l'opposition entre les caractères des deux héros. Il exalte le grand forçat qui « ne comprend rien », mais possède cette sagesse instinctive de l'homme resté en contact avec la nature, au détriment de Harry Wilbourne, être veule, victime de la femme dévoratrice, « émasculé par sa foi en les fausses valeurs que le monde moderne a érigées en dogmes. » Si Wilbourne choisit la prison, c'est « comme un refuge où abriter sa peur ». L'auteur a-t-il voulu nous laisser sur une aussi triste impression de son héros? A-t-il voulu que celui-ci fût perdu sans retour?

Qui est Harry Wilbourne? Un étudiant pauvre que sa pauvreté a contraint à une vie monacale, et qu'un amour insensé met soudain en contact avec des réalités qu'il ignore. Certes, il est subjugué par Charlotte, être dominateur et possessif, qui est l'élément mâle du couple. Cependant, à la fin du long séjour à Chicago, Harry n'est plus le même ; il a compris la fausseté d'une civilisation dont il est la victime : une civilisation basée sur l'argent et les convenances, et où ceux qui n'ont pas d'argent et veulent faire fi des convenances sont acculés au désespoir et au meurtre. Son amour, bien que condamnable, voué à l'échec, prend une soudaine grandeur du fait même des difficultés qu'il rencontre. Quand Wilbourne s'écrie : « Il n'y a plus de place pour l'amour dans le monde d'aujourd'hui, » nous sommes avec lui. Nous sommes les complices de ce couple traqué, symbole des amants modernes séparés par la vie inhumaine des capitales, errant dans les rues, ne se retrouvant que le soir, exténués, dans des lieux publics, et contraints de fuir au désert pour préserver leur amour. Wilbourne est sauvé, ici au moins, par sa lucidité, car c'est lui, et non un autre, qui prononce la condamnation sans appel contre la civilisation moderne : si le Christ revenait sur terre, il faudrait le recrucifier ; si Vénus revenait « ce serait sous les traits d'un pouilleux offrant dans les pissotières du métro des cartes postales obscènes (1) cachées dans le creux de sa main. »

Le personnage du Docteur nous aide aussi à mieux comprendre Harry Wilbourne. Le Docteur (à travers les yeux de qui est vue une partie du drame) m'apparaît comme un double ou un repoussoir du héros : il est celui qu'Harry serait devenu s'il n'avait pas rencontré Charlotte : un petit médecin de campagne, mal marié, peureux et borné dans son puritanisme. De même, dans *le Vieux Père*, la figure du grand forçat se trouve grandie d'être mise en opposition avec celle du gros forçat que nous devinons médiocre, roublard et peureux. N'y a-t-il pas, dans ces sortes de dédoublement du caractère principal, une loi de la création roma-

(1) *french*, dit le texte.

nesque chez Faulkner? Dans *l'Intrus*, on peut tenir le jeune noir Alec Sanders pour une réplique du héros ; Quentin Compson *(le Bruit et la Fureur)* est l'exacte réplique de sa mère Candace. Il semble que le romancier conçoive la plupart de ses personnages en couples ou en groupes (qui ne se trouvent pas forcément dans le même roman). Harry Wilbourne tire de son opposition avec le Docteur un prestige certain. Impossible de ne pas être à ses côtés, dans la scène au chevet de Charlotte où ils s'affrontent tous deux : c'est qu'Harry a choisi la voie périlleuse de la passion au bout de laquelle il trouve le crime, mais aussi la souffrance et la rédemption. Le Docteur, lui, est un de ces tièdes que l'Éternel vomira par sa bouche.

L'excès même de sa souffrance, dans laquelle il entre avec courage, sauve Harry Wilbourne. Par deux fois il refuse l'évasion qui lui est offerte — la deuxième fois sous la forme du poison que vient lui remettre dans sa prison, le mari de sa victime. Il choisit la prison, non par peur, me semble-t-il, mais parce qu'il choisit le souvenir. Il n'y a pas de souvenir s'il n'y a plus de chair. Harry accepte le long calvaire qui s'ouvre devant lui, pour que quelque chose de celle qu'il a aimée soit sauvé : c'est au culte de sa mémoire qu'il se voue. C'est bien le sens de la phrase admirable qui clôt le roman, où s'exprime une morale qui rejoint celle de Dostoïevski : « Entre la souffrance et rien, je choisis la souffrance. » La souffrance, c'est-à-dire le souvenir des êtres aimés et perdus, des fautes passées, des humiliations subies ; souffrance dans laquelle communient les héros de Faulkner, criminels, fous et prostituées, et qui se fond dans la grande souffrance épandue du Sud.

Cependant, c'est au-delà de la psychologie (et comment en effet comparer un être complexe et torturé comme Wilbourne, victime de son éducation, de son milieu, avec le « bon sauvage » mythique que représente le grand forçat?) que M. E. Coindreau cherche des correspondances et des antithèses entre les deux récits. Il faut admirer ici la grande ingéniosité de son commentaire, qui ouvre sur l'œuvre entier de Faulkner des perspectives nouvelles.

C'est dans la signification des thèmes du vent et de l'eau, qu'il cherche l'unité de l'œuvre. Le vent qui tournoie autour du chalet où Charlotte agonise et fait bruire les palmes des arbres sauvages, « illustre et par sa fureur souligne avec une ironie cruelle la faute des deux coupables. Ainsi « la petite incision pour faire pénétrer l'air » (allusion à l'opération d'avortement) prend une valeur de symbole... »

En dehors de ce symbolisme, on peut voir *aussi* je pense, dans ce thème du vent qui s'annonce dès le début du roman, est repris dans le dernier chapitre, un thème poétique destiné à créer une atmosphère, un envoûtement. La valeur poétique du vent serait alors de même ordre que celle de la pluie dans *l'Adieu aux Armes*, ou encore celle du train dont le hurlement sinistre retentit tout au long de *Génitrix* — et il est bien vrai que Faulkner possède un art très sûr de l'atmosphère qui évoque parfois curieusement celui de François Mauriac : chez les deux romanciers, l'in-

cantation poétique escamote parfois les difficultés psychologiques.

Avec l'exégèse du *Vieux Père*, M. E. Coindreau triomphe. Dans la Genèse que représente l'œuvre de Faulkner, dit-il, *le Vieux Père* tient la place d'un Déluge : « Tout y est : la vision apocalyptique de la ruée des eaux, des terres englouties [...] ; les monstres eux-mêmes ne sont pas oubliés, ces monstres ataviques, Léviathans, dragons, serpents de mer, communs à toutes les cosmogonies... » Les eaux dévastatrices sont aussi le principe de toute fécondation — et c'est le sens de l'accouchement au sein des eaux-mères. L'eau calme et paisible, toute féminine, se virilise dans la tempête. Elle change de sexe. La Charlotte de *Palmiers Sauvages* possède, elle aussi, une bisexualité : elle est femme, mais c'est elle qui entraîne son amant dans la « tourmente érotique » avec une vigueur masculine. Et nous pouvons ajouter que son langage : brutal, parsemé de mots crus, est aussi un langage d'homme. La violence de la passion amoureuse qui s'empare des deux amants trouve donc un écho dans la violence de la crue du fleuve.

Il reste à signaler la portée métaphysique de l'œuvre. Chacune des deux histoires part d'une évasion pour aboutir à un emprisonnement. Dans les deux cas la liberté est impossible. Ou plutôt, elle est rejetée par Wilbourne comme par le forçat. Tous deux choisissent la réclusion, *par fidélité*. Fidélité au souvenir. Dans la dernière page du *Vieux Père*, nous apprenons que le grand forçat a eu jadis une fiancée. Une fois, la jeune fille est venue lui rendre visite dans sa prison ; le seul signe de vie qu'il ait reçu d'elle, par la suite, est une carte postale où elle lui annoncait son mariage. Or, c'est à cette femme qu'il pense avant tout, et plus qu'à celle qu'il a sauvée, quand il lance le mot de la fin : « Ah les femmes !... » On le devine prisonnier d'un passé éphémère dont il a refusé de chasser le souvenir. Wilbourne, lui aussi, choisit la prison parce qu'il choisit le passé. Ainsi, en dernière analyse, ce n'est pas seulement le problème de la liberté qui est mis en cause par le choix des deux héros, c'est celui du Temps. Et la prison nous apparaît moins comme un refuge paradoxal où se préserver des atteintes de la société, que comme un Temple de Mémoire, un monastère du Souvenir où des êtres qui ont quitté le monde (et ici presque de leur plein gré) peuvent partir à la recherche du Temps perdu.

MICHEL MOHRT.

LES LETTRES ANGLAISES

LETTRE DE LONDRES

Wyndham Lewis est un critique brillant, original et d'un extrême parti pris. Il ne juge pas Il ouvre un procès, en se plaçant presque toujours du côté de l'accusation. Dans son dernier

livre (1), *The Writer and the Absolute*, il fournit à l'accusation des arguments terribles puis déclare que ses sympathies vont à la défense. On trouve au banc des accusés — il serait plus juste de dire sur la table d'opération — Sartre, Malraux et George Orwell. Camus y fait une courte apparition, mais il est jugé d'une façon plus amicale et plus superficielle. Wyndham Lewis étudie les idées philosophiques et politiques des accusés, leur comportement devant le thème général qu'il expose dans les premiers chapitres de son livre : les dangers qu'encourt la liberté d'un écrivain qui s'identifie à un parti politique et comment il lui est de plus en plus difficile de ne pas se laisser parrainer par un groupement politique, religieux ou autre. En réalité Wyndham Lewis perd souvent de vue son thème général, tant il met de passion à traiter chaque sujet particulier. S'il manque de cohérence et de précision lorsqu'il développe son argument initial, il réussit cependant parfaitement à montrer les faiblesses et les contradictions des philosophies de Sartre, de Malraux, et d'Orwell.

A propos des chapitres concernant Sartre et Malraux, je dirai simplement que, justes ou non, ils sont d'une force étonnante. Tous ceux qui les liront ne pourront plus juger Sartre et Malraux comme ils le faisaient auparavant. Les critiques de Wyndham Lewis peuvent soulever de violentes discussions mais, pour les réfuter, il faudrait faire preuve d'autant d'adresse, de verve et d'intelligence que lui.

Lewis analyse longuement l'évolution politique d'Orwell et les répercussions qu'elle a eues sur son œuvre. Autant que je sache c'est la première analyse que l'on ait jamais consacrée à l'écrivain qui fut, en Angleterre, la plus importante révélation de ces dix dernières années. Un numéro spécial du *World Review* lui a sans doute été consacré après sa mort. On pouvait y lire ses notes de guerre, qui n'étaient pas encore prêtes pour la publication et sont de ce fait douloureusement révélatrices, une courte biographie, des extraits de ses livres, et de brefs souvenirs de certains collaborateurs dont Bertrand Russell et Aldous Huxley. Mais ce numéro du *World Review* était un hommage. Il avait donc été rédigé avec ferveur et tout ce qui a été écrit depuis sur l'œuvre d'Orwell a toujours été inspiré par la même ferveur. On a fait de lui le saint politico-littéraire de sa génération : un homme solitaire, bourru, inabordable, un peu triste, mais un monument d'intégrité incorruptible et inattaquable pour lequel la vie et l'art, la théorie et l'action n'étaient qu'une seule et même chose.

Wyndham Lewis ne montre pas pour Orwell la même vénération. Son analyse aiguë, presque clinique, est passionnante et lumineuse comme celles qu'il avait faites autrefois d'Ernest Hemingway, de James Joyce, de T.-S. Eliot et de D.-H. Lawrence. Elle n'avoue aucune sympathie. Le sujet se trouve placé sous la terrible et impitoyable lumière d'une expérience de laboratoire. Mais le laboratoire de Lewis, original et hétérodoxe, permet d'obtenir des résultats, très brillants sans doute, mais souvent

(1) Methuen et Cie 21/-.

inexacts. Ainsi, son livre sur Hitler... On a parfois accusé Wyndham Lewis d'être fasciste. Il n'est pas plus fasciste que Bernard Shaw, mais, comme Shaw, il ne peut résister au plaisir de jouer avec les idées, de les mettre sens dessus dessous pour détruire l'équilibre des conventions établies. Il manipule les idées, les philosophies, le théories historiques, les civilisations, avec l'enthousiasme abstrait d'un excellent joueur d'échecs qui, après avoir démontré que les livres de théorie sont faux, ne parvient pas en jouant lui-même à gagner le tournoi.

Lewis affirmait, et il n'était pas le seul, que Hitler était aussi raisonnable que n'importe quel homme politique, et qu'il ne faisait que défendre les intérêts de son pays, intérêts qui se trouvaient être en conflit avec ceux de plusieurs autres pays. *La vie,* dit Hegel, *est un conflit d'idées partisanes.* La réalité devenant de moins en moins conforme à la logique de son raisonnement, Lewis s'en éloigna à son tour et partit pour les États-Unis. Il faut noter que Lewis a aussi écrit un livre sur les Juifs, *The Jews — Are they Human*? qui, en dépit de son titre (inspiré de celui d'un livre amusant écrit par un Hollandais sur les Anglais, *The English — Are they Human?*) montrait une grande sympathie pour les Juifs et s'élevait avec efficacité contre les méprises et les préjugés antisémitiques.

Contrairement à Shaw, Lewis ne s'appuie sur aucune philosophie de base qui permettrait d'expliquer ses excès. Il fait passer l'indépendance d'esprit, le scalpel aigu et métallique du raisonnement théorique, avant les émotions, les sympathies et les sentiments humains. En pratique, cependant, il est le premier à mêler l'émotion et la raison. Il refuse le positivisme logique que A. J. Ayer a solidement implanté dans l'Angleterre d'après-guerre, et dont les très simples propositions sont devenues si populaires. Les faits sont une chose et les émotions (y compris les émotions de l'esprit, c'est-à-dire les jugements de valeur) en sont une autre. Les premiers peuvent se révéler justes ou faux ; les secondes ne peuvent jamais êtres justes ou fausses. On peut seulement leur opposer d'autres émotions. L'œuvre de Lewis, cette cause soutenue par un seul homme avec tant de véhémence et pendant tant d'années dans le monde des arts et des lettres, manque sans doute de cohérence dans son ensemble, mais jamais d'intérêt. Elle est d'une étonnante vivacité et cherche toujours à atteindre la vérité.

Pour en revenir à Orwell, l'essai que lui consacre Wyndham Lewis dans *The Writer and the Absolute* permet de faire quelques remarques sur Eric Blair, nom véritable de George Orwell. Eric Blair ne lui plaisait pas. Eric, tout d'abord, pouvait donner lieu à certains rapprochements ridicules et « gnan-gnan » avec le fameux livre de morale enfantine de Dean Farrar *Eric, or Little by Little.* Blair était un nom écossais et Orwell voulait renier son origine écossaise. George, par contre, était le plus anglais des prénoms, celui du saint patron de l'Angleterre et Orwell avait une consonance authentiquement britannique. C'était le nom d'une petite rivière du Suffolk, région où il avait passé son enfance.

Cette question de pseudonyme, peu importante en elle-même, dénote pourtant chez Orwell une tendance très nette à aimer par-dessus tout l'Anglais moyen, simple, loyal, réticent, patriote terne, ferme et traditionnel. Elle dénote également son antipathie pour tout ce qui s'éloigne même insensiblement de ces normes : ainsi son origine écossaise qui avait quelque chose d'un peu romantique. Il n'aimait pas entendre les Écossais se vanter d'être les soldats les plus courageux de l'armée britannique. Il s'ingénia, au contraire, à prouver que les batailles les plus périlleuses avaient toujours été gagnées par les Anglais. Orwell était socialiste de gauche par conviction, mais sa nature l'entraînait vers la tradition de Kipling.

Comme Kipling, il était issu d'une famille de fonctionnaires anglo-hindous. Elle occupait un rang social assez élevé, mais était très pauvre. Il fit ses études à Eton comme boursier. De santé précaire, solitaire et pauvre, il souffrit beaucoup des rigueurs et des humiliations qu'on lui fit subir dans un collège préparatoire, très snob, puis à Eton. Ces expériences ont certainement donné un caractère personnel aux idées politiques qu'il devait bientôt professer. Ces idées étaient tellement à la mode dans les collèges que, si l'on en croit Cyril Connolly, camarade de classe et ami de toujours de Orwell, la plus grande partie des élèves d'Eton se disaient communistes.

A vingt ans, comme un Kipling de gauche, Orwell entra dans la police anglaise de Birmanie. Il y servit cinq ans. Son séjour en Birmanie fut à l'origine de son roman *Burmese Days* dont les personnages ne sont là que pour illustrer et magnifier ses opinions politiques. Ce symbolisme se trouve déjà dans ses romans suivants. Dégoûté par l'impérialisme, tout en gardant au fond de lui une sorte de nostalgie pour l'idéal qui animait les impérialistes, Orwell démissionna et revint en Europe. Il y vécut, d'après le titre d'un de ses livres les plus connus *Down and Out in London and Paris* (1). Au moment de la guerre civile espagnole et de la formation de la Brigade internationale, Orwell s'engagea aussitôt et se battit sur le front. La Brigade internationale lui donnait l'occasion d'exprimer ses convictions socialistes et de satisfaire son goût du sacrifice guerrier. Il consolida encore l'admiration qu'il portait aux militaires et son désir de se solidariser avec les souffrances du peuple. Il ne voulut pas profiter des privilèges des écrivains et des journalistes, mais insista pour combattre sur le front. Il y fut grièvement blessé dans le cou.

Ses opinions politiques avaient été jusque-là celles du front populaire. Il faut pourtant remarquer qu'il ne vint pas en Espagne avec les papiers du Front populaire, mais avec ceux du Parti travailliste indépendant, parti très britannique de tradition. Il ne se battit donc pas avec la Brigade internationale dirigée par les communistes, mais avec le P. O. U. M. Lorsque le P. O. U. M. fut dissous il fut obligé de fuir l'Espagne, non comme blessé militaire, mais comme condamné à mort.

(1) *Sans un sou entre Londres et Paris.*

Son évolution politique connut alors un tournant décisif qui aboutit au livre *Homage to Catalonia*. Et, tout en restant un socialiste de gauche, il devint alors le premier écrivain anglais anti stalinien.

Quand la seconde guerre mondiale éclata, son plus grand désir, fut, comme on le voit dans ses notes de guerre, de retourner au front. Il fut refusé par plusieurs conseils de révision, ce qui le rendit furieux. Obligé de rester dans la vie civile, il fut un journaliste très actif et tint notamment la rubrique littéraire du *Tribune*, le magazine créé par Aneurin Bevin et Sir Stafford Cripps.

Ce n'est qu'après la guerre, et peu de temps avant sa mort, qu'il connut la célébrité et même la richesse avec *Animal Farm* et *1984*. *1984*, son dernier livre, eut une portée mondiale, non seulement parce qu'il était une profonde satire de l'Union soviétique, mais parce qu'il laissait apparaître un sombre désespoir et qu'il rejetait toutes les organisations étatistes et conformistes vers lesquelles Orwell voyait tendre le monde actuel. On a dit qu'une grande partie de son livre lui avait été inspirée par son passage à la B. B. C. D'après Wyndham Lewis cependant, cet homme courageux et intègre n'a jamais réussi à développer complètement ses dons d'écrivain, parce qu'il n'a jamais osé se débarrasser publiquement de toutes les platitudes philosophiques dont il était en réalité détaché. La lecture de ses deux derniers livres *Animal Farm* et *1984* le prouve avec évidence.

Roland Camberton.

(Traduit par Jacques Tournier.)

LE THÉATRE

LE THÉATRE ET LE COSTUME A VENISE

Venise a le seul théâtre du monde, j'imagine, où la pièce arrive en bateau : la Fenice est une grotte marine vêtue de flamme et de cristal, — et même, c'est une presqu'île. En cela elle est un symbole : le théâtre ne devrait jamais tenir à la terre ferme que par un seul côté. Ainsi en est-il, d'ailleurs, de Venise tout entière qui est non seulement un théâtre mais le théâtre même : décor et drame tout à la fois ; et le spectateur, le passant y devient aussitôt personnage. Transmutation, enchantement, détachement du réel ou plutôt conquête d'une réalité transcendante, tout à fait comparables à ceux que connaît, quand le rideau se lève, le spectateur en état de grâce.

Pourtant, ce dramatisme vénitien s'exercait un peu à vide. Hors le feu rapide de la biennale, Venise souffre de la situation très précaire de l'art dramatique en Italie : les Italiens qui vont au cinéma plusieurs fois par semaine, restent assez

éloignés du théâtre pour que, me disait-on, vingt représentations soient regardées comme un succès enviable. Dans ces conditions, comment s'étonner qu'il n'existe pas, même à Rome, de grandes scènes régulières? Le théâtre est maintenu par quelques troupes, l'équivalent de nos jeunes compagnies; c'est d'elles (l'une, au moins, est née directement de Copeau) que vient tout ce qui se fait de neuf et de fécond. Car une autre école, hélas! demeure active : celle qui prospère autour de la Scala et se nourrit de *bel canto*. C'est à elle qu'étaient confiées la mise en scène et la décoration de l'opéra de Strawinsky. Sur un thème qui prêtait pourtant à l'invention, à la truculence et à la poésie, pareille accumulation de plate laideur, d'insignifiance, pas même de mauvais goût : d'insipidité, passent l'imaginable. Il n'apparaissait que mieux, entre parenthèses, comme nous avons créé, à Aix, une école de l'opéra où l'Europe et l'Amérique peuvent chercher des leçons.

Bref, la vocation de Venise était mal satisfaite, et il allait de soi que la Ville-Théâtre dût être choisie, si on entreprenait de fonder quelque part une institution d'art dramatique de caractère vraiment international. C'est, aujourd'hui chose faite, grâce à la collaboration du Centre de Recherches théâtrales avec le nouveau « Centre international des Arts et du Costume ». Celui-ci, le plus richement doté, témoigne avec éclat que le mécénat — non point le bourgeois « encouragement aux arts » chichement octroyé, mais le vrai mécénat, magnifique et prodigue — au contraire de chez nous, existe encore en Italie. M. Franco Marinotti, fondateur du Centre, l'a installé avec un luxe tout vénitien, c'est-à-dire qui ne se sépare jamais ni de la beauté, ni de la volupté. Dans la première courbe du Grand Canal, non loin de la maison de Desdémone, le palazzo Grassi est comme le reflet purifié, dépouillé de la Ca' Rezzonico : d'une rive à l'autre Massari a tendu un miroir classique à la façade baroque de Longhena. On achève de restituer le palais dans son état ancien : de la gondole, par trois marches verdies, on glisse sur le marbre glauque de la cour intérieure, rythmée par quatre fois sept colonnes, et qu'on a couverte d'un velum en cristal de Murano; du haut du grand escalier, dans leurs loges en trompe-l'œil, se penchent les masques de Longhi. La construction d'un théâtre moderne est prévue. En attendant, une scène de plein air a été aménagée où J.-L. Barrault a joué *la Répétition*. On y a donné encore des représentations de la *Casa Nova* et de *l'Avare* de Goldoni et, pour l'inauguration, une très vénitienne *Nuit des Rois*. En l'honneur de la Soie, Nyota Inyoka vient d'y danser le ballet de *la Chrysalide*. Le Centre se propose d'être un lieu d'études, de rencontres et d'échanges où, grâce à ses installations, sa documentation, son matériel, les problèmes d'art et de civilisation que pose — et qu'aide à résoudre — le Costume, pourront être approfondis. Par toutes sortes d'initiatives et de stimulants, le Centre entend aussi, non seulement contribuer au progrès des recherches historiques et esthétiques, mais encore susciter, orienter, aider la création contemporaine, dans l'ordre du vêtement et de la décoration, et cultiver, affiner le goût

du public. Les précieux instruments de travail du Centre, collections, bibliothèques, cinémathèque, publications diverses, enfin son bureau de documentation et d'études, seront à la disposition des spécialistes. Ce fonds permanent servira de support aux manifestations annuelles : spectacles, fêtes, congrès, expositions. C'est dans cet esprit que s'est tenu au palais Vendramin Calergi le premier Congrès international du Costume dont les dix séances de travail ont permis des confrontations et des échanges très féconds.

L'exposition inaugurale illustrait brillamment le propos du Centre, puisqu'elle offrait une vue cavalière du Costume, depuis l'antiquité classique jusqu'au Romantisme. Après ce prélude, on se propose chaque année de s'attacher à un thème et de l'approfondir. Le premier choisi est d'une grande poésie. Sous le titre de *la Légende du fil d'or*, il évoque et retrace toute l'histoire de la Soie, et on s'avise que ce fil relie les unes aux autres plusieurs civilisations. Dans une présentation dont l'éclat, la richesse, l'invention ne cessent de surprendre et d'enchanter, les étoffes, les tentures, les costumes mêlés aux objets d'art qui les situent dans une époque et dans la vie, illustrent, depuis le légendaire cocon de l'impératrice Lo-Tze jusqu'aux tissages lyonnais, une civilisation de la Soie, longue et étendue, civilisation aristocratique par excellence si on applique aux peuples qu'elle recouvre ce que Ronsard disait des hommes et de leurs vêtements : que la soie distingue les valets des seigneurs.

Presque au pôle opposé, à l'extrême pointe de Venise où sont les Giardini, le Centre de Recherches avait organisé une curieuse exposition : « le Siècle de l'invention théâtrale », — costume baroque et scénographie en Italie. De grands photomontages, une reconstitution dans l'espace d'une machinerie et d'un équipement de scène au XVII[e] siècle, étaient très propres à éveiller la curiosité du public aux problèmes de la scénographie et de l'architecture, problèmes non pas seulement historiques mais fort actuels, et qui ont été magistralement traités en France par M. Pierre Sonrel (1). Surtout, on avait réuni la plus riche collection d'estampes sur le théâtre : architectures, fêtes, mises en scène, machines féeriques et mythologiques : la Mer, le Soleil, l'*Orca marina*..., etc.

Je reviens au palais Grassi pour l'Exposition des livres d'art sur le Costume dont les 188 numéros allaient des manuscrits enluminés et des miniatures du XIII[e] siècle au *Journal des Dames et des Modes* et au *Vrai et faux chic*, de Sem, en passant par les « *Lettres aux belles femmes de Paris et de province*, par MM. de Balzac, Th. Gautier, V. Hugo, G. de Nerval, A. Karr, E. de Girardin..., etc. ». Et parmi les quelques livres français, je m'arrêterai surtout à un « *Recueil des Habillements de différentes nations*, d'après les desseins de Holbein, Van Dyck »... Il est daté de 1757. Il aura fallu deux siècles pour retrouver la source authentique de l'histoire du Costume et s'apercevoir que cette histoire était tout entière dans les peintres.

Dans cette perspective, M. François Boucher (qui représente la

(1) *Traité de Scénographie; — Précis d'Architecture théâtrale.*

France au Centre et à qui l'on doit la rare qualité de la participation française aux deux premières expositions) a écrit les textes pour un album qui constitue un répertoire aussi utile à consulter qu'agréable à feuilleter, du Costume en France, pendant trois siècles (1). Les reproductions de tableaux et de gravures forment une galerie très complète, de l'École française du XVIIe, aux impressionnistes, et de la robe d'apparat d'Anne d'Autriche jusqu'aux guipures des jeunes filles au balcon de Manet, au corsage endiamanté de *la Loge* de Renoir et à l' « amazone » de Sophie Croizette par Carolus Duran. Enfin, *l'Amour de l'Art* vient de dédier justement au Centre international de Venise son numéro spécial sur le Costume et les Modes ; ce beau recueil est lui-même une petite histoire riche et suggestive qui puise largement aussi son illustration dans les arts plastiques.

Une grande histoire du Costume édifiée sur le même principe nous manquait. Nous n'avions plus que le « classique » Racinet, à peu près introuvable d'ailleurs, ouvrage de bibliothèque (et encore : l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale a été dépouillé de ses planches par des amateurs trop passionnés) et surtout très vieilli, nourri qu'il est aux méthodes « reconstitutives » de Viollet-le-Duc. Ce manque était d'autant plus déplorable que, dans les circonstances actuelles, on pouvait s'attendre à ce qu'il ne fût pas comblé de longtemps. Or, c'est l'édition française qui s'est attaquée à l'entreprise d'une Histoire générale du Costume (2), ouvrage monumental et d'une portée vraiment internationale, puisque, publié sous la direction de M. James Laver, conservateur du Victoria and Albert Museum, qui fait autorité en la matière, il groupera des spécialistes des divers pays. Ceux-ci retraceront l'histoire proprement dite, en introduction aux documents choisis pour illustrer chaque période. Suivra une analyse individuelle de tous les costumes reproduits. Les reproductions d'une exceptionnelle qualité sont tout entières empruntées aux peintres d'abord, et encore aux miniatures, à la sculpture, à la pierre gravée, notamment aux plaques funéraires. C'est évidemment la documentation la plus authentique, la plus riche en même temps que la plus vivante, — universelle elle aussi, puisqu'elle a été puisée dans 75 musées, sans compter les collections particulières, et concerne plus de 100 artistes. L'Histoire s'étendra du monde antique à la période contemporaine. Un tome supplémentaire sera consacré au Costume régional et professionnel. Le premier volume — qui avait naturellement sa place dans les vitrines du palais Grassi — embrasse la période qui va des Tudor à Louis XIII.

Un tel ouvrage qui s'adresse évidemment aux spécialistes et notamment aux décorateurs et costumiers de théâtre, va cependant bien au delà ; par son esprit et son ampleur, il mérite d'être ce que M. Laver ambitionne qu'il soit : un tableau de civilisation.

(1) *Le Costume français vu par les artistes, XVIIe, XVIIIe, XIXe siècles.* Éd. Art et Style.

(2) *Le Costume,* « Histoire générale du Costume de l'antiquité à nos jours », en 6 vol. Tome III paru. (Éd. Horizons de France.)

On retrouve ici les préoccupations, l'objet même du Centre international. Seuls des esprits bornés ou légers pourraient méconnaître la portée historique et même philosophique de semblables études. Dans le monde, comme au théâtre, le costume et l'acteur font corps plus qu'on ne pense. Ainsi, il y a peut-être plus d'une défaillance intérieure inscrite dans les ombres et les plis de nos tristes et lâches vêtements. De même, tout au long de cette séculaire galerie de portraits, quelle clé du modèle ne nous livre pas le costume? Il reflète, mais il explique aussi ces tailles hors mesure et ces superbes énergies. Le vêtement pourrait n'être qu'un masque, d'autant plus efficace c'est-à-dire trompeur, qu'il brille davantage ; et il est cela, sans doute. Mais il est quelque chose de plus : un tuteur. Excepté pour les saints peut-être, et même pour les héros, le costume incline l'attitude. L'habit contribue à faire le moine, et, en tout cas, il le maintient.

YVES FLORENNE.

LE CINÉMA

RAPT ET *OTHELLO*

Rapt.

Le réalisateur de *Rapt* s'appelle Charles Crichton. Si vous aimez le cinéma, vous pouvez noter ce nom. Charles Crichton avait déjà réalisé *De l'or en barres*, mais c'était une farce savoureuse et assez grosse et on est heureux que Crichton n'ait pas voulu s'en tenir à ces films, non pas tellement plus faciles pour l'auteur, mais plus faciles pour le spectateur. Le rôle principal de ce film est tenu par un jeune Anglais, maigre et rouquin, âgé de six ou huit ans et qui répond au nom de John Whiteley. Il serait étonnant que nous n'entendions plus parler de cet acteur précoce qui est sans doute ici admirablement dirigé, mais qui n'a jamais ce côté chien savant gênant si souvent dans les exhibitions enfantines.

L'histoire est très simple : un assassin emmène de force un gosse qui s'est trouvé être par hasard le témoin de son crime. A la brutalité et à la méfiance qui régissent d'abord les rapports de ces deux personnages succèdent peu à peu une affection et une confiance qui conduisent l'assassin jusqu'au sacrifice. Cet argument a la netteté et l'ingénuité des arguments raciniens. Vous remarquerez qu'il n'a pas la banalité des faits divers italiens (le film va cheminer à travers les âmes et non le long des rues) et qu'il n'a pas la « complexité » des scénarios américains. L'argument est à la fois rien et tout. Tout, parce qu'il est presque exclu que les hommes qui ont le goût de s'attacher à des histoires simples et fortes comme celle-ci manquent des qualités nécessaires à les raconter. Rien, parce qu'en effet, l'argument posé, tout reste à faire. Il reste à faire du cinéma.

Rapt fait songer à *Huit heures de sursis*. La menace qui pèse sur les deux fugitifs sert l'auteur du film. Elle lui permet de tenir aisément les yeux des spectateurs ouverts. Mais l'intérêt ne tarde pas à se déplacer. Je veux dire que l'on finit par oublier que Chris, le marin, est un assassin et qu'il est poursuivi pour ne plus attacher d'importance qu'à la lente et inexorable éclosion de la tendresse dans ce vieux cœur qui se croyait à jamais fermé et plus sec qu'une pierre. C'est sa métamorphose qui est le vrai sujet du film, et la métamorphose de l'enfant. Battu, orphelin, misérable, il ne savait pas qu'on pouvait ne pas avoir peur, et c'est au cours de cette fuite d'un bout à l'autre de l'Angleterre qu'il va l'apprendre. Pour l'homme qui le protège il a la reconnaissance, l'attachement et le bon regard des bêtes. Dans la nuit froide et inquiétante où ils se sont rencontrés, ils découvrent ensemble quelque chose de fragile et de lumineux qui ressemble au bonheur et qu'ils tiennent l'un de l'autre. La disproportion des âges, qui exclut toute équivoque, donne à leurs rapports une force et une simplicité où le calcul ni l'intelligence ni la ruse n'ont de part. On ne peut même pas dire que ce film illustre l'amour paternel et filial. Il s'agit seulement de cette confiance qui éclate soudain, parfois, entre un être faible et un être fort, l'un qui a besoin d'être protégé, l'autre qui a besoin de protéger, et le protecteur n'est pas nécessairement celui qui reçoit le moins de cet échange.

On voit trop bien ce que de mauvais auteurs dramatiques brosseraient sur ce thème de fausses larmes et d'appels déclamatoires à la pitié. Poulbot et compagnie. Charles Crichton sait que le mystère commence avec la pudeur. Si j'y insiste, c'est parce que nous assistons en ce moment à une véritable mise aux enchères de la poésie enfantine. Chacun se dispute les loques de l'enfance. Crichton refuse tous les effets faciles qu'il pourrait obtenir de son jeune protagoniste. Seulement, parce qu'il dispose d'une camera, il en profite largement pour nous montrer ce que deviennent des paysages que nous connaissons bien, — un terrain vague, des rues, un train en marche, la lande, un port de pêche, — quand le premier plan est occupé par deux personnages aussi chargés que ses héros en densité humaine. L'intimisme anglais fait alors éclater ses cadres un peu étroits. Nous ne tournons pas en rond entre les murs d'un collège comme dans *Browning version*. Ce n'est pas seulement le cœur de l'homme et de l'enfant qui se transforment, le monde change de couleur. La solitude, pour un moment, en est chassée.

Othello.

Ce n'est pas le meilleur film d'Orson Welles et c'est sans doute le moins bon, celui où les défauts de Welles se manifestent avec le plus d'exubérance et d'autorité. Mais les critiques auxquelles il donne lieu sont irrecevables de la part de ceux qui firent aux premiers films de Welles un accueil sans réserves. La question de savoir si Shakespeare est trahi ou non, ou dans quelle mesure il est trahi est elle-même assez naïve. Ces chefs-d'œuvre du théâtre

sont faits pour être perpétuellement trahis, et pour que se cassent les dents sur eux des générations d'exégètes et d'interprètes. Ce n'est pas le respect qui les conserve, c'est leur force.

Welles s'y est pris avec Shakespeare aussi brutalement qu'il a pu. Il ne faut pas se demander ce qu'il reste de Shakespeare, mais ce qu'il reste de Welles. De cette bagarre, il sort peut-être avec violence quelques commotions au visage, mais il a prouvé sa force et il ne demandait rien d'autre. Il ne demandait pas de passer pour un excellent élève du Conservatoire.

Le découpage syncopé, les virtuosités d'une camera plus affolante que le « scenic-railway » de l'ancien Luna-Park, l'appel trop fréquent à des procédés de sonorisation dont la facilité est aussi regrettable que sont détestables leurs effets ne doivent pas nous empêcher d'admirer une construction architecturale dont le baroque finit par être grandiose. Welles a créé un décor qui est peut-être moins à la mesure de la jalousie du Maure que de son ambition propre : un décor dont les éléments sont empruntés à la vérité (Mogador, Chypre, Rome, Venise) mais qui semble n'être né que de l'imagination fabuleuse de Welles.

On peut préférer *Rapt* à *Othello* (ce qui est mon cas) ; on peut même lui préférer *Adorables créatures* (ce qui n'est pas mon cas), mais on ne peut pas nier l'existence de cette seigneuriale machinerie. Au royaume du cinéma, Welles joue les Fouquet. Il faut lui en savoir gré. Fouquet est plus grand que Vaugelas.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

LE *CONCERTO POUR DEUX PIANOS* DE MENDELSSOHN L'*ESTRO ARMONICO* DE VIVALDI

Après le grand feu d'artifice des festivals de printemps et d'été, calme plat en septembre. Le début d'octobre ne devait, hélas ! pas nous apporter d'émotions bien nouvelles, tout retentissant qu'il a été des symphonies de Beethoven et des sonates de Chopin les plus ordinairement quotidiennes. Aussi aurait-on abordé cette saison d'hiver d'une humeur bien lasse et bien morose si un son de cloche tout frais et tout nouveau ne s'était fait entendre soudain dans le domaine du disque avec deux grandes « premières » : la publication simultanée de deux enregistrements d'œuvres inconnues ou peu connues, le *Concerto pour deux pianos et orchestre*

en la bémol majeur de Mendelssohn (1) et *l'Estro armonico* de Vivaldi (2). Voilà deux événements musicaux dont je ne prétends pas qu'ils vont bouleverser quoi que ce soit des notions que l'on a aujourd'hui de l'histoire de la musique, mais enfin voilà du nouveau, et du très substantiellement nouveau.

Mendelssohn a composé deux concertos pour deux pianos et orchestre. On le savait depuis longtemps, et un peu par raccroc, car ces deux partitions, jusqu'à ce jour inédites, ne figuraient même pas au catalogue général des œuvres complètes publié par Breitkopf et Härtel. Par contre le fichier de la Bibliothèque d'État de Berlin en faisait mention, et d'autre part un document signé de Moscheles daté de novembre 1824 fait, sans toutefois les désigner très précisément, allusion à des œuvres de ce genre. Mendelssohn, alors âgé de moins de quinze ans, avait présenté à l'illustre pianiste quelques-uns de ses manuscrits, et Moscheles, stupéfait — il y avait de quoi puisqu'il s'agissait de l'*octuor* opus 20 du *Rondo capriccioso*, des trois quatuors à cordes opus 1 à 3, et de la *Sonate piano-violon* opus 4 — s'était écrié : « ...un phénomène ! Un artiste accompli déjà... » C'était d'ailleurs l'époque où un jeune journaliste nommé Henri Heine écrivait : « A part le petit Mendelssohn qui est un second Mozart de l'avis de tous les musiciens, je ne connais pour l'instant aucun compositeur de génie à Berlin. » Deux ans plus tard le jeune prodige allait donner la miraculeuse partition du *Songe d'une nuit d'été*. Et l'année auparavant, Zelter, le directeur de conscience musicale de Gœthe, avait pressé l'adolescent sur son cœur en lui disant devant une nombreuse assistance : « Mon enfant, à partir d'aujourd'hui tu cesses d'être apprenti, te voilà compagnon. Je te sacre compagnon au nom de Mozart, au nom de Haydn, au nom du vieux Bach. »

C'est le manuscrit du second de ces concertos d'une jeunesse singulièrement précoce qui a été exhumé récemment — à la suite d'un autre concerto, pour violon celui-là, dont Yehudi Menuhin donnait il y a peu la première audition aux États-Unis. Il s'agit là vraisemblablement d'une œuvre appartenant à l'abondante série des compositions que Mendelssohn écrivit à l'intention des « dimanches Mendelssohn » dont parlent Zelter et Moscheles, ces grandes soirées musicales familiales qui se donnaient en la maison de la Leipzigerstrasse à Berlin où le jeune prodige et sa sœur Fanny, pianiste elle aussi, se produisaient toutes les semaines. Et il est vraisemblable également que ce concerto n'avait plus été exécuté depuis que Félix et Fanny en donnèrent la première, et peut-être unique, audition.

C'est au pianiste Orazio Frugoni qu'a été confiée la mission de remettre le manuscrit au net pour l'enregistrement en question.

A cet égard, deux problèmes peuvent se poser. D'abord, était-il opportun — et Mendelssohn l'eût-il approuvé? — de sortir des dossiers d'une poudreuse bibliothèque une œuvre dont l'auteur n'avait cherché à tirer aucun parti et qu'il n'avait même pas pris

(1) Pathé. Vox édit., nº VP 190, 1 disque 30 centimètres microsillon.
(2) Pathé. Vox édit., nº VP 273, 3 disques 30 centimètres microsillon.

la peine de faire éditer? Si le compositeur n'est plus là pour répondre, il est cependant possible de rappeler qu'il avait de même manifesté aussi peu d'empressement à l'égard de sa *Symphonie italienne*, laquelle ne fut publiée qu'après sa mort, et qui s'est depuis imposée comme un des classiques du genre.

Ensuite, n'ayant pas connaissance du manuscrit, on peut se demander dans quel état d'achèvement se trouvait la partition originale — puisque l'on nous dit qu'Orazio Frugoni a dû procéder à un certain travail de reconstitution — et s'il n'a pas été amené, en cas de lacunes importantes, à y suppléer par lui-même afin de rendre l'œuvre normalement exécutable. La photographie de la première page du manuscrit, que l'éditeur de l'enregistrement reproduit sur l'enveloppe du disque, laisse à penser qu'il n'y a pas lieu de croire que l'on soit ici en présence d'une nouvelle affaire de la *Messe du Sacre des Roys de France* ou d'un nouveau concerto de Vivaldi-Kreisler. En tout cas, si apport personnel il y a de la part d'Orazio Frugoni — ou interprétation d'un texte obscur ou incomplet — il faut reconnaître que cela a été fait avec beaucoup de goût, d'adresse, de tact, de discrétion, et dans un style où rien ne paraît invraisemblable, où l'invention semble d'une originalité peu discutable, même s'agissant d'un musicien comme Mendelssohn dont la personnalité, dans ses meilleures pages, n'est cependant pas toujours aussi caractéristique que celle de tel autre grand romantique.

C'est d'ailleurs ce qui est frappant dans cet ouvrage. Voici un Mendelssohn de quinze ans, un compositeur qui deux années plus tard écrira la divine musique que l'on sait, et d'accent tout personnel. Mais là, dans ce concerto de ses quinze ans, il n'est pas anormal de trouver une évidente influence de Mozart (*Allegro vivace* initial) et de Beethoven (*Allegro* et *Presto* du finale), de même que quelques très vivants souvenirs de l'école (dans ce finale également dont le contrepoint a, malgré l'invention, quelque chose de légèrement académique). Or malgré tout cela, que de tournures, que de formules qui sont déjà celles du Mendelssohn de la maturité. Tournures et formules mélodiques d'une part — car même en sa maturité il ne sera jamais l'homme des raffinements et des trouvailles harmoniques — qui ne peuvent tromper sur leur origine, dans l'*Andante* central surtout avec sa tendresse poétique si particulière, d'autre part tournures et formules de cette brillante et facile écriture pianistique dont il eut toujours le secret.

Sans doute, je le répète, ce n'est pas là une œuvre qui nous apprendra des choses stupéfiantes sur son auteur. Mais le témoignage supplémentaire d'une maîtrise et d'une précocité que l'on savait déjà étonnantes, n'est-il pas une nouveauté bien séduisante, bien amusante, bien passionnante même à découvrir? Car il est évident que nous nous trouvons ici devant une œuvre dont les vertus excèdent largement les voluptés moroses de l'archéologie musicale, qui possède d'indéniables qualités expressives et qui, au surplus, vient heureusement enrichir le répertoire de la littérature musicale à deux pianos.

L'ouvrage nous est présenté de façon très satisfaisante, par Orazio Frugoni lui-même et Annarosa Taddei aux deux pianos d'une part, et l'*Orchestre symphonique de Vienne* direction Rudolf Moralt d'autre part. Prise de son et fidélité sonore d'une excellente qualité.

Le second événement musical que nous propose le disque est l'enregistrement intégral de l'opus III d'Antonio Vivaldi consistant en une série de douze concertos pour cordes — huit concertos grosso et quatre concertos pour solistes — connue sous le nom de *l'Estro armonico*. Sans doute ne s'agit-il pas ici, comme dans le cas précédent, d'une révélation totale. Et sans doute, aussi, le plaisir sera-t-il plus vif pour le *curieux* que pour l'*amateur éclairé*. De ces douze concertos de Vivaldi, qui ont un intérêt historique essentiel, six au moins sont assez connus du grand public par les versions pour clavier que Bach en donna par la suite — versions qui, plus que les originaux, ont su attirer la faveur de ce même public ainsi que de la plupart des interprètes. Mais un tel hommage de Jean Sébastien ne suffit-il pas à marquer l'importance de ces œuvres, et à justifier l'entreprise de l'*Orchestre à cordes « Pro musica » de Stuttgart* qui nous en propose aujourd'hui cet enregistrement intégral?

Que l'on se rassure toutefois, l'intérêt musicologique n'est pas la seule séduction de *l'Estro armonico*, titre que l'éditeur de cet album traduit par *Caprice harmonique* ce qui ne paraît pas très heureux et à quoi on préférera la suggestion de Marc Pincherle dans l'ouvrage capital qu'il a consacré à Vivaldi où il traduit par *Génie harmonique*, ou mieux, dit-il, *l'Inspiration harmonieuse*. Ce sont en effet là des œuvres qui sont peut-être *caprices* dans la mesure où leur invention, leur fantaisie se laissent aller avec une spontanéité et un naturel incomparables, mais qui sont surtout d'une richesse et d'une puissance d'inspiration, justement, tout à fait rares, d'une lumineuse et allègre clarté de pensée, de même que d'une liberté de forme par quoi Vivaldi s'est montré en son temps d'une jeunesse novatrice qui aujourd'hui, n'a pas encore trouvé le moyen de prendre une ride.

L'ensemble est exécuté sous la direction de Herman Adler avec des solistes remarquables au premier rang desquels il faut placer Reinhold Barchet, violoniste au style superbe et au phraser singulièrement intelligent. L'enregistrement est, là encore, d'une très belle qualité technique, nouveau miracle du disque microsillon longue-durée dont l'essor, depuis quelques années, contribue singulièrement et heureusement à transformer notre paysage musical où, malgré quelques beaux points de vue faits un peu trop quotidiennement et commercialement de clairs de lune beethoveniens ou autres, on pouvait tout de même finir par trouver une certaine monotonie...

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

SOUS LE SIGNE DE CASIMIR DELAVIGNE

M. Prudhomme que Racine endormait et qu'épouvantait la barbarie de Shakespeare, voire les pâles et verbales hardiesses d'*Hernani*, avait, on le sait, en 1830, trouvé l'auteur selon son cœur en la personne glorieuse de Casimir Delavigne. Il lui était reconnaissant de parer le geai Campistron d'un plumage romantique dont la pauvre bigarrure lui donnait bonne conscience — celle d'être « dans le courant », de s'ouvrir aux idées nouvelles, et de vivre, comme on dit, son temps. Maquiller l'académisme du fard le plus inauthentique que la révolution transporte dans ses bagages, ce fut par cette astucieuse trouvaille que Casimir Delavigne, au théâtre, et, en art, à la même époque, le maître Paul Delaroche surent s'emparer du cœur méfiant et candide de M. Joseph Prudhomme — dont les arrière-neveux continuent aujourd'hui à imiter le comportement. Inutile de le nier : dans sa majorité, la bourgeoisie française, la bourgeoisie parisienne réserve ses suffrages aux peintres et aux sculpteurs qui, soit conviction personnelle, soit calcul, accommodent, mus par leur tempérament ou leur désir de succès, la tradition la plus racornie — la plus rassurante — à la sauce piquante ou au sirop douçâtre d'une nouveauté copiée par eux dans sa lettre extérieure, et point du tout dans son esprit. « On nous fusille, mais on vide nos poches, » cette boutade de Degas — porte-parole, en l'occurrence, de tous ses camarades de la bataille impressionniste — demeure immuablement d'actualité ; et immuablement M. Prudhomme fait ses délices de cette formule à laquelle se rallie la majorité des artistes : celle d'un académisme honteux qui dissimule sa vétusté sous les habits usés de l'avant-garde d'hier : cela, au nom, bien entendu, de la tradition française — celle des petits coteaux modérés, d'Anatole France, de la cuisine nationale, de la haute couture, du juste milieu et du gros bon sens. Impossible d'en douter, sinon quand on visite le salon des Tuileries, qui vient d'ouvrir ses portes dans la très bourgeoise galerie Charpentier, du moins, quand on lit les comptes rendus qu'en font les critiques de la « grande presse » pour le présenter comme la réplique « française » de l'exposition « américaine » organisée ce printemps au Musée d'Art moderne par M. James-John Sweeney sous le titre de « l'Œuvre du XXe siècle », transformant de la sorte, bien inopportunément, en salon de combat ce salon de père de famille.

Déclarons le, tout de suite, bien haut, et sans ambages : ce n'est pas à l'actuel salon des Tuileries que nous en avons. Il ferait honneur à une préfecture et n'est ni pire ni meilleur que la plupart de ses congénères. A côté de la nécessaire majorité d'ouvrages insipides, il présente de nombreux témoins de l'activité d'artistes

qui honorent l'art et la France. Je n'en nommerai aucun, faute de pouvoir les citer tous et crainte d'en oublier un seul. Mais il est bien certain que telles des peintures accrochées au salon des Tuileries, telles des sculptures que l'on n'y montre sont de beaux et bons ouvrages, qui méritent respect et admiration.

Mais ce n'est pas là que gît le lièvre. La question que pose cette exposition — ou que lui font poser ses maladroits amis — c'est de savoir si ce salon de 1952 est un salon du XXe siècle, et si les œuvres qui y sont présentées, y sont l'expression de l'œuvre du XXe siècle. Or, il me paraît qu'en toute honnêteté d'esprit, en toute objectivité de conscience, il faut bien répondre à cette question : non.

Il y avait, dans la réunion de toiles et de statues réalisée par M. Sweeney, des lacunes, et des lacunes graves : celle de Toulouse-Lautrec qui préluda, d'une part, à l'expressionnisme, et poursuivit, de l'autre, des recherches décoratives et monumentales en accord (et en avance) sur celles de la peinture la plus caractéristique du XXe siècle ; celle des tableaux fauves — je dis bien fauves, fauves d'entre 1900 et 1908 — de Vlaminck et de Derain, de Friesz et de Marquet, champions du mouvement le plus important que la peinture vivante, la peinture du XXe siècle, ait connu avec le cubisme ; celle des toiles anciennes d'Utrillo qui participent tout à la fois de l'expressionnisme et de l'art des primitifs du XXe siècle ; celle de Maillol, autodidacte de la sculpture (on ne le soulignera jamais assez) et, qui, de ce fait, a dû la retrouver, la réinventer, en partant de ses bases les plus authentiques, la ramenant ainsi à sa pureté — à l'une des formes de sa pureté — ce qui était accomplir une besogne analogue (mais moins franche) que celle de Cézanne et riche de fécondes possibilités. Mais en dépit de ces absences (auxquelles il faudrait ajouter celles, capitales, de Redon et Rodin), et de présences insuffisantes (telles que celles de Rouault, de Bonnard, de La Fresnaye, d'Ensor) l'exposition de M. Sweeney, si elle ne faisait pas le bilan de l'œuvre du XXe siècle, présentait bien des œuvres et ne présentait que des œuvres du XXe siècle — témoins, à des titres différents, et avec un bonheur inégal, de l'esprit du XXe siècle qui les animait toutes, et spécimen d'un style qui, en dépit de différences énormes, leur était assez commun pour que M. Sweeney ait pu les accrocher pêle-mêle, en un mélange savamment voulu et réalisé, sans qu'il en résultât la moindre inharmonie.

En regard, que trouvons-nous de spécifiquement XXe siècle dans la plupart des œuvres présentées galerie Charpentier? (Je ne parle pas, bien entendu, des œuvres de Jacques Villon et de la majorité de celles de sa salle). Rien. Elles sont, ces œuvres, dans leur plus grand nombre, une mixture d'académisme et de Courbet, d'académisme et d'impressionnisme, d'académisme et de Vuillard (dernière manière), d'académisme et de Marquet (idem), d'académisme et de Derain (idem), d'académisme et de Vlaminck (idem), d'académisme et de Segonzac, d'académisme et de Boussingault, d'académisme et de... Il serait fastidieux de poursuivre l'énumération. Que si le mot d'académisme vous paraît sévère à

l'excès (et pour certaines œuvres, il l'est, j'en demeure d'accord), remplacez-le par celui de tradition — tradition d'une peinture fondée sur la perspective, le modelé, le clair-obscur, le dégradé et les valeurs ; vous ne changerez pas grand-chose à l'affaire. Non qu'on ne puisse faire appel à la tradition pour en nourrir et féconder une œuvre spécifiquement du XXe siècle : ce que le cubisme doit à Poussin, et Picasso à tout le monde, en est la preuve péremptoire. Mais, comme disait l'autre, « il y a la manière... » ou plutôt, il y a le fonds : un fonds du XXe siècle que l'on mouille de la rosée de la grande tradition restera du XXe siècle ; un fonds académique ou traditionaliste que l'on fait de même, restera traditionaliste et académique — et c'est ce qui se passe avec la plupart des artistes qui exposent actuellement au salon des Tuileries.

Une exposition de l'œuvre du XXe siècle? — L'exposition de l'œuvre du XXe siècle que n'a pas été pleinement celle de M. Sweeney? Aucunement. Une exposition d'œuvres du XXe siècle? Pas davantage. Un salon anachronique ou un salon fossile, comme tel ou tel des autres salons? Non plus. Un salon (de même que tel ou tel autre) que rien ne définit comme de notre temps ; celui, prudent et tiède, de Casimir Delavigne. Et nous savons ce que le Seigneur — ou l'Histoire — fait des tièdes.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

AUTOUR DES SALONS

D'un mot dénaturé.

Les mots changent avec le temps, de sens, d'âme, de destination. Ils n'évoquent plus ce qu'ils évoquaient, ils correspondent à d'autres images. Ainsi *salon*, par exemple qui a bondi hors de l'intimité, pour annexer les espaces nébuleux où les expositions se condensent.

Salon était un mot clos par des rideaux et soutenu par des tapis. Il dégageait un parfum de friandises délicates et de fleurs surchauffées. C'était un mot qui appartenait à quelqu'un, qui déterminait une série d'appréciations, de commentaires et de remarques, toutes orientées vers une certaine manière de vivre et de penser. Le salon de Mme du Deffand... de Mme Ancelot... le dernier salon où l'on cause... le salon de peu de duchesses et de beaucoup de grandes bourgeoises... la conversation... l'antichambre de l'Académie... Et le mot, ainsi employé et par la grâce de ce qu'il évoquait, glissait du genre masculin dans le domaine féminin, devenait précieux et rare.

Maintenant, *salon* est un mot dilaté. Il a fait éclater les murs, les mœurs, il a élargi les perspectives, *ses* perspectives. Il a refoulé

dans le néant ce petit groupe social qu'on appelait : les familiers, pour atteindre les individus largement groupés autour de leurs divinités particulières ; pour atteindre surtout les fidèles d'un nouveau culte, les dévots de ces déesses jumelées : la machine et la vitesse. Ce qui était repos ne conçoit plus que le mouvement, un mouvement incessant, universel. Et c'est pourquoi, de tous les Salons, le plus Salon de tous, le plus symbolique en quelque sorte est maintenant le Salon de l'Automobile. C'est à croire que la Liberté qui éclaire le Monde ne tient plus entre ses mains un flambeau, mais un phare. Un phare-code, espérons-le...

Le plus curieux, d'ailleurs, c'est l'unanimité de l'élan qui porte la foule vers les innombrables stands du Salon. Cela donne à penser que l'humanité ne se divise plus maintenant qu'en deux groupes. Ceux qui ont *déjà* leur voiture, ceux qui n'ont pas *encore* leur voiture. Ceux qui ont déjà leur voiture ne pensent qu'à en changer. Ceux qui n'ont pas encore leur voiture se demandent contre quelle marque ils échangeraient leur voiture s'ils en avaient une. Cette passion pour la voiture automobile est en effet, de toutes les passions, celle qui repose le plus ouvertement sur l'infidélité, qui se justifie presque par ses infidélités.

Là, point de bonheur stable. Comment serait stable ce qui roule? Là point de révérence, de secret, encore moins ce goût du façonnement qui embellit tant d'amours, ce goût des longs usages qui est patine et raffinement. On se trouve en présence de frénésies, d'ardeurs *à la criée*, soutenues par les catalogues, les prospectus, les journaux spécialisés, les numéros spéciaux des grands illustrés comme celui qui réunissait au Ritz une assemblée fiévreuse et brillante.

C'est le seul moment de l'année, d'ailleurs, où cette fureur automobile domine l'acharnement d'une autre passion tout aussi dévorante, encore que sédentaire : celle des mots croisés. Pendant les jours qui précèdent l'ouverture du Salon et toute la durée de ce Salon, on ne voit plus dans les trains de banlieue les voyageurs obsédés, qui le crayon en main, cherchent dans le vide, le mot récalcitrant. Ce qu'ils tiennent entre leurs doigts ce n'est plus le petit gril dont ils sont les éternels saint Laurent, mais des feuilles sur lesquelles s'inscrivent, rang sur rang, une étrange procession de coléoptères sans pattes apparentes, à face camuse et dos bombé. Ils lisent à livre ouvert ce rébus, et se demandent, eux qui ne connaitront jamais d'autre vitesse que celle de leur « ligne » et d'autre isolement que celui — dans leur wagon — des heures creuses, si on arrivera vraiment à caser des bagages à l'arrière de la petite deux-chevaux, où à profiler plus élégamment telle marque à laquelle rien ne manque, sinon, pour être parfaite tout comme une jolie femme, un rien de maigreur.

La plus noble conquête.

Ainsi la saison qui avait fini par les chevaux, recommence-t-elle par les chevaux, mais vapeur, cette fois. Après les Courses, la Course. Mais qu'il s'agisse de Grand Prix ou de grands prix, la cavalerie porte des noms superbes, et sans doute les nobles têtes

des sportifs, tout emplies de ces sonorités, voient-elles caracoler dans leurs rêves, des jaguars et des arondes menées par des jockeys en casaque, ou ruer par-delà les barrières, une buée de victoire aux naseaux. L'humanité qui se déshumanise par la machine, donne à la machine des noms humains comme si par là elle voulait se concilier on ne sait quelles occultes et assez terribles faveurs ; comme si elle voulait se glisser dans le monde implacable où tout se trame contre nous.

Sur tout cela, un jargon scientifique emprunté aux découvertes en cours ou futures, étend ses banderoles pareilles à celles que l'on voit onduler sur les tapisseries, les unes issues du sourire mince des vierges, les autres de la blessure stylisée des martyrs. La science est considérée maintenant comme une absolution. Elle couvre le meilleur et autorise le pire, surtout la vitesse. Elle est la protectrice des moteurs comme Notre-Dame l'était des nautoniers. On la sent omniprésente, sans cesse invoquée, contenue tout entière dans le moindre « gadget » aussi bien que dans la totalité du monstre.

Sans doute est-elle la raison majeure que se donne le moindre badaud pour se porter au-devant des nouveautés du Salon comme s'il lui était donné d'en pouvoir bénéficier. Je n'échappe point à la règle et me laisse porter de-ci de-là, dans un état de complète soumission aux courants qu'il serait vain de vouloir fendre ou diriger. État de soumission qui n'est pas sans comporter une sorte de béatitude. Ce sont là vraiment les heures où je comprends les moutons. En vain pour me replacer sur le plan de l'animal qui pense, je conjugue le verbe le plus propre à me rendre ma réalité. « Je n'ai plus de voiture. Je n'aurai jamais plus de voiture. Je ne connais rien aux voitures. Je n'ai jamais su et ne saurai jamais conduire une voiture. » Cela n'arrange rien, ne rétablit aucun équilibre. Il me faut voir des voitures, me tenir au courant de leur évolution tant intérieure qu'extérieure.

C'est qu'il se dégage de la voiture une force hypnotique, une attraction que rien ne définit. Comment pourrait-on en douter quand toute une ville est atteinte de la même fièvre. Quand la province envahit Paris. Quand Paris congestionné jusque dans ses plus lointaines artères perd son centre de gravité, se concentre non plus autour de ses pôles spirituels, sa Cathédrale et son Dôme, mais autour et dans son Palais ; devient un énorme bourdonnement cadencé par des sirènes et des klaxons.

En tout temps, l'embouteillage est considéré comme une calamité. Vienne le Salon, il s'élève à des hauteurs de légende et de fable. Il se croit même tenu de se surpasser comme les athlètes dont le but est de faire mieux la prochaine fois. Tous les ans, quelque parisien exaspéré, quelque chauffeur conduit aux portes de la démence par les arrêts de la circulation, affirment que justement, on ne pourra *pas* faire mieux ; que le niveau est atteint de ce que peut supporter la patience humaine. En un mot que l'embouteillage crève le plafond. Ils disent, mais nul ne les croit. De Passy à la Bastille on ne bouge plus. Les chaussées s'engorgent et les ponts sont coupés. Impossible de trancher les nœuds gor-

diens qui ligotent Paris entre l'Étoile et le Louvre. Impossible d'aller autrement qu'à pied ou par le métro, de la Chambre des Députés à la Madeleine. Sur ces vagues frappées de paralysie, les agents flottent, toutes pèlerines étendues, comme les anges gardiens qu'ils sont, et tout aussi impuissants que leurs frères célestes, à nous acheminer dans la bonne voie.

Lutter contre cette adversité est noble, mais se laisser porter par elle, ou mieux encore dépasser par elle, une lâcheté agréable fertile en récompenses imprévues. C'est à se demander s'il ne serait pas excellent de se heurter plus souvent, dans les rues, à la difficulté d'en sortir. De même que le piéton a sur le voyageur motorisé, l'avantage de pouvoir contempler les beautés d'un paysage, le Parisien qui ne peut pas avancer, porte sur les maisons, les vitrines, les porches, les portes, les cours, et pour tout dire sur tous les reliefs de son chemin, d'utiles regards. Il y a toujours sur tout ce qui nous entoure plus de choses intéressantes à remarquer que nous ne le soupçonnons, plus de sujets d'agrément, voire d'émerveillement et même de rêverie. Ainsi je ne soupçonnais pas qu'il y eût encore à Paris, et cela dans les quartiers considérés comme « beaux » tant d'îlots vétustes. Non point dégradés ni misérables, mais simplement respectés par le courant du progrès. Des îlots où une vie en veilleuse, modeste mais probablement très forte, installe d'imprenables citadelles. Il y a les rez-de-chaussée entrevus dans le crépuscule, à la lueur de la lampe à pétrole qui en éclaire les plafonds démesurés, les étranges rideaux à fleurs, les meubles rares, non par leur qualité, mais par l'espace qui les entoure. Il y a les cours pareilles à des impasses avec une rigole médiane, un lampadaire sur une corde tendue, un lumignon sous la voûte. Il y a des boutiques si petites que le jour on ne les voit pas, mais qu'un éclairage indigent révèle tout entières, depuis leur comptoir minable jusqu'à leurs cartons empilés de guingois ; boutiques dont la destination échappe au passant, mais qu'achalande une clientèle un peu mystérieuse et crépusculaire, aussi fuyante, aussi insaisissable que les ombres dont elle émane. Des boutiques où viennent finir sans doute les laissés pour compte du caprice et de la mode, dépareillés et jaunis, mais toujours utiles à qui ne sait point que le temps passe.

Boutiques, impasses, chambres aperçues entre chien et loup, arbres aussi dont le dessin change avec la lumière et qui ne l'interceptent pas comme on avait accoutumé de l'observer rapidement, visages enfin, derrière un tulle soulevé ou réfractés par le miroir d'un « espion », tout cela, tout cet inattendu d'un parcours, c'est l'embouteillage qui nous le donne. C'est au culte de la vitesse que nous devons de connaître, de saluer, et, qui sait, d'aimer, l'essence même de sa négation.

GERMAINE BEAUMONT.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1952. 64172.